

MARTINE LANI-BAYLE

LES SECRETS DE FAMILLE

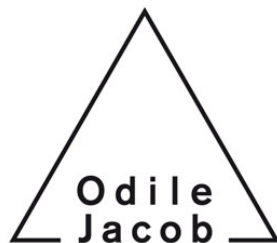


OceanofPDF.com

MARTINE LANI-BAYLE

LES SECRETS DE FAMILLE

La transmission
de génération en génération



OceanofPDF.com

© ODILE JACOB, OCTOBRE 2007

15, RUE SOUFFLOT, 75005 PARIS

www.odilejacob.fr

EAN 978-2-7381-9115-1

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 et 3 a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

OceanofPDF.com

À Albert, Adélaïde, Ambre...

OceanofPDF.com

« J'ai creusé un trou entre les racines, j'ai plié la photo en quatre et je l'ai mise dans la terre. J'ai rebouché et j'ai replacé la motte d'herbe à sa place. Les arbres ont des pouvoirs. Ils peuvent digérer des choses que nous ne pouvons même pas avaler. Ils les transforment avec leurs racines, et pour finir les vers les mangent. C'est la raison pour laquelle les arbres vivent plus longtemps que les hommes. Les arbres ont plus de temps que nous. »

Marie DESPLECHIN.

OceanofPDF.com

Prélude

Un pas en avant, trois pas en arrière

« Je ne suis finalement que le témoin de quelques secrets égarés dans la banalité du temps. Des puzzles. Des terres perdues. Des silences. Des méconnaissances. Des inconnues. Des soupçons. Des fragments de vérité qui font vibrer l'air et produisent des mirages... »

François VIGOUROUX.

Au cœur des familles, il est des non-dits qui circulent en silence et que des événements inopinés activent, suscitant des croyances têtues en l'inéluctabilité de « répétitions ». Comme s'il fallait toujours un « avant » soi pour justifier ce qui aujourd'hui nous atteint...

La chute

Début septembre 2003, je me suis cassé le bras pour m'être inopinément trouvée, alors que je faisais du vélo, entre des rails, et avoir tenté de m'en échapper. Racontant l'épisode en famille (côté maternel), j'entendis : « Tu n'es pas la première à qui pareille mésaventure arrive ! Tu sais ce que l'on peut lire dans le journal de ton arrière-grand-mère ? Qu'elle aussi s'est cassé un bras en tombant de vélo à Versailles... À cause des rails du *tramway*. »

Une évocation fait souvent associer. Le *tramway* de Versailles, c'est une partie de mon enfance. La TUV, « transports urbains versaillais », est restée

dans ma mémoire, avec la petite machine qui servait à oblitérer les tickets que le contrôleur introduisait lui-même dans l'encoche, avant de faire tourner une manivelle. Plus tard, j'appris que c'était un de mes ancêtres, côté paternel, cette fois, qui avait inventé la machine dont j'entends encore le bruit... Pour le motif de ma présente chute, il ne s'agissait pas des rails d'un *tramway* disparu, mais d'une ancienne voie de wagons portuaires. Autres temps autres lieux, certes, mais cet accident semblable fit revenir à l'esprit cette arrière-grand-mère maternelle inconnue. À cette évocation d'une expérience commune, cette femme d'un autre temps me parut d'un coup plus proche, quasi familière : j'étais prête à croire que nos gestes étaient liés, cette perspective me plaisait presque. En tout cas, je sentais naître pour elle une curiosité sans précédent : que faisait-elle ce jour-là sur son vélo plutôt que chez elle ? Et comme il devait être difficile de pédaler avec les grandes jupes et nombreuses épaisseurs de jupons de l'époque. On devait, de plus, avoir bien chaud, à s'agiter ainsi vêtue, mais, au moins, voilà une femme qui ne passait pas son temps dans son salon à recevoir pour le thé, ou dans sa chambre en compagnie de ses migraines.

Le plus amusant, c'est que, reparlant de cet épisode dernièrement dans la famille, j'entendis que ce ne serait pas le bras que cette aïeule se serait cassé, mais la jambe. Pourtant, j'avais bien entendu « bras » au téléphone ; en tout cas, c'est ce que j'avais retenu. Et là, je me suis rappelé que le mari de cette ancêtre s'était bien, lui, cassé un bras. C'était lors de son service militaire, en Angleterre. À peine remis, il l'avait ensuite carrément perdu, broyé lors d'un accident de travail (il était tanneur). Or, je n'avais pas été induite à associer ce drame pourtant connu à ma mésaventure présente, sauf à réaliser qu'avoir deux bras est bien pratique : se trouver manchote pendant trois mois est gênant, mais toute la vie, cela devient une autre affaire. Est-ce pour cela que je ne me suis pas identifiée à cet autre ancêtre, alors que je m'étais sentie toute prête à me rapprocher de l'expérience encore ignorée de son épouse ? Ou parce que les circonstances de l'accident de mon arrière-grand-père étaient fort différentes et qu'une femme s'identifie plus facilement à une autre femme ?

Les contresens du temps

Il est clair, dans un tel rapprochement, que le temps s'inverse, la *conséquence* (découvrir *après* un choc qu'une ancêtre est tombée dans des

circonstances analogues) devenant la *cause* de la chute (je tombe *parce qu'*une ancêtre est tombée dans des circonstances analogues non dites). De la sorte, on a toujours raison : vu le nombre exponentiel des ancêtres, il s'en trouve toujours un, ou plusieurs, à avoir, *avant* nous, et dans les banalités de la vie quotidienne, commis un acte proche de ce que l'on fera un jour, à notre tour. En effet, agit-on jamais d'une façon vraiment, totalement nouvelle ? Surtout quand il s'agit d'actions humaines courantes, d'accidents possibles, d'occurrences probables ?

Mathématiquement, on peut calculer ce potentiel innombrable qui nous précède directement : deux géniteurs, quatre grands-parents, huit arrière, seize arrière-arrière, trente-deux quadrisaïeuls. Si on se limite à un tel empan mémoriel qui nous fait remonter d'environ un siècle et demi, ce qui reste acceptable. Mais cela fait, déjà, un *pool* de soixante-deux personnes – en l'occurrence, cent vingt-quatre bras et cent vingt-quatre jambes. Un siècle de plus, et nous sommes face à mille vingt-deux personnes en effectifs cumulés¹ ! Et je ne compte là que les ancêtres directs, pas les collatéraux proches ni les parentés spirituelles ou de cœur, tout aussi, voire parfois plus marquants, puisque volontaires ou choisis. Comment imaginer, devant un tel panorama, que je sois la première à avoir ouvert la voie en me cassant un membre ? Si j'ai envie de m'effrayer, je peux aussi me rappeler, je viens de le dire, que l'un d'eux, Léon², a carrément perdu son bras, après se l'être cassé.

Si je poursuis, je peux aussi répertorier ce que nous savons dans la famille des autres accidents plus ou moins graves subis par mes ancêtres, afin de me faire une idée plus claire de ce qui serait répétable : alors, il m'est possible, preuves à l'appui, de constater le nombre d'événements susceptibles de m'arriver quasi tous les jours parmi la gamme de possibles à décliner tout au long de la vie. Et, si je pars d'un autre bout, à savoir ce qui m'est déjà arrivé de mémorable, nul doute que je ne trouve quelque ascendant qui m'en ait fauché la primeur. Sur cent vingt-quatre (en se bornant toujours au tout début de la remontée) à avoir vécu chacun plusieurs dizaines d'années, cela fait un répertoire d'événements considérable, effectifs pour eux et potentiels pour moi.

Ai-je même fait quoi que ce soit de neuf qui n'ait été pratiqué avant moi ? Puis-je seulement être une *inventeuse* de comportement, une initiatrice ? Une quelconque *première fois* demeure-t-elle « possible » ? Et si l'on (se) doit (d')éviter tout ce que nos « précédents » ont fait de

malencontreux, que reste-t-il, pour soi, comme expérience de vie ? Voilà qui réduit singulièrement les perspectives. D'autant que je peux aussi, vers l'aval, m'inquiéter de ce que mes propres descendants vont pouvoir faire de leur vie. Me cassant le bras et par là, reproduisant un geste familial car déjà éprouvé en son sein, j'assigne ainsi quelque prédisposition renforcée à la chute pour un futur être pas encore né. Ou alors, j'induis une faiblesse à avoir un accident de quelque ordre qu'il soit au même âge ou à la même époque, chez tel hypothétique descendant...

Il faudrait qu'on en cause...

L'être humain aime bien se sentir « causé » par quelque chose, que ce soit l'atavisme ou les étoiles *via* un horoscope attrapé dans la presse. Peut-être cela l'aide-t-il à se défaire de la responsabilité de ses propres actes, à s'en déculpabiliser ? L'homme recherche les pré-dictions, les pré-voyances, sans doute aussi pour diminuer les marges d'incertitudes de lendemains trop mouvants. Ce ne sont pas les météorologues qui nous contrediront. Mais la prophétie en matière humaine est fâcheusement autoréalisatrice, et c'est en cela surtout qu'elle se donne raison : on a tendance, malgré soi, à faire ce dont on est persuadé (même en l'ignorant) de la réalisation. Ce que l'on redoute acquiert une réelle prédisposition à s'effectuer car, à son insu, la personne convaincue se met en état pour qu'il ait lieu : plus la croyance est forte, plus les possibles sont verrouillés et plus les *prédictions ont de chances de se produire*. S'autoengendrant de la sorte avec efficacité, une croyance se renforce au point d'en devenir arrogante. Le « quel maladroit ! » convaincu se fait vite convaincant ; il précède la maladresse redoutée en la provoquant, et non le contraire – c'est ce qu'on appelle, quand elle agit en différé, l'« anxiété anticipatrice ». *A posteriori*, le récit récapitulant l'événement inverse l'ordre des successions, donnant raison à la prévision – « je vous l'avais bien dit ! » en est l'incontestable constat.

L'angle mort du passé

D'où nous viennent donc ces fâcheuses prophéties ? Et jusqu'où peuvent-elles remonter, accompagnant insidieusement notre héritage de la vie ? Pourquoi, quand il nous arrive quelque chose, avons-nous tendance automatiquement à chercher d'abord des précédents, fouillant le passé en

quête de boucs émissaires responsables de nos malheurs actuels ? « De qui tient-il ? » serait-il la question originale, sinon l'origine des questions ? Ne peut-on envisager tenir de soi-même, développer ses propres potentialités ?

Si elle dispose d'une marche arrière qui est parfois utile, une automobile est faite pour aller de l'avant. Dans ce but, elle doit, pourtant, ne pas se contenter d'un pare-brise vitré pour dégager la vue vers le devant. Elle a besoin, aussi, de proposer des petits coins de vue dirigés vers l'arrière – les « rétro-viseurs » : pour rouler en avant, le paysage derrière soi doit en même temps apparaître. Cela ne paraît curieux qu'à ceux n'ayant jamais conduit. De même, nous avons beau vivre jour après jour dans le présent, sans passé ni mémoire nous ne pourrions habiter le temps et nous ne pourrions anticiper l'idée d'un futur pas encore là, mais néanmoins préexistant à l'avance grâce à la représentation d'un avant.



Quelques regards possibles vers l'arrière.

Pourtant, savoir ce qu'il y a en arrière ne donne pas la moindre idée de vers où l'on se dirige ! Connaître d'où nous venons ne nous dit en rien où nous allons – ou risquons d'aller. Cela nous montre seulement, ou nous rappelle, d'où nous venons. C'est tout, mais c'est indispensable pour continuer de se déplacer. Pourquoi ? Parce que l'obstacle éventuel n'est pas que devant, il peut aussi surgir de l'arrière. Et que la diversité n'est pas telle que ce qui précède soit si radicalement et rapidement différent de ce qui suit

immédiatement : nous avons toujours un bon regard de retard, dans nos représentations. Ainsi, nous ligotons le futur au passé, le devant à l'avant.



Selon l'angle de vue, c'est soi qui tarde ou peine à apparaître.

Cette vision de ce qui s'est passé avant nous reste néanmoins très partielle et globale. Elle maintient des « angles morts » qui lui échappent, nourrissant ce que l'on appelle les « secrets de famille » – qu'ils aient l'apparence d'être volontaires ou non. Dès lors, si l'on veut croire que demain est prévisible à partir de ses bases antérieures, si, pour en réduire les ouvertures, on s'accroche à des « racines³ » ou si on tente d'entraver, de ralentir son déplacement, voire de retourner en arrière, on attend, ce faisant, à la qualité de la vie qui est mouvement : mouvement lent, certes, mais permanent et orienté vers l'avant, le *pas-encore*, et qui reste imprévisible.

Pour autant, il est indéniable que le contexte préalable de chacun a tendance à agir comme *pré-texte* : on ne fait que ce que l'on sait, pour l'avoir connu autour de soi. Cela dit, personne n'est obligé ni contraint de se sentir victime passive de ce qui s'est produit avant lui, su ou pas. Ce qui importe, c'est ce que chacun choisit d'en faire et ce qu'il pourra en faire. Si je décide de relier ma chute de vélo à celle de mon arrière-grand-mère, alors que les deux accidents n'ont en réalité rien à voir, sinon par ce lien que j'ai

besoin de créer *après coup* pour donner à cette chute un sens qu'elle n'avait pas, et si cela me permet de la supporter un peu mieux, c'est de ma responsabilité. Qui pourra de toute façon me contredire, surtout si cela me sert à vivre le présent et me rassure sur l'avenir ? Mais si on m'impose cette interprétation comme une fatalité, un destin qui m'aurait fait choir en dehors de ma propre histoire et à cause d'une autre, alors cela devient une tout autre affaire.

Au-delà de ces constats et pour tenter de les comprendre, demandons-nous ce qui nous gêne et nous attire à la fois vers ce passé plus ou moins (in)connu, parfois caché, qui nous détourne du présent et perturbe notre avenir. Pourquoi tenter de se voir tels que les autres avant nous étaient, plutôt que tels que nous sommes ou pourrions être, *avec* et *malgré* ces antécédents ? La tendance à rattacher nos actes principaux à ceux de nos ancêtres, de préférence aux ancêtres génétiques, est si fortement ancrée que ceux qui les ignorent sont parfois déstabilisés et se demandent, sans « modèles » ni précédents, comment se comporter. Avons-nous donc vraiment besoin de ce savoir antérieur, le savoir collectif et culturel ne suffit-il pas pour réaliser nos potentialités propres d'êtres humains ?

En général, ce que l'on sait tue la curiosité et empêche d'inventer. Cela peut certes rassurer, parfois, cela peut aussi inquiéter, car ce n'est pas toujours plaisant ni acceptable. Mais comment nous vient ce savoir ? Suffit-il d'être « descendant de » pour savoir ? À partir de quand a-t-on besoin d'apprendre pour savoir ? Ce que l'on appelle la transmission est-elle une opération automatique – « je passe au suivant et il reçoit, puis passera à son tour, ce que je lui ai remis » ? Ou bien est-ce une conquête, un combat, un déchirement – « je prends ça pour que tu ne l'aies pas » – comme on le voit dans les affaires d'héritages rarement paisibles ? Les voies de passage entre les êtres de générations différentes ne sont pas des plus simples, je pourrais pousser le trait en disant qu'elles ne sont pas sages du tout. Il ne suffit pas de dire quelque chose pour que cela soit entendu et se sache, mais, à l'inverse, ne pas dire n'empêche pas que cela se sache : au contraire cela attise et donne envie de fouiller. Élevés en famille ou non, nous avons tous à l'esprit des histoires de ce genre. Entre cri et silence, fureur et douceur, nous allons maintenant nous intéresser précisément à ce qui tisse ou déchire les liens familiaux au-delà des temps.

1- Cf. tableau, chapitre 9. Ce chiffre correspond à celui qui, dans les sondages, est considéré comme « échantillon représentatif » de la population...

2- Que nous reverrons dans le [chapitre 8](#) pour sa qualité de photographe.

3- Ce qui est éminemment paradoxal : « Les hommes ? [...] Je les ai aperçus il y a quelques années. Mais on ne sait jamais où les trouver. Le vent les promène. Ils manquent de racines, ça les gêne beaucoup », Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Gallimard, 1946, page 62.

OceanofPDF.com

Chapitre premier

L'omerta :

ce qui passe sans le dire

« Je me suis dit alors que le silence était plein, il n'y avait pas besoin d'ajouter quoi que ce soit. C'était un silence grand comme le monde. »

Gila LUSTIGER.

Pourquoi s'intéresser d'abord au silence, au secret, alors qu'on entend étudier la communication intergénérationnelle afin de la définir au mieux et d'en montrer l'impact au sein de l'univers familial, mais aussi pour chacun des individus qui le composent ? Mon cheminement réflexif, disons-le, fut d'abord un cheminement personnel. C'est par la négative, l'absence et ses effets, que m'est apparue, au sein de sa propre famille, l'importance de cette dimension de l'intergénérationnel dans la constitution de la personne et de son rapport au savoir sur le monde. Pour ma part, je disposais, à portée de mains et de réminiscences, des moyens d'assouvir mes curiosités et de réaliser les quêtes dont je pouvais ressentir le besoin. L'ampleur de ces contrastes et de leurs inférences m'a fait réaliser leur importance, et j'ai pu évaluer ce que cela me faisait de découvrir ces savoirs antérieurs et extérieurs mais proches de moi, ayant de la sorte nourri largement mon « insu ». Parallèlement dans ma pratique de psychologue clinicienne, j'avais, à de nombreuses reprises, pu constater les dégâts occasionnés chez des enfants pour qui le passé ne signifie rien qu'un présent qui se referme, dès leur origine, sur leurs pulsions d'investigation. Comment alors cultiver, voire maintenir, la curiosité du monde qui nous entoure si, pour soi, dès les

couches les plus immédiates, les savoirs sont clos, détournés ou interdits – connotés « danger » ? Mais où donc résident les dangers ? Dans la vie, ou dans les mots pour la dire ? Dans les événements ou dans les savoirs ? Et qu'est-ce qui gêne, qu'est-ce qui dérange, dans le fait de dire ce qui a été et n'est plus¹ ? Pourquoi tant de réserves ? Nous aborderons ces questions dans un ordre nécessairement enchevêtré, comme la vie.

Les dires du passé

Apprivoiser le passé à partir du connaissable autour de soi est un véritable travail de Poucet qui, lorsqu'il est possible, s'effectue plus ou moins naturellement ou volontairement. À cet effet, il est nécessaire que chacun ait, dans son entourage, des indices à disposition, des paroles accessibles sur son « avant » qui fonctionneront au moment où elles auront besoin d'arriver et de prendre sens, s'il n'y a pas barrage, si personne n'est trop dérangé par cette situation. Pour suivre cette démarche sans se perdre, tout le monde a besoin d'avoir flottants dans son contexte, c'est-à-dire disponibles, les éléments de vie – commençant avant lui – qui font *sa* vie, afin de se construire non seulement en chair, mais en mots, de s'initier à la conquête du monde plus lointain.

Ces premières prises de connaissances nécessaires de l'environnement familial sont parfois perturbées parce que ces savoirs potentiels peuvent être barrés. Dans le langage courant, cela s'appelle « cacher », « tenir secret ». Or, je l'ai dit, c'est souvent par cette oblitération correspondant à une prise de pouvoir sur ceux qui viennent après, que la fonction de l'intergénérationnel apparaît le plus clairement – c'est-à-dire par sa face sombre.

Je pose *x* et je retiens *y*...

Le mot *secret* a été tardif dans notre culture : il n'est apparu qu'au cours du XVI^e siècle, mais il a d'abord désigné, et jusqu'au milieu du siècle suivant, les « lieux d'aisance ». Curieuse appellation. Puis il signifia, faisant suite à cette origine anale, un savoir refusé, que l'on entendait garder, « retenir ». Le mécanisme qui fait le secret est complexe autant que paradoxal. Il a à voir avec l'hermétique, il évoque une clôture impénétrable,

inviolable, mais aussi, au-delà de cette fonction d'occultation, il interpelle en écho celle de la révélation, de l'initiation – donc une ouverture possible.

Si les avis des humanistes et spécialistes divergent sur ses fonctions, c'est que le monde apparemment fermé du secret est pluriel et contradictoire. Il est en effet des secrets utiles, signes d'une évolution dans le développement, par exemple quand un enfant devient capable volontairement de cacher quelque chose à autrui : il teste ainsi les frontières qu'il élabore entre soi et l'autre ; sa personnalité se construit avec un espace opaque possible, puisqu'il décide de ce qu'il veut faire passer, ou retenir en son intimité. Cette délimitation, qui permet la mise en place de l'intersubjectivité, constitue une *condition pour pouvoir penser* par soi-même. La fonction positive du secret revient ensuite en force à l'adolescence où elle est souvent mal supportée par les adultes tutélaires. Un signe linguistique en est le « j'te dis pas... », dont les adolescents inaugurent fréquemment leurs propos – c'est-à-dire en disant précisément ce qu'ils ne disent pas.

A contrario, s'opposant à cet aspect constitutif du développement, il est des secrets pervers dans leur objectif et leur usage où, de la sorte, quelqu'un s'assure (plus ou moins volontairement ou inconsciemment) d'un « pouvoir » sur un autre, à qui il masque, ou fait semblant de masquer, quelque chose censé être important ou fondamental le concernant. On voit bien la différence entre les aspects volontaires et les aspects non conscients de la transmission, quand certaines personnes s'emparent de découvrir que les autres ont reçu ce qu'elles ne pensaient pas, elles, avoir transmis. Alors qu'elles se sentaient toutes-puissantes, les voilà contraintes de constater que la transmission se conquiert au niveau de la réception – du côté de l'autre – et qu'elles ne la contrôlent pas comme elles le croyaient ou le voulaient. Mais c'est un fait, se transmet *aussi* ce qu'on ne transmet pas sciemment, voire qu'on refuse de transmettre. Qu'on l'admette ou pas, la transmission est toujours du côté de la réception, pas de l'émission : ce point est essentiel, et nous y reviendrons abondamment dans tout l'ouvrage.

De ces « retenues » volontaires à l'encontre des suivants, on peut inférer les effets décrits comme potentiellement pathogènes des secrets et non-dits à propos par exemple de la filiation, alimentés par des vécus ressentis comme des « fautes » dans les modes de procréation. Rien de tel pour donner une irrépressible autant qu'obsessionnelle envie de savoir qui souvent, est alors vécue comme un besoin.



Cette irrépressible envie de (sa)voir.

La « petite muette », les « taiseux » (pas *dicible*)

Nous touchons là directement au domaine de l'inter-générationnel, la famille (comme l'État) étant un creuset des plus propices aux constitutions de secrets. Au-delà des divergences contradictoires rassemblées sous le vocable de « secret » et que nous venons de rappeler, la création d'un espace secret évoque aussi la notion de protection de quelque chose, voire de quelqu'un ou de soi-même, qu'il faudrait mettre à l'abri : soit celui qui détient un savoir et qui serait en danger supposé ou réel s'il était divulgué ; soit celui à qui tel savoir est tu et qui serait en danger potentiel ou en souffrance, s'il le connaissait.

J'ai fortement ressenti ces peurs de savoir dans ma famille, alors que, quelques générations avant moi, nous avons été pris au cœur des tourments de l'affaire Dreyfus. Au moment de son déclenchement, Alfred Dreyfus était le stagiaire, à l'état-major, du commandant Paul Bayle, mon arrière-grand-père. Celui-ci fut sans doute – le 20 novembre 1895 – le premier mort par accident de cette douloureuse période de notre histoire. Encore aujourd'hui, l'Affaire n'en a pas fini de « tout » nous dire, en tout cas publiquement. Seulement voilà : quand les preuves dites « historiques » ont été détruites, ce qui est le cas pour lui, quasi effacé des mémoires officielles et ministérielles, les familles ne peuvent plus se faire entendre et même les historiens se taisent. Lorsque j'ai écrit ce que j'avais pu reconstituer de cette histoire en 1997², soit plus d'un siècle après, ma famille continuait d'avoir peur de ces savoirs qui ont déchiré le pays et n'ont pas fini de se dévoiler,

même s'ils ont donné lieu, et donnent toujours lieu, à tant d'écrits, de publications et autres commémorations³.

Pourtant, et malgré ce qu'on pourrait croire de prime abord, ce qui pèse le plus, dans ces ténébreux circuits, n'est pas tant le contenu de ce qui est caché (qui peut même être su de tous : c'est le fameux secret dit « de Polichinelle », qui finit parfois par être à la longue réellement oublié, se vidant de toute substance), que le *processus* plombé qui a abouti à la constitution du secret, l'atmosphère qui entoure celui-ci, comment sa présence est perçue et ressentie alentour et l'érosion ou l'évolution (voire l'involution) subies par la suite. Un secret tout petit et banal, ou carrément creux, peut ainsi être monté en épingle, et prendre rapidement des proportions considérables ; un autre, plus conséquent à l'origine, peut passer inaperçu si son porteur n'en fait pas toute une histoire et l'envisage avec sérénité et naturel, sûr de son utilité et surtout, non culpabilisé de le détenir. S'il convient donc de ne pas entretenir une confusion entre ces différents registres, ni mélanger le processus et son contenu, il est important de relever que le secret en lui-même, par son impact sur chacun, est quelque chose qui interpelle fortement et peut *se transmettre* comme tendance. Ce fait s'observe particulièrement dans le cadre familial, où le processus est très sollicité et peut facilement être mis en évidence.

Dans tout groupe humain, il y a des indélicatesses ou des erreurs à protéger et, au-delà, du côté de l'innommable, il y a des douleurs et des secrets dans toutes les familles, dans toutes les lignées, dus à des fautes commises ou fantasmées, plus ou moins *dicibles*, rebelles aux mots, en tout cas source de hontes diverses et flirtant de près parfois avec l'intolérable ou l'impensable⁴ (morts violentes subies ou provoquées, incestes, viols...). Or, même avec une volonté manifeste, presque farouche, de cacher quelque chose, pour préserver les suivants ou leur masquer ce qui a été vécu, au plan psychique au moins, comme un délit, ceux-ci passeront tout de même sous une forme diverse, plus ou moins éloignée : le refus de transmettre n'est en rien anodin ; il transpire, se montre et peut même aller jusqu'à s'exposer. En effet, si un fait peut rester (plus ou moins) ignoré s'il n'est pas dit, le contexte qui l'entoure, lui, n'échappe pas à la transmission, à la révélation d'une zone de trouble, d'émotion, de gêne ou de perturbation qui marquent l'environnement et laissent entendre que quelque chose ne va pas. Le secret – étymologiquement « ce qui suinte » – continue toujours à faire des vagues au-delà des silences. Et ceux-ci passent dans leur sillage une intolérable

charge d'angoisse qui bloque le processus de pensée autour de ce qui est implicitement signifié à ce moment-là – quoique retenu.

Le *taiseur* (qui est souvent une taiseuse, les mères étant souvent dévolues en gardiennes de la face acceptable des désordres des familles) n'empêchera point, pourtant, qu'au-delà de son taire, ce qui a eu lieu passe : *ne pas parler est une façon de dire qui peut, aussi, être entendue*. « Dans ce qu'on dit, le plus important est ce qu'on n'exprime pas », note lucidement Gila Lustiger⁵, pointant les limites, sinon l'inanité, d'un processus qui ne dupe pas grand monde, s'il en fait souffrir beaucoup.

Passé sous silence (pas *audible*)

Tout comme le secret, le silence censé le maintenir est biface. Ce sont les silences qui font la musique ; sans eux, il n'y aurait que cacophonies. La parole prend sens si elle se donne à être retenue et si les silences qui parfois la creusent se donnent à être respectés. Ceux-ci peuvent être nécessaires, ils ne sont pas toujours souffrants. La réflexion comme l'histoire ont besoin de temps pour se faire : quand elles apparaissent sur le coup, elles ne sont que rarement construites. D'ailleurs, tout n'a pas à entrer dans un récit. Choisir de dire, c'est aussi pouvoir choisir de taire, si cela ne concerne que son vécu intime. Choisir, mais non subir ou être victime, bien sûr. Tout est une question d'humanité. Rendre la parole et le récit obligatoires après une souffrance est une façon de les tuer. La parole comme son écoute sont une conquête. De toute façon, dire est aussi une façon de taire. Et réciproquement. Le pire étant sans doute de dire sans être entendu. « Ils n'ont pas parlé, ils n'ont pas raconté... », a-t-on fait procès aux revenants rescapés de crimes de guerre. En est-on aussi sûr ? Peut-être ont-ils parlé, au moins un peu, après quelque silence de récupération. Mais pouvait-on entendre ce qu'ils disaient ?

« Se dire sans cesse que tout ce que je raconte ici est faussé par ce que je ne raconte pas. Ces notes ne servent que des lacunes », remarque Marguerite Yourcenar dans les *Mémoires d'Hadrien*. Ainsi, quand il accroche, on « retient » le dire, non pas dans le sens de « garder en mémoire », mais dans le sens de l'« empêcher », créant ce silence tant reproché. « Je ne veux pas le savoir » en est la tacite motivation. Car dire réactive la souffrance de ce qui est évoqué, la faisant sortir de son passé pour la remettre au présent, le temps, au moins, du récit et de son écoute.

Alors le silence est convoqué, pour apaiser ou pour tromper, parfois pour faire « comme si ne pas ». *Comme si* ce qui n'est pas dit n'avait pas eu lieu, le silence effaçant l'acte. Pour autant, le silence est important aussi, pour que les mots ne viennent pas trop tôt ou forcés, pour ne pas imposer et figer une représentation de ce qui s'est produit et qui ainsi, ne pourra même plus prendre le temps d'être pensé.

« On dit que raconter soulage, délivre des peines, écrit Anne-Marie Garat. Mais souvent les mots citent à comparaître les faits et les gens qui appartenaient au secret de la vie, ils les ficellent et les entortillent de pensées, ils les enchantent et les tourmentent, ils les défigurent. Ni les revenants ni les vivants n'en sont consolés. Ils ne se reconnaissent pas dans ces mots, ils disent : ce n'était pas tout à fait comme ça, je ne suis pas ces phrases du journal, je ne suis pas cette parole. Toute relation falsifie, le récit trahit, il n'achève rien. Dire ne donne pas la paix, il ne faudrait pas raconter⁶. » De fait, quelles que soient leur justesse ou la beauté de leur agencement qui peuvent l'évoquer, voire en adopter l'apparence, *les mots ne sont pas la vie*. S'ils peuvent la transcender, parfois l'ordonner (mais aussi dans le sens de lui donner des ordres...), toujours ils la trahissent et racontent inévitablement autre chose que ce qui s'est produit, fixant une version qui jamais ne pourra vraiment correspondre au ressenti mouvant du vécu.

Point aveugle (pas *visible*)

Pourtant le silence interpelle, il est mal supporté, on cherche à entendre ce qui se dérobe. Ce qui se joue de l'oreille se joue parfois aussi de l'œil. Le visible, en effet, ne peut se propager qu'à partir d'un point nodal, le départ du nerf optique qui, pour créer la transmission, crée aussi, *de facto*, à son origine sur la rétine, une tache assortie d'impossible à voir en cet endroit. Seul le cerveau invente l'illusion de la continuité et masque l'absence. Ainsi, si tout parcours de vie n'est pas en soi dicible ou audible, il n'est pas toujours, non plus, visible. Il en est qui résistent à toute articulation pour des raisons extrêmes de l'ordre de l'innommable : soit du point de vue de la loi, soit du point de vue de la personne. J'ai appelé ces situations les *points aveugles* des histoires de vie et n'ai rien à proposer à cet égard comme sortie possible, tant l'énigme ultime reste rebelle à tout entendement.

La première illustration de cette impossibilité vient des enfants issus de relations incestueuses : quelle parole peut leur être donnée sur un fait originaire que l'état civil n'a pas le droit d'enregistrer – même si les géniteurs le réclament ? Et que peut-on s'autoriser, humainement, à dire à ces enfants ? Comment imaginer alors qu'ils puissent *faire de leur vie une histoire* ? Pour autant, peut-on dire d'eux, comme on le fait souvent de ceux qui posent un acte délictueux sans signe avant-coureur : « Et pourtant, il était “sans histoire...” » ? La loi, d'ailleurs, se trouve à leur rencontre empêchée d'aller au bout d'elle-même : elle interdit que soit marqué, sur les registres d'état civil, un géniteur qui serait à la fois père et grand-père. Du coup, l'enfant noté sous seule filiation maternelle porte le nom de celle-ci, donc du père de celle-ci, donc de son propre père pourtant interdit d'inscription. La nature n'a que faire, parfois, des règles instituées et institutantes.

La seconde illustration que l'on peut donner de ce phénomène est celle fournie par les personnes autistes qui ont parfois accès à une parole – par exemple dans le cas des autistes de haut niveau (ou Asperger) –, mais rarement à leur propre temporalité ou à leur historicité, en tout cas à l'articulation narrative⁷. En général, leur conscience de la vie se borne à un présent qui s'efface à mesure qu'il s'écoule. Ils ne pourront alors être racontés que *via* un texte proposé par quelqu'un d'autre les ayant approchés et qui aura bien du mal, lui-même, à pénétrer leur parcours éclaté pour historiciser leur apparence. Quelques exemples existent de ces récits de seconde main, de parents, de soignants ou, plus rarement, d'écrivains, par exemple Philippe Forest⁸, qui a été invité à mettre des mots là où ils se dérobent. Quelques personnes sorties de l'autisme sont également parvenues à biaiser cet angle sans arrière-vue sur leur vie pour entrer, à leur façon, en récit de leur histoire, mais ils sont peu nombreux. Au-delà de ces exceptions, l'inceste comme l'autisme constituent les ultimes points aveugles de la transmission entre générations, l'un pour les écraser, l'autre pour détourner sur autrui leur mise en histoire. Entre la réception et sa traduction, une communication ne peut se faire, car interdite ou impossible.

Pour oublier ou l'antimémoire (pas *mémorable*)

Au Japon, dans le temple dédié aux singes à Nikko, loin au nord de Tokyo, il y en a un qui se cache la bouche, l'autre les yeux, un troisième les

oreilles : ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire. C'est la mémoire qui est alors perturbée. Pas vu, pas entendu, pas dit. Pas su ? *Comme si ne pas...* ? Mais est-ce que cela marche, est-ce que cela efface ? L'impasse imposée aux remontées sensorielles gêne certes la transmission, mais peut-elle l'empêcher ?



Les singes nippons à Nikko.

« Que s'est-il passé pour toi et tes proches pendant et juste après la guerre ? ai-je demandé à une femme âgée, jeune adulte en cette période.

— On n'en parlait pas, on ne savait rien de ce qui se passait, on attendait le débarquement. C'est tout.

— Et après, en avez-vous parlé ?

— Oh non, après, on voulait oublier, pour reprendre la vie. On avait le désir de se débarrasser de ces souvenirs... Alors on ne disait rien. Même à soi. »

Parfois, c'est un ressenti de honte qui occasionne de telles envies. On occulte la mémoire ; on tâche de l'enfouir au plus profond, de s'accaparer la tête autrement. « L'oubli a du bon, remarque Michèle Gazier, qui permet de reconstruire une histoire plus conforme à ses souhaits qu'au réel². » Un tel oubli n'en est pourtant pas vraiment un, ou alors seulement à titre

provisoire. Qui penserait que la femme, m'ayant fait la réponse rapportée quelques lignes plus haut, a effacé de son esprit quoi que ce soit de ce qu'elle a vécu pendant la guerre ? « Oublier », a-t-elle dit, mais n'est-ce pas plutôt tenter vaillamment de laisser de côté pour ne pas avoir, en permanence, ce passé redouté en guise de pare-brise ? Il pourra toujours revenir dans les rétroviseurs, si le regard ne s'est pas entre-temps aveuglé.

Mais l'oubli peut aussi stopper le temps tant la mémoire empêchée est capable de tourner à l'obsession, en vue frontale, jour après jour. Ainsi cette femme qui, enceinte encore mineure, s'est vue obligée par ses parents à abandonner légalement son enfant – pour éviter un scandale dans leur milieu, le père allant jusqu'à penser que si cela se savait, cela pourrait nuire à son entreprise ! Ils l'ont donc envoyée « au secret » avant que son état ne se remarque visuellement et elle n'est revenue qu'après l'accouchement, seule. Et plate. Elle est restée chez ses parents des années, oubliant de grandir, de devenir femme, de s'émanciper. Petite fille jour après jour, *comme avant*, ne voyant pas les mois, puis les années passer. Jusqu'au moment où, sans le remarquer, entraînée par un lien d'amitié et en écho au récit d'une femme sur ses enfantements, elle a dévoilé son propre récit... Le temps s'est alors pour elle remis en route. Peu après, elle quittait enfin ses parents et sa petite chambre d'enfant : elle avait plus de cinquante ans...

Une mémoire détournée peut aussi, le cheminement est analogue, revenir par l'écriture. « Longtemps, j'ai laissé mes souvenirs se rétracter, j'ai fui ma mémoire encombrée, par panique de ne jamais quitter les sortilèges de mon origine, reconnaît Alexandre Jardin¹⁰. Aujourd'hui, je reviens vers ces ombres énormes qui, à mesure qu'elles s'éloignent, ne cessent de grandir sous mon crâne. [...] Au milieu du charivari des miens, j'eus souvent la trouille du lendemain, mais j'appris peu à peu à devenir écrivain, à disputer au réel le dernier mot. » Chasser, revenir, (se) rappeler et renvoyer au-dehors par l'écriture : nous reparlerons de ce circuit après en avoir ci-dessus pointé les limites, circuit que d'aucuns ont expérimenté comme nécessaire et/ou salvateur. Quoi qu'il en soit, dit ou non, entendu ou non, vu ou non, retenu ou perdu, ce qui a eu lieu a eu lieu. Personne ne peut le gommer ou l'empêcher. Ce qui est oblitéré passe quand même, plus ou moins, mal ou de façon détournée, voire erronée, la barrière du temps et des générations. Alors certains, pour le recouvrir sans l'affronter, tentent le détournement de dire ou de mémoire, essayant que ce soient les mots –

d'autres mots – qui prennent la place des faits, *comme si* cela avait le pouvoir de les transformer en chemins plus fréquentables.

1- Cf. Martine Lani-Bayle, « Cachez donc ces savoirs que je ne saurais voir ! », *Chemins de formation au fil du temps...*, n° 8, octobre 2005, pages 205 à 210.

2- Martine Lani-Bayle, *De femme à femme à travers les générations*, L'Harmattan, 1997. Voir aussi plus bas, pages 150-152.

3- Cf. par exemple toute la une du *Monde des livres* du 21 avril 2006, avec dossier en pages 6 et 7.

4- Cf. Martine Lani-Bayle, *Taire et Transmettre. Les histoires de vie au risque de l'impensable*, Chronique sociale, 2006.

5- Gila Lustiger, *Nous sommes*, Stock, 2005, pages 7-8.

6- Anne-Marie Garat, *Les Mal-Famées*, Acte Sud, 2002, pages 80 et 81.

7- Qui serait logée dans le lobe préfrontal ?

8- Philippe Forest, *Près des acacias. L'autisme, une énigme* (avec le photographe O. Menanteau), Actes Sud-3 CA, 2002.

9- Michèle Gazier, *Mont-Perdu*, Seuil, 2005, page 43.

10- Alexandre Jardin, *Le Roman des Jardins*, Grasset, 2005, pages 28 et 30 (roman qui fit scandale).

OceanofPDF.com

Chapitre 2

La scordatura : ce qui est mal dit

« D'un homme à la mémoire lacunaire, longtemps plombée de mensonges puis gauchie par le temps, hanté d'incertitudes, et un jour soudainement portée à l'incandescence, quelle histoire peut-on écrire ? [...] Un quart de son âge est dissous dans l'oubli, tout le reste est souillé par une longue imposture. »

Sylvie GERMAIN.

D'une façon générale, le rapport au savoir est anticipé, pré-orienté : il s'origine dans un avant-soi ; toutefois, les empreintes sur lesquelles il se greffe sont d'une autre nature que lui, sensorielle et non rationnelle : point n'est besoin du moindre savoir pour ressentir une émotion. Si la signification d'un événement peut échapper à un enfant, il en perçoit néanmoins la portée tragique ou heureuse. C'est ce qui fait qu'il n'est pas dupe de ce qui lui est tu ou caché. « Un enfant a une connaissance immédiate de tout, écrit Christian Bobin¹. Ce qu'on lui tait, il l'entend. Ce qu'on lui cache, il le voit. Cette connaissance de l'invisible, il l'exerce partout, pour tout. » Cette forme de compréhension est spontanée et antérieure aux mots, mais si certains pensent que *cela va sans dire*, cela va en général mieux en le disant, car cette saisie, pour intuitive qu'elle soit, aura besoin des mots pour s'exprimer, s'articuler de façon narrative et ainsi se situer, au sein du creuset d'histoires fournies par la culture. Parfois pourtant les mots font défaut ; d'autres alors sont imposés, pour tenter de détourner de ce qui s'est produit, ou bien ils sont carrément interdits, barrés, proscrits, ce qui peut occasionner un véritable trafic de mémoire, celle-ci étant, dans l'opération, modifiée, falsifiée, ajustée, accommodée.

Biffures, décalages et autres tricheries : quand le dire est détourné

Entre menteries et autres *raconteries*, l'histoire n'est pas si simple à reconstruire. « Au Moyen Âge, rappelle Monique Gaigneux, lors de périodes désastreuses, des menaces de guerre ou d'épidémies, il était présenté sur le parvis des églises des "raconteries". On organisait des spectacles dont la mise en scène avait en elle-même des effets de prévention ou de guérison des dangers qui menaçaient ou accablaient le peuple. L'effet concernait de façon identique les acteurs comédiens et les spectateurs. »

La mise en histoire a besoin d'user de mots adéquats pour s'exprimer et prendre vie, pour s'imaginer, se penser et se savoir, pour éviter les pièges que la vie peut tendre. Quand les mots proposés dans et par l'environnement sont en contradiction ou en décalage avec le vécu propre, une *discordance* s'installe, avec fermeture parfois, folie peut-être, perte de confiance et doute absolu toujours. C'est ce que j'ai appelé la *scordatura*², qui s'oppose à la reliance nécessaire à l'émergence du sens par la nécessaire articulation des idées.

C'est chez la romancière Nancy Huston³ que j'ai découvert ce qu'est la *scordatura*. Il s'agit d'un procédé musical utilisé pendant la période baroque et qui consiste à ajouter des intervalles inhabituels et insensés en changeant l'accord des violes et des violons. On joue une note, et c'est une autre qui vibre. Ainsi, le son issu de l'instrument n'est plus en accord avec ce qui est inscrit sur la partition jouée : il peut même monter alors que celle-ci indique une descente ou le contraire, un accord majeur devenant mineur... Notons que le mot *scordatura* signifie bien « désaccord », mais, en italien, *scordare* veut aussi dire « oublier ». Dans notre contexte, nous parlerons d'oubli obligé, imposé, modifiant la conception du réel, par opposition à cet oubli nécessaire à la vie quotidienne (on ne peut vivre en perpétuel souvenir) et réversible.

Comme en musique, les traces du vécu (les notes inscrites sur la partition qui reste à jouer et interpréter sur l'instrument que l'on présume accordé) sont issues du passé, au moment où il quitte le présent par un mécanisme implicite de relais, puis se fixent pour l'avenir. Un tel processus n'est ni automatique ni fidèle ni prévisible, pas plus dans le passage que dans sa réception ou, plus tard, dans le décodage. Les circonstances le

soumettent à de multiples avatars qui, eux aussi, pourront passer des uns aux autres ou se perdre.

Tout le monde ne dispose pas, en effet, de messenger-médiateur (cf. Hermès, pages 110-111) pour lire les traces engrammées en soi – surtout pendant la petite enfance. Seul, on ne peut pas toujours les relier ou les articuler, ce qui risque, à tort, de donner l'impression d'une *perte de connaissance*⁴. *Les traces sont bien là, mais reçues de qui (quelle adresse ?) et comment ? En l'état et sans reliances*, elles restent inaccordables avec les précédentes ; discordantes, elles ne peuvent contribuer à composer l'histoire – au sens véridique du terme. Pour d'autres encore, le passage reste irrémédiablement vide, les traces fondatrices ayant été bloquées en amont, perturbant d'autant leur *historicisation* vers l'aval, puisque le présent se révèle insuffisant pour accorder un « après » sur un « avant » ignoré.

Chacun – les enfants surtout – perçoit le décalage entre ce qui est dit d'une situation, et ce qui en a été vécu, donc ressenti personnellement. C'est cela qui perturbe ensuite l'usage du récit et le développement du rapport au savoir. Si cette relation est cassée, pervertie ou aléatoire entre le monde et les mots, s'il y a *scordatura*, il y a problème et il sera nécessaire de rétablir un lien, une interface, pour qu'à nouveau, l'histoire dite corresponde avec la vie telle qu'elle est vécue. Ici, il ne s'agit pas de « vérité » ni d'exhaustivité, mais bien d'authenticité : si l'histoire n'est pas en accord avec la vie au sens le plus subjectif du terme, celle-ci devient littéralement insensée.

Une assistante maternelle, accueillant une enfant placée chez elle après séparation du milieu familial, m'a un jour expliqué, contente de son stratagème, qu'elle avait raconté à Céline comment elle avait accouché d'elle. « Comme cela, m'a-t-elle dit, elle ne posera pas de questions embarrassantes sur ses parents de naissance et je pourrai toujours la garder ! » Voilà un décalage imposé, créateur de discordance dans l'esprit d'un enfant : si cette fillette ne peut avoir de souvenirs conscients de sa naissance ou de sa mère dont elle a été séparée très tôt sans autres contacts, elle a néanmoins incorporé un vécu qui ne correspond pas au récit que la personne qui l'élève et qu'elle aime lui donne. Quand cet écart sera révélé, et il le sera nécessairement, l'accord sera rétabli entre les mots et le vécu chez cette enfant, mais la relation de confiance avec sa mère d'accueil sera gravement cassée : ce qui est salubre d'un côté est gravissime d'un autre. Les levées de secret sont parfois source, elles aussi, de préjudices et de souffrances.

Mais il peut y avoir aussi décalage sans discordance. Dans le cadre d'une adoption, une mère m'a fait part de sa perplexité à ne pouvoir raconter à son fils ses premiers moments de vie, avant son arrivée chez elle. À l'époque, les services de placement étaient moins attentifs qu'aujourd'hui à permettre que l'enfant et ses parents adoptifs aient des éléments pour reconstruire l'histoire depuis la naissance, afin de ne pas simplement la commencer avec l'adoption. Mais, là, cette femme ne savait rien. Et elle n'a pas voulu laisser ce rien en l'état. Alors elle a créé, pour son enfant, une légende avec ses propres mots et son imaginaire : « Tu sais, un matin en descendant, j'ai entendu pleurer dans une poubelle⁵. J'ai soulevé le couvercle et je t'ai trouvé ! Tu étais beau, tu m'as souri, je t'ai pris dans les bras et depuis, tu es mon fils. » Si l'histoire est fausse assurément, elle n'est pas un vrai mensonge. L'enfant sait que ce n'est pas la vérité : son invraisemblance – *via* la métaphore utilisée – en trahit la construction. Ne pouvant en être dupe, il a néanmoins pris les mots offerts comme un cadeau d'origine : « Depuis, j'aime les poubelles, chaque fois que j'en vois une, j'ai envie de pleurer et d'embrasser ma mère », dit-il, reconnaissant. Ce fils a donc choisi d'accepter cette version qui ne le laisse pas avec une béance et lui donne l'origine extérieure qu'il a : pas de mensonge derrière, il l'a bien senti. Si, par contre, cette même maman avait su d'où venait cet enfant et lui avait bâti la même histoire, ou raconté une autre scène, même plausible, nul doute qu'elle n'ait été, violemment ou insidieusement, rejetée.

Quand le dire est proscrit

Si c'est le silence qui est reçu en héritage, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, la situation se complique encore quand il se double d'une interdiction de dire. Laquelle se transmet de génération en génération, les descendants n'osant pas franchir l'interdit posé avant eux. Et ils passent cette indépassable butée.

Cet interdit de dire peut être posé sciemment devant la personne concernée. Un jour, en visite dans une famille d'accueil, à peine sur le seuil, l'assistante maternelle face à l'enfant me met en garde : « Elle ne veut surtout pas entendre parler de sa mère ! » Je capte fugacement autre chose dans le regard de la fillette, comme un appel. Alors je choisis, tel un pari, le parti de l'enfant : « Tu veux que je te parle de ta mère ? — Oh oui ! »,

laissa-t-elle échapper avec un profond soulagement... Et sans attendre, elle m'a conduite dans sa chambre pour l'entendre.

En général, la personne détentrice d'un secret ne se rend pas compte qu'elle transmet à la fois deux messages contradictoires aux personnes concernées : le secret qui est dit, mais *avec* l'interdiction de le savoir. « Son père n'est pas son père, mais je n'ai jamais pu lui dire », m'annonce une mère devant son enfant. « Madame, votre enfant est là qui écoute... », fais-je remarquer. De fait, l'enfant, âgé de 9 ans et conduit en consultation pour échec scolaire et problèmes d'articulation, tourne ostensiblement le dos. Mais il est là, bien présent. « Oh, il ne peut pas comprendre », reprend la mère en haussant les épaules et en fermant la communication (ou : comment s'absenter dans son secret⁶). Ces « interdits de savoir », imposés en général à des plus jeunes par des adultes tutélaires, ont pour qualité de se montrer très contagieux... et la rumeur, toujours à l'affût, n'en demande pas tant ! Non seulement ils contaminent ainsi les générations, mais aussi de larges zones de savoir pour la personne concernée.

Quand le dire est rendu obligatoire et transparent

Depuis ces dernières années, et notamment les années 1990, les points de vue culturels et sociaux sur la question de ce que l'on peut dire ou non aux plus jeunes des épisodes extrêmes traversés, par eux ou par leur environnement, ont changé. Les *interdits de savoir* ayant été reconnus à l'unanimité (ou presque, en tout cas en France) comme pernicioeux, ils ont été pour la plupart levés – du moins, dans les préconisations. Au passage, ils se sont aussi convertis en leur contraire, à savoir une prescription à la connaissance obligatoire : l'enfant *doit* savoir, à tout prix et sans mesure. De la sorte un nouvel interdit s'érige : l'« interdit d'oublier » qui se traduit en « devoir », voire, parfois, en « abus » de mémoire⁷.

La différence entre ignorer et choisir volontairement d'oublier est ainsi abrasée. Nous sommes entrés dans l'ère de la transparence imposée – qui « utopise » d'épuiser le savoir par un « tout dire » envisagé comme possible –, et de la mise en parole requise. Le « taire » devient un délit, le silence est refusé (sauf encore à l'école où le « bon élève » reste avant tout un élève muet), le secret proscrit. Et l'histoire n'a plus de marge pour se faire que de se fixer sur les schémas du passé, figés par une interprétation officielle et jugée académiquement autant qu'irréremédiablement « vraie ». Mais il ne

suffit pas de dire pour briser un secret. La plupart du temps, il a déjà été dit, voire dit et redit, tout en se posant interdit d'écoute. D'où des conflits de loyauté importants et des levées de secret qui se passent en dehors des familles (bien souvent à l'école, d'ailleurs), avec tous les traumatismes qui en résultent.

De plus en plus, le secret, qui a ainsi montré qu'il ne protège guère, n'a pas bonne presse, surtout pour ceux qui croient n'en point avoir et vont les traquer chez les autres. Et du « je lui dirai quand il sera plus grand pour ne pas le perturber », qui était largement en vigueur dans les pratiques éducatives communément partagées, mais devenues obsolètes, on est passé à l'ère de la *transparence revendiquée*, au non moins fallacieux « tout dire ». Le secret est dans ce mouvement devenu néfaste en lui-même, de façon généralisée, sans discernement : il faut s'acharner à traquer le moindre « non-dit » suspecté et « révéler » au grand jour ce qu'il était censé garder dans l'ombre. « Si la parole libère, alors causons... »

Des querelles de spécialistes ont mis à plat ces débats d'idées. La « levée » d'un secret reste pour certains une panacée libératoire, capable à soi seule de résoudre la problématique engendrée par le secret ou, du moins, de la soulager. Parfois le secret est même considéré comme la « cause » directe d'une pathologie, à laquelle il ne fait pourtant que participer. On semble ignorer qu'il n'y a là aucun effet magique ni obligatoire. « Savoir aujourd'hui ne m'apporte pas de grande libération, comme j'ai pu en connaître. Par contre cela a cassé les mailles d'un système d'angoisse non reconnaissable, non assumable puisque sans nom – et qui était sans doute le fruit pervers de cette honte », reconnaît Monique. S'il y a donc bien un effet possible du dire, celui-ci ne correspond pas toujours à l'effet attendu.

La question est aussi passionnante que complexe, et sa diversité sous-jacente ne peut se résoudre en un tout uniformisé. Si le secret familial gagne à être « reconnu » (mais non nécessairement dévoilé), s'il peut être important de le localiser et d'y matérialiser un point d'arrêt dans ses glissements possibles, on ne peut que reconnaître que la crevée d'un secret apporte toujours autre chose que ce que chacun aurait pu en attendre. Le vieil adage « toute vérité n'est pas bonne à dire » ne doit pas être relégué aux oubliettes sans autres formes de procès et sans référence à ce qui a pu occasionner sa mise sous couvert. Il convient d'abord et surtout de tenter de comprendre les enjeux en cause, avant d'en « causer ». En gardant à l'esprit

une qualité humaine incontournable : le respect. Une lettre seulement le sépare d'ailleurs du mot « secret », dont il serait sinon l'anagramme...

Quand la mémoire est trafiquée, blanchie, remplacée

La question qui se pose alors est : qu'est-ce qui est mémorable, digne de mémoire et donc, en revers, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Dans certains cas extrêmes, la mémoire a été « blanchie » et les souvenirs frelatés, voire inventés. Certains ainsi n'hésitent pas à se faire une virginité historique, passant au besoin par une apparence. J'ai étudié cette situation en Pologne⁸, par exemple, où chacun sait que toutes les biographies paraissant régulièrement en librairie ne sont pas justes. Là-bas, personne n'est dupe du subterfuge, qui crée de la vérité à la hauteur de ce que l'auteur aurait voulu qu'elle soit. La chose imprimée fait foi. Là-bas, « déclarer » que l'on n'a pas collaboré s'appelle le *processus de lustration*.

C'est l'inverse de ce que l'on voit en France avec le courant de l'autofiction, où se mélangent fiction à autobiographie ou autobiographie sous couvert de fiction – brouillant ouvertement les pistes. Et où parfois, on force même le trait pour créer un succès à connotation sulfureuse... Parfois, comme en Pologne, la mémoire peut être remplacée par une version officielle, écrasant les versions officieuses des personnes ayant vécu une situation collective dramatique et qui ne la retrouveront pas dans les manuels en faisant état. C'est ce qui se passe sur l'île d'Okinawa à l'extrême sud de l'archipel japonais, île en proie à de terribles combats pendant la Seconde Guerre mondiale et qui compte toujours, sur son territoire, des bases américaines, plus de soixante années après. Or, la mémoire vive des Okinawais ne se retrouve pas dans les livres d'histoire, et les habitants reconstituent leurs récits collectifs dans des ouvrages illustrés qu'ils publient entre eux⁹. Pour se retrouver et se reconnaître ; pour se sentir exister aussi dans des récits publics à travers les souffrances occasionnées par ces exactions, qui sont rayées des textes officiels à valeur de « vérité ». « Le récit national demeure, mais il est mis en cause par divers foyers de la société, alors qu'il n'était critiqué auparavant que par les professionnels. [...] L'histoire globale se dissout à présent en destins individuels et en revendications mémorielles », constate Marc Ferro¹⁰.

De telles recompositions mémorielles peuvent avoir des effets salutaires, qui permettent de rendre à nouveau le monde habitable après des épisodes intolérables et inénarrables. Une telle attitude provient, d'abord, d'une sorte de songe éveillé permettant de sortir des paroles interdites. « On se taisait, les uns pour les autres, les uns par-devers les autres. Ma mère distribuait les rôles muets. Moi je rêvais d'une parole qui ne serait pas soumise. Une parole dansante qui occuperait tout l'espace entre silence et cri », rapporte Jeanne Benameur¹¹. Les écrivains savent user de ce procédé, qui s'autorise à jouer avec les mots, pour que ça ne soit plus les mots qui se jouent de nous : « J'ai que des morceaux. Ça compte pas, vous dites ? J'oblige pas. Croyez-moi si vous voulez. Je peux me faire des idées, mentir, et alors ? Ça fait partie du jeu. Je rafistole la narration, je vous cerne le ressort dramatique. À vous de juger s'il faut faire le dégoûté », propose Michel Quint¹².

Que nous apprennent ces remarques mises par des écrivains sous la plume de leurs personnages ? Que nous sommes bien souvent, nous qui en usons peu, *prisonniers des mots* et de leur articulation, comme s'il n'y avait qu'une (bonne) façon de décrire le réel et que celui-ci leur serait assujéti. Or le monde des mots est une invention, que nous pourrions utiliser un peu plus à notre gré – ne sous-estimons pas combien ils sont porteurs de notre pensée –, si jamais nous nous donnions l'autorisation de le faire. Un mot pour un autre, et voilà le monde qui change ! Pour paraphraser Sartre, certes les mots ne changent pas notre vie, quand on la dit, mais ils changent la représentation que l'on peut se permettre de s'en faire.

À lire les récits qui se disent et s'affichent, nous sommes tous, en France, devenus descendants de résistants, comme si les collabos n'avaient jamais procréé... Or, pour ceux qui en sont directement issus (ce que collectivement nous sommes tous !), qu'ils le savent ou qu'ils l'ignorent, que faire d'un tel poids pour se construire soi-même ? En Allemagne, on conçoit combien la question de la mémoire intergénérationnelle peut être pesante, jusqu'à occasionner, avec un décalage de génération, une réhabilitation des bourreaux en héros par leurs petits-enfants démunis d'ignorance, et une résurgence hallucinante d'un néonazisme¹³. Qui croit toujours que si ce qui s'est produit de plus terrible est su, sa répétition en devient impossible ?

De telles situations évoquent les passages, au-delà des générations, d'interdits de savoir ou d'oublier, faisant état d'une oblitération pouvant

agir de façon diamétralement opposée dans un contexte historique extrême analogue. Ils pointent la prégnance du milieu temporel antérieur dans la constitution présente du rapport au savoir chez un descendant, qui aura du mal à se mettre en place sans transmission sereine venant des générations antérieures et autorisant à imaginer et penser le temps, la vie, sa vie, les autres, sa vie parmi les autres, et à l'inscrire dans une temporalité, si des mots empêchés ne peuvent permettre de l'organiser en récit approprié. C'est tout le processus du rapport au savoir de la personne qui se trouve par là engagé et potentiellement perturbé.

Réhabiliter la mémoire, ne pas la contraindre ou restreindre à ce qui est convenable, audible, tout en respectant les réserves et les limites, côté transparence revendiquée : ce périlleux équilibre est à (re)conquérir chaque fois, mais, de toute façon, quoi qu'il arrive et que l'on fasse, ça passe, et en général, se sait. C'est bien là, d'ailleurs, le problème, qui perturbe le « faire semblant », malgré des récits lavés pour la façade de tout soupçon. Les faits sont têtus. Ils font plus que leur temps dans notre tête comme dans la mémoire collective. S'y déchaînant, ils enchaînent les générations que des drames lient sans le savoir, plus sûrement qu'ils ne délient ou délivrent.

- [1-](#) Christian Bobin, *La Merveille et l'Obscur*, Paroles d'Aube, 1994, page 17.
- [2-](#) Cf. Martine Lani-Bayle, *L'Enfant et son histoire. Vers une clinique narrative*, Erès, 1999, chapitre 3, pages 71 à 85.
- [3-](#) Nancy Huston, *Instruments des ténèbres*, Actes Sud, « Babel », 1996.
- [4-](#) À savoir un évanouissement.
- [5-](#) Curieusement, cette image est souvent reprise à propos des enfants trouvés, où elle doit correspondre à des représentations archaïques profondes. Cf. Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, Hachette, 1989, page 18.
- [6-](#) Cf. Martine Lani-Bayle, « Mots-dits/mots tus », in *Nervures*, 1996, tome IX, n° 1.
- [7-](#) Tzvetan Todorov, *Les Abus de la mémoire*, Arléa, 1995.
- [8-](#) Cf. Taire et Transmettre. *Les histoires de vie au risque de l'impensable*, op. cit.
- [9-](#) Cf. Taire et Transmettre, op. cit.
- [10-](#) Marc Ferro, « Face à la guerre des mémoires, quelle liberté pour l'histoire ? », *Le Monde de l'éducation*, février 2006, page 82.
- [11-](#) Jeanne Benameur, *Ça t'apprendra à vivre*, Denoël, 2003, page 38.
- [12-](#) Michel Quint, *Cake-walk*, Joëlle Losfeld, 1993 (2001), page 176.
- [13-](#) Cf. « Générations et filiations », *Communications*, n° 59, 1994.

Chapitre 3

Ce qui *pass*e malgré tout

« On a l'impression d'écrire ce qu'on sait. En réalité, on découvre au fur et à mesure. »

JEAN-CLAUDE.

L'expérience montre que la possibilité de découvrir, et de s'autoriser à mettre en mots ces bribes de sa vie antérieure, non (encore) sus (mais que l'on peut savoir), déploie des dimensions fondamentales pour la personne et sa relation de confiance (faisant penser à la fable de La Fontaine : « Un trésor est caché dedans ») : il y a, en chacun, un monde beaucoup plus important que ce qu'il veut bien en croire, peuplé d'implicites et de potentialités méconnues. Le récit peut permettre de les mettre au jour en les découvrant, conférant ainsi du relief à la platitude limitée de l'ici et maintenant. Le monde vient avec les mots et commence bien avant nous, avec ces autres dont nous procédons. Il nous nourrit de leur histoire comme de la nôtre, qui se constitue *de génération en génération*. Mais pour en développer des savoirs, encore faut-il que cela soit possible.

Est-ce *savoiable* ?

Ce néologisme de *savoiable* est apparu dans une thèse¹ portant sur des enfants malades, en bout de vie, et développant par là un rapport extrême au savoir : « Je comprends comme *savoiable* ce qui peut être su, ce qui correspond aux exigences sociales, ce qu'il est convenable d'enseigner ou de laisser apprendre aux enfants sans avoir peur de blesser la culture et même si le désir de l'enfant se manifeste autrement. Diamétralement

opposé, *non-savoiable* est tout ce que l'enfant ne doit ou ne peut pas connaître et cela selon le jugement social – y compris la famille – qui porte sur les règles, les lois et la culture. L'exigence est ferme et les catégories ne varient que dans le cas où toute la société change. Dans la catégorie des *non-savoiables* se situent la frustration, la privation, la castration et finalement l'interdiction de penser. Le sujet passe, comme dans la grammaire, de la voie active à la voie passive par la mise en valeur de l'objet. »

Définis ainsi, les *non-savoiables* sont la face collectivement admise, voire imposée, des « interdits de savoir » – en tout cas au plan officiel. Les *savoiables* correspondent donc, *a contrario*, à la partie rendue apparente, officielle et « avouable » des savoirs, celle qui est transmissible et enseignable. « Il y a eu beaucoup de drames et des absents, constate Joseph. Je pioche dans les courriers, je dis ce qui est dicible. Il y a du pire à venir, quelque chose que je suis seul à savoir, dans la famille. Dois-je le dire ? Cela lèverait-il une culpabilité inconnue ? Mais je dois prendre des précautions. Il y a des donneurs de leçons qui vivent encore. »

Pour autant, tout ce qui n'est pas dit ne correspond pas forcément à de l'indicible ou à ce que l'on ne voudrait pas dire, cela peut simplement être du *pas-encore-dit*, et il est important de ne pas les confondre. En effet, il est souvent question d'un *pas dit* comme *non-dit* dans un sens seulement négatif. Et de penser que ce qui n'a pas été dit se refuserait nécessairement. C'est pourquoi j'établis une distinction, au sein du non-dit, avec le *pas-encore-dit* – à savoir le domaine du dicible, de ce qui *peut* se dire, n'a pas peur de se dire mais qui, pour diverses raisons, n'a pas encore eu cette occasion. Intermédiaire entre l'insu et le dit, le *pas-encore-dit* apparaît notamment lors d'entretiens cliniques, prompts à faire accoucher d'une parole prête à venir, mais encore jamais sollicitée, que ce soit par la personne elle-même ou par son environnement. Le non-dit, par contre, est ce qui, pour diverses raisons, refuse à se dire (sans être nécessairement « interdit de dire ») et, tout comme le secret, il peut être fort loquace ! « Seul le non-dit parle », ai-je entendu dans une zone en proie à un détournement de mémoire. Et de cela, qui est dupe ? Ce presque savoir prêt à venir constitue le domaine de l'insu.

Le su de l'*insu*

Ce qu'on remarque, en effet, c'est que tout ce potentiel de savoir *savoiable*, quoique de plus en plus accessible dans les mentalités et de moins en moins ouvertement fermé, n'est pas disponible en permanence : nos réminiscences possibles ne sont qu'une infime partie de ce que les autres antécédents, puis nous, ont accumulé. Ainsi notre savoir reste-t-il en grande partie insu², c'est-à-dire su à l'intérieur, disponible, mais latent, compris, contenu mais couvert, comme un stock potentiel encore inemployé. Mais employable, si l'on agite les « ressorts ».

De ce savoir, ce qu'on parvient à en actualiser est restreint au regard des possibles qui y sont contenus. Et ce stock reste instable, fortement soumis aux aléas contextuels qui le masquent ou le découvrent, l'exacerbent ou le maquillent, le rejettent ou le bloquent. S'il n'attend pas passivement d'être éventuellement interpellé pour prendre, à un moment donné et en fonction des circonstances, du service, l'insu est pris dans un ensemble dynamique, allant d'avant en arrière et inversement, en perpétuel remaniement : il ne vaut que par ce qui en émane parfois. S'il ne s'en échappait que ce qui en est entré, il ne serait d'aucune utilité, car non ajustable, et il serait alors voué, à plus ou moins court terme, à l'autodestruction. En revanche, en tant qu'entité vivante car évolutive, il s'auto(ré)génère sans cesse, ce qui ouvre la porte au non-prévu, à la créativité et à l'inventivité. Savoir sans le savoir « autorise », c'est-à-dire rend auteur de son propre savoir qui, ainsi, s'articule et permet la mission du *maïeuticien*, cet accoucheur de savoirs³ qui sont là et pourront avoir besoin d'un révélateur, d'un déclencheur pour apparaître. La démarche des récits de vie⁴ est un puissant éveillé de cet « insu », induisant, au fil de la narration, des remarques telles : « Tiens ! je raconte ça, mais je ne savais pas que je le savais ! » Belles surprises qui témoignent de cette présence potentielle endormie.

Pour autant, l'insu se distingue de ce que Freud a découvert et défini comme inconscient, car il n'est pas issu d'un processus de refoulement et rien ne fait obstacle à son surgissement en l'état. Il s'agit bien de ce que l'on a emmagasiné, mais sans s'en apercevoir, parce que l'on n'a pas encore eu l'occasion de le mettre au jour par le récit. D'où le lien entre narration et formation, la narration produisant des formes nouvelles qui étaient là, disponibles, mais n'avaient pas encore trouvé d'incitation pour être exprimées.

Mais si l'insu, c'est ce que l'on sait sans le savoir, c'est aussi ce que l'on sait tout en étant empêché, interdit ou manquant de mots pour le dire

(d'où sa forte interpellation dans le cadre des démarches de récit qui vont buter sur de telles absences). Et il y a aussi, nous l'avons vu, un su qui ne se sait pas parce qu'il n'a pas reçu ou qu'il a perdu le droit de se savoir. Là, pas moyen de se laisser duper : quand quelqu'un a vécu quelque chose, s'il n'a pas forcément les moyens de le récupérer par le langage pour le raconter, il en reste toujours des traces inscrites en lui. Cet aspect se distingue également de l'inconscient, car la barrière est avant tout (im)posée par l'environnement : qu'a-t-il envie ou besoin d'entendre, que refuse-t-il d'entendre ?

L'insu se constitue ainsi tout seul et malgré soi, au fil de ce que l'on traverse à chaque moment de sa vie sans le penser ou même s'en rendre compte. Il se charge dès la naissance (et même plus tôt, par la dite « transmission intergénérationnelle » – ce qui, plus ou moins malgré nous malgré eux, nous « vient de... »), intégrant aussi ce qui est arrivé avant même que l'on puisse se le rappeler, le raconter, voire l'explicitier, c'est-à-dire avant l'âge de 2 ou 3 ans : on ne peut « savoir » ce qui concerne cette première période si importante que de seconde main et, pourtant, on l'a vécu ! Or, *vivre ne suffit pas pour le savoir*. « Notre genèse nous a échappé », constate Pierre Bergounioux⁵. C'est ce qui fait qu'il est fondamental d'avoir eu et de maintenir, dans son environnement proche, des relais fiables à disposition (humains comme matériels) pour pouvoir reconstituer, sans trop de discordances, le récit des moments premiers de son existence, qui compose notre pré-texte, mais aussi ceux qui précèdent ces premiers temps et qui nous arrivent ou nous tombent dessus de génération en génération – par « succession ».

L'ignorance en héritage

Si cet insu ne nous gêne pas trop parce qu'on ne sait pas (encore) que l'on sait, il ne demande qu'à surgir. Et c'est là que parfois, le bât blesse. Car il est souvent angoissant de savoir. « Ça, *je ne veux pas le savoir !* », entend-on parfois...

Au-delà de ce qui fait peur dans le fait de savoir et résiste à s'exprimer, il est des secteurs du savoir qui s'expriment, certes, mais tout en interdisant d'être entendus, en tout cas ouvertement pris en compte : ils renvoient, comme on l'a vu, à des questions de dettes, de loyautés familiales, à ce que certaines personnes savent, mais refusent à d'autres, car ces zones sont

entachées pour elles de honte, de déshonneur, d'humiliation, de malheur ou de douleur trop forte. Ces savoirs sont en général très subjectifs et ont à voir avec le déni, ou avec la forclusion quand ils sont inconscients : ils sont, dans ce cas, le fait de la personne elle-même envers elle-même. En effet, le cognitif que nous construisons n'est pas isolé de l'affectif, du relationnel, du sentiment – en un mot, du sujet : le rapport au savoir n'est jamais neutre. Il est même, de façon très ancrée dans nos imaginaires, potentiellement dangereux : issu du rapport à la vie, il reste en lien étroit avec celle-ci – au grand dam de certains scientifiques qui utopisent une rationalité pure et une subjectivité désincarnée qui serait selon eux atteignable et souhaitable. Il y a même *antériorité des savoirs de vie sur les savoirs savants* ; persistera entre eux, tout au long de la vie, un assujettissement permanent.

Ce sont les avatars de la vie qui compromettent le nouage, la complicité nécessaire de ces formes de savoir différents, mais indissolublement liés pour, au fil de l'expérience de vie de chacun, tisser des savoirs cohérents sur le monde. C'est dès le tout début en effet que ce processus se met en route. Pour Freud, cette appétence vers la découverte du monde est immédiate, car la soif de savoir est précoce : elle s'alimente d'un intérêt spontané vers les profondes énigmes de la vie. Mais en ce domaine, les enfants sont souvent par les adultes réduits au silence, avec des réponses qui blessent leur pulsion d'investigation et les induits à se méfier, non seulement de leur imagination ou de leur propre curiosité, mais des adultes. C'est ainsi que des relations de confiance se brisent, parfois définitivement, alors que l'on sait leur importance dans la construction de la personne, par le biais de ce qu'on appelle la « sécurité de base ». Certains enfants finiront par se méfier aussi globalement d'eux-mêmes, par s'accrocher aux formes d'explication imposées par les adultes, et ils s'interdiront d'apprendre le monde pour ne pas le penser personnellement. Cela sera d'autant plus pernicieux que les adultes leur auront livré des « fausses théories » ou, carrément, des mensonges, pour briser leur questionnement dérangeant. Or un tel processus est contagieux, il contamine toutes les zones de savoir en créant une véritable peur de la connaissance en général (épistémophobie), induite par ces premiers interdits de savoir, et qui persistera.

Si la tendance de raconter des faussetés arrangeantes aux enfants socialement s'estompe, elle persiste en filigrane, puisque c'est l'adulte toujours qui « sait » et détient la « vraie réponse ». S'il la retient, c'est

qu'elle n'est pas bonne pour l'enfant qui devra s'en méfier. L'école alors devient un lieu potentiellement dangereux, car propre à distribuer un savoir par ailleurs redouté, et ce, alors même que, comme le remarque Philippe Meirieu, « l'école doit aider l'enfant à dire adieu au connu et à affronter l'inconnu ». Si ce passage ne se fait pas dans une atmosphère de sécurité, l'angoisse rôdera autour de l'école, qui ne pourra rien que l'exacerber – si elle ne la reconnaît ni ne l'apprivoise. D'où de possibles survenues d'agressivité, de certains phénomènes de violence dans les établissements scolaires, voire des dégradations ou des destructions dont même les maternelles ne sont pas à l'abri.

« Alors, ça n'était peut-être pas une légende que racontait papa ? comprend soudain Chantal. Comment résister à cette horreur ? Faut-il pardonner pour que ça ne recommence pas ? J'étais tranquille, dans mon ignorance... » Le danger redouté ne vient pas de ce qui est tu en soi, déjà passé et arrivé à quelqu'un d'autre, mais bien des mots qui pourraient l'évoquer, même longtemps après : le danger vient du savoir – par extension de tout savoir. Les mots sont alors détournés, pour éviter un retour de souffrance ; d'autres sont imposés à la place par l'environnement dans un objectif oblatif de protection. C'est la fausse protection de la *scordatura*.

La contagion du non-savoir

Par contagion, c'est ainsi l'accès à toutes autres formes de connaissance au sens large, vécues comme potentiellement dangereuses, qui est compromis. La curiosité en général – intellectuelle et culturelle en particulier – se voit étouffée sous une gangue d'inhibition plus ou moins totale. Ce n'est pas la vie qui est alors perçue comme risquée, mais bien le savoir qui pourrait amener à découvrir ce qui par ailleurs est refusé. Alors, autant se protéger totalement et refuser tout ce qui peut s'apprendre. De fait, on peut souffrir d'ignorer, mais aussi souffrir de savoir. Le savoir n'est pas seulement ni toujours vecteur d'émancipation ou de progrès, source de plaisir et d'estime de soi ; cela, certains enfants le remarquent très tôt. Ces processus, bien décrits par certains auteurs comme Diatkine, Guyotat ou Fraiberg, fonctionnent comme de véritables « points aveugles ». Interdits d'accès, ils entretiennent une telle *aura* d'angoisse qu'ils perdent leur attrait habituel nécessaire à l'appel vers la connaissance, pour s'enkyster en une véritable obligation de *nescience*, de fermeture à toute forme de savoir.

Ainsi Sabine ignorait-elle absolument pourquoi elle avait été placée en famille d'accueil, dans plusieurs successivement, et elle était dans l'incapacité de reconstituer son cheminement de l'une à l'autre. Des indices l'avaient amenée à deviner qu'elle n'était pas dans sa famille de naissance, que sa fratrie provisoire n'était pas sa fratrie par le sang, mais, au-delà, elle ignorait tout des événements qui avaient fait sa vie et qui faisaient qu'elle était dans cette situation. Nous étions dans les années 1970. Alors, les enfants n'étaient pas tenus informés par les services sociaux des éléments de leur dossier. Pour ma part, je trouvais anormal de détenir des renseignements qui les concernaient eux, et pas moi. Alors, face à Sabine, et avant même que la loi ne m'y autorise, je lui ai restitué des bribes de son savoir personnel, insu pour elle autant qu'inconnu – et déposées dans un dossier auquel moi, étrangère à cette histoire, j'avais accès, et en principe pas elle. Sabine était jusque-là profondément en échec à l'école, tout comme la plupart des enfants placés de l'époque. Je n'ai pas touché directement, avec elle, à ce domaine des savoirs académiques, simplement à celui des savoirs personnels. Or, et en dehors de toute attente, lui restituer ses savoirs antérieurs de vie l'a, malgré la dureté des faits révélés, apaisée au regard des savoirs en général. Et elle a pu reprendre, à partir de cette initiation, et quasi malgré elle autant que malgré nous, une scolarité ordinaire.

Là où certains, comme Serge Boimare⁶, ont travaillé sur les peurs d'apprendre, j'ai, de mon côté, plutôt privilégié l'aval : les peurs de savoir. Pour autant, et finalement, nos travaux se rejoignent dans leurs principaux apports : le rapport au savoir n'est pas détaché, il peut être perturbé par des angoisses archaïques (ré)activées par ce que l'enfant traverse en dehors du cadre scolaire. Et il aura besoin d'être apprivoisé pour que ces peurs soient circonscrites et que l'apprentissage soit accepté sans trop de crainte. Le récit des origines, mythique comme familial, qu'il soit écouté ou lu, raconté ou écrit, a la capacité de contribuer à cela.

Un tel travail de transformation des pulsions peut, ou doit, se faire aussi *avec* le temps, au-delà des interdits. Un cap est à passer. La fonction du savoir peut alors se retourner et *le savoir* devenir, non plus potentiellement dangereux puisqu'il a fini par être raconté sans tuer et que la vie a repris, mais *un refuge*. Il y a eu *métamorphose*. Tous n'effectuent pas ce transfert qui, symboliquement, s'apparente à ce que Freud appelle la « sublimation »

– en tout cas qui la permet. « Je découvre des choses ? Non, je les réfléchis, ça n'est pas pareil », remarque Annick.

Ce qui est fondamental, surtout quand on travaille en *histoires de vie* où se réveillent sans qu'on les appelle nos parts d'ombre, et des ombres au plan intergénérationnel, c'est d'accompagner chacun pour qu'il puisse restaurer une continuité narrative dans sa vie, au-delà de ces espaces aveugles, pour qu'il parvienne à tisser son histoire en y reconnaissant les affects qui vont avec et en pouvant y inclure tout ce qui fait sa vie – dont ses secrets. Ce n'est qu'ainsi qu'une personne peut s'inscrire dans une lignée la transcendant temporellement, en y conquérant sa place de sujet, dialectisant étroitement *savoiable* et *insu* et mariant par là, dans les deux sens et de façon féconde, savoirs de vie et savoirs du monde. Alors la transmission peut faire sans réserves son œuvre vitale d'appel sur le clavier des savoirs. Mais sur quelle partition ? Dans quel univers, et à quel prix ?

Intermede

Sens interdit

« Seul ce qui ne cesse de faire mal est conservé par la mémoire. »

NIETZSCHE.

Cette femme⁷ est décrite à l'unanimité comme un « paquet de souffrance », capable d'émouvoir même le plus froid. Son propre père est présenté comme un homme hyperviolent. Il a abusé d'elle sexuellement pendant son enfance. Sa mère est décédée ou disparue lorsqu'elle avait 13 ans, elle a ensuite subi plusieurs placements familiaux et institutionnels.

Enceinte pour la première fois à l'âge de 18 ans, elle se désintéresse de sa fille qui finit par être adoptée. Deux ans après, elle a une autre fille, Béatrice. Là, les travailleurs sociaux, alertés par la détresse de cette femme qui les « touche » beaucoup et malgré des accès de violence tant imprévisibles qu'incontrôlables, travaillent, dès le départ, à l'instauration d'une relation mère-enfant, mise à mal d'emblée par sa culpabilisation concernant l'abandon de sa fille aînée.

Mme Y. vit alors avec le père de Béatrice qui, tout comme son propre père et son premier compagnon, est alcoolique et la maltraite. À l'âge de 4 ans, Béatrice doit être placée en famille d'accueil.

La mère se sépare de son concubin, mais, sous la férule toujours des travailleurs sociaux, garde un contact épisodique avec cette seconde fille à qui, pourtant, elle ne pourra rien dire concernant la sœur aînée. Celle-ci est effacée de son discours : officiellement pour tous, c'est Béatrice sa première fille.

Lorsque Béatrice a 7 ans, Mme Y. est à nouveau enceinte d'un autre concubin. C'est là que sa santé se dégrade : les médecins décèlent un cancer du sein et déclenchent l'accouchement à sept mois de grossesse pour pouvoir débiter le traitement le plus vite possible.

C'est Béatrice qui a été sollicitée par sa mère pour choisir le prénom du bébé à venir. Mais avant de connaître son sexe, elle proposa, si c'était une fille, le prénom de cette sœur aînée inconnue d'elle, Aurore... : stupeur de la mère !

C'est un garçon. Mme Y. ne le verra, à la maternité, qu'une fois, immortalisée par une photo. Tout de suite, il est placé en famille d'accueil. Mme Y. débute une chimiothérapie. Le cancer est encore localisé et opérable. Mais elle perd ses cheveux, dès lors elle refuse tout traitement et, dans la foulée, l'opération. Elle est convoquée par le juge pour enfants pour statuer sur la situation de son fils et refuse de s'y rendre, l'homme qu'elle pense être le père de l'enfant ne voulant pas l'y accompagner : « S'il ne veut pas prendre sa place de père, alors je ne prendrai pas ma place de mère », riposta-t-elle.

Pourtant cette fois, les travailleurs sociaux avaient cru qu'elle pourrait enfin assumer d'être mère... « Ne vous attachez pas trop au bébé », avaient-ils conseillé à l'assistante maternelle qui, docilement, montrait tous les jours à Alexandre la photo de sa maman le tenant dans ses bras.

De Mme Y., personne n'entend plus parler pendant quelques mois. Elle ne voit pas non plus Béatrice. Et c'est celle-ci qui craque la première, réclame sa mère, découvre son état de santé, l'agresse : « Fais-toi soigner ! » et, plus grave : « Alexandre, où est-il, pourquoi ne le voit-on pas ? » Secouée, la mère se fait opérer. Trop tard.

Béatrice l'interpelle alors sur cette mystérieuse Aurore, dont elle vient d'apercevoir le nom toujours inscrit sur la carte de Sécurité sociale de sa mère. C'est une « faute de frappe », lui renvoie celle-ci comme une giflette.

De part et d'autre, la parole est restée interdite. Mme Y. n'a pas saisi cette demande pour la dégeler. Béatrice reste devant une porte close – sinon, pour elle, claquée. Au point de ne même pas faire le lien avec le prénom qu'elle avait proposé pour le bébé si c'était une fille. Elle a « choisi » de ne pas s'en souvenir.

Le cancer de Mme Y. s'est généralisé. Sur l'insistance de Béatrice, elle se décide pourtant à voir son fils. La sachant maintenant condamnée, le service « compatissant » lui accorde cette rencontre, qui a eu lieu juste

avant qu'Alexandre n'ait 1 an, l'âge où il est dit que l'on « méconnaît » (selon le mot utilisé en référence à ladite « angoisse de l'inconnu » apparaissant vers 9-10 mois). Cette première rencontre a lieu dans les cris et la fureur. La deuxième sera annulée : c'est Alexandre, cette fois, qui doit être hospitalisé. La veille, il a gravement, et pour la première fois, convulsé. Il doit être mis sous traitement sévère.

Il reverra néanmoins, à deux ou trois reprises, sa mère et sa sœur. Puis les rencontres, prévues tous les quinze jours, doivent être régulièrement annulées à cause de l'état de santé de la maman. Qui, peu après, se tait définitivement, comme maman et comme être humain.

J'ai fait la connaissance du petit Alexandre. C'était alors un bel enfant de 18 mois, d'un niveau de développement conforme à son âge et qui entrait assez facilement en relation, sécurisé par la présence de sa nounou. Nous avons évoqué leur histoire commune. Il jouait, passait d'elle à moi, à la fois attentif à nos paroles et éveillé à ce nouvel environnement. Mais dès que je parlai de sa mère, ce bel équilibre se cassa : Alexandre s'énerva instantanément, prit son pull et chercha à partir. Rien ne le calma, les discussions n'eurent aucun effet sur lui : de sa mère, il ne voulait ou ne pouvait entendre parler. Il le signifia clairement. Et il mit fin sur-le-champ à la relation.

Quittant peu après le service, je n'ai revu ni Alexandre ni Béatrice. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, pris au piège d'une histoire les dépassant et qui montre combien il est difficile d'habiter, et d'investir sa vie, quand elle est prise dans un prétexte déjà tellement encombré qu'il ne peut vraisemblablement que peser sur eux, mais dont ils ne disposent pas assez d'éléments pour s'en faire une histoire. Alors ils en font toute une histoire. Leur mère a été violente, abandonnée, placée, maltraitée, enfin malade ; elle a abandonné son premier enfant, s'est tue ; les suivants ont été placés et psychiquement violents par elle, secoués par ce rapport de filiation tumultueux.

Sans savoir ce qu'ils sont devenus ni prédire ce qu'ils feront à leur tour de leur parentalité potentielle, on ne peut que constater que cette entrée dans la vie les aura marqués. Est-ce cela, que l'on appelle la transmission intergénérationnelle ? Des choses que l'on a vécues, que l'on ne (nous) dit pas, mais qui passent malgré tout aux suivants, même quand on n'est plus là, même quand tous sont partis... Car au bout du compte, qu'en font-ils, ceux qui restent, les enfants demeurés ? Ce que l'on peut dire, ici, c'est que

Béatrice a résisté : elle a tenté de déjouer la fatalité reproductrice et essayé, autrement que les travailleurs sociaux et avec leur complicité, de recoudre sa maman avec sa parentalité. Elle n’y est pas parvenue, si elle a percé – à son insu – le savoir sur Aurore, pourtant ouvertement rayée par la mère. Il était trop tard et celle-ci fut rejointe par un autre mystère.

¹- Sandra Vasconcelos, « Penser l'école et la construction des savoirs : étude menée auprès d'adolescents cancéreux au Brésil », université de Nantes, 2003, page 303.

²- Martine Lani-Bayle, *Généalogie des savoirs enseignants. À l'insu de l'école ?*, L'Harmattan, 1996.

³- Un peu de « bon sens » toutefois concernant cette notion : un accoucheur, aussi doué et qualifié soit-il, ne fait pas accoucher une femme qui n'est pas enceinte, et d'un enfant prêt à naître, déjà tout fait, donc... Et, sauf s'il est aussi le géniteur – ce qui est possible mais rare –, il n'est pour rien dans le produit qui arrive.

⁴- Cf. Gaston Pineau et Jean-Louis Le Grand, *Les Histoires de vie*, PUF, « Que sais-je », n° 2760, 1^{re} éd., 1993.

⁵- Pierre Bergounioux, « L'informe », *Penser/rêver*, n° 4, 2003, page 163.

⁶- Serge Boimare, *L'Enfant et la peur d'apprendre*, Dunod, 1999.

⁷- Cf. Martine Lani-Bayle, *L'Enfant et son histoire. Vers une clinique narrative*, op. cit., pages 80 à 82.

Chapitre 4

Vestiges et vertiges de la transmission

« L'immémorial est pailleté de traces, infimes et têtues. »

Sylvie GERMAIN.

Nous sommes élevés par des personnes que nous appelons, selon le dictionnaire, des « parents » et qui sont, en général – quoique pas toujours –, nos géniteurs. Eux-mêmes ont été élevés par des parents qui... et ainsi de suite. C'est par là, de proche en proche, d'influence par contact en influence par contact, que se constitue la transmission entre les générations. Toutefois, cette transmission, nous l'avons dit, se construit aussi à partir de ce que chacun trouve dans ce qui lui arrive. Elle n'est pas – ou pas seulement – dans ce qui est donné ou envoyé. Qui a dit, ou a cru, que le processus était simple ou prévisible ? Qu'il serait soumis à notre toute-puissance ou notre bon vouloir ?

En amont : l'innombrable poussée des ancêtres

Il est toutes sortes d'ancêtres. Des absents, des accaparants, des qui nous enchaînent ou nous déchaînent, des qui manquent ou qui pèsent, des qui gênent et qui sont source de honte, des trop prestigieux qui étouffent par leur talent. Qui le sait préfère parfois ignorer ou refuser ; qui ignore recherche sans fin, comme une obsession.



L'arbre de A, fils de Y (père) et de B (mère).

Ces ancêtres ne passent pas légèrement, ils laissent des traces, indélébiles ou fugaces, matérielles ou virtuelles, en (trop) plein comme en creux. Rien de tel, pour froisser le présent, que l'idée d'héritage, ce que l'on tient d'autres que de soi et qui jamais ne rassasie, toujours se compare aux

autres, souvent estimés mieux lotis par la grande loterie de la vie. « Qui laisse une trace laisse une plaie », note Henri Michaux¹. Or notre regard sur ce qui nous a précédés jamais n'est neutre. Dans la multitude de ces antécédents que l'on ne peut embrasser ni du regard ni du souvenir, et dont l'essentiel reste et restera ignoré, chacun, dans la mesure du possible, se compose une étroite entrée, un paysage à rebours, sur mesure ou à sa mesure, avant tout subjectif, reflet de son humeur sur le temps. Abrasant la diversité et inventant le reste – *les anciens ne reviendront jamais nous contredire, nous sommes donc tout-puissants à leur égard* –, nous croyons et nous nous accrochons à la configuration que nous créons de ce qui est révolu, au-delà des trous qui nous en masquent absolument la vue.

Mais qu'avons-nous besoin de savoir de nos ancêtres, et pourquoi ? C'est auprès de ceux qui, suite à des circonstances de vie qui les ont détachés de leurs origines ou qui les ignorent, que j'ai découvert – par l'extrême et l'absence, donc – l'importance d'un savoir – ou plutôt, juste d'une *possibilité* de savoir, même minime, à leur propos. Mais quel savoir ? On connaît le succès grandissant, depuis ces dernières années, des recherches généalogiques. Lors de mes premiers travaux à ce sujet dans les années 1970-1980, j'en percevais l'émergence nouvelle, parlant même d'une « science rénovée » ou de la « renaissance des grands-parents² ». Je ne prévoyais pas un tel engouement, encore en extension en ce début du XXI^e siècle. Que cherche-t-on donc dans cette quête jusqu'à en faire une obsession ? « Son » origine ? Pourtant, même si l'on envisage celle-ci au pluriel (« ses » origines), on s'aperçoit très vite, avec un minimum de lucidité, de l'inanité d'une telle entreprise. Ce qui fait qu'on la limite, sans vraiment s'en rendre compte, à ce qui nous apparaît connaissable, fréquentable, digne de notre intérêt, en un mot « mémorable » – autrement dit, à ce qui nous sert ou nous dessert, selon notre humeur du moment ou de façon chronique.

De toute façon, sans cette réduction naturelle, aucune quête n'est réalisable, car on tombe vite dans une sorte de tronc commun qui ne nous touche plus nous en particulier, sauf dans nos croyances, mais qui affecte le collectif partageant le même contexte que les personnes concernées dont nous prétendons, ou imaginons, descendre : au-delà d'une certaine limite temporelle, mon ancêtre est aussi le vôtre et, plus on remonte haut, plus il est largement collectif. Le constat est numérique, il est en soi « inexplicable » et apparaît ainsi : plus on se retourne loin dans le temps,

plus nos ascendants *sont numériquement nombreux, alors même que le monde était moins peuplé* ! Les chiffres sont vite sidérants. Remontant la chaîne des ancêtres biologiques, nous en avons – je l’ai signalé en avant-propos et y reviendrai en finale – quatre au niveau des grands-parents, huit au-dessus, puis seize, trente-deux, soixante-quatre... Si on va au-delà, à la dixième génération, nous voilà déjà avec mille vingt-deux ascendants directs (voir [chapitre 9](#)), un million quarante-huit mille cinq cent soixante-seize à la vingtième, plus d’un milliard à la trentième, environ neuf cents ans avant nous. Ainsi, un individu né en 1920 compte trente-deux quadrisaïeuls vers 1800 et, vers 1120, deux cent cinquante-six millions d’ascendants au total, ce qui est invraisemblable, le monde étant à peine plus peuplé à l’époque³ ! Au temps de Charlemagne, cela fait 2^{50} , soit un million de milliards d’ancêtres directs : « Pas question que l’on ait chacun les siens », en conclut Pierre-Henri Gouyon du Muséum national d’histoire naturelle (Université européenne d’été, 18 juillet 2006, Nantes) : « Soit l’on n’a pas eu de descendants ; soit l’on est l’ancêtre de tout le monde. Et alors, nos gènes ne se sont pas arrêtés aux frontières, comme le nuage de Tchernobyl ! Tous sont nos ancêtres, mais on n’en a rien hérité. »

Un éclaircissement pourrait résider dans le grand nombre de mariages consanguins en des temps reculés, tandis que l’apport de sang nouveau franchissait des frontières plus lointaines – ce que les voyages et l’accroissement de la population rendaient possible. L’exogamie aurait ainsi éclaté les barrières des peuples et des petites communautés, ce qui, historiquement, est un fait plutôt récent. Par exemple, sur ses mille vingt-deux ascendants directs, le roi Alphonse XIII d’Espagne (1885-1931) n’en compte que cent onze différents, mais, dans les familles de monarques, les pratiques visant à préserver le précieux « sang royal » sont beaucoup plus fréquentes, sinon recherchées, que dans le reste de la population. Quoi qu’il en soit, selon le généalogiste Jacques Tabuteau (1946), chaque Français aurait environ deux mille ancêtres communs avec ceux de sa génération. Les chiffres rapportés par Pierre-Henri Gouyon, remontant plus haut, sont encore plus spectaculaires.

Évidemment, cela rend modeste quant aux remontées généalogiques. Pour autant, cette consanguinité supposée et en partie effective ne peut suffire à expliquer cette formidable énigme appelée, faute de « raison logique », l’*implexe* des ancêtres qui, je le rappelle, apparaît ainsi : plus on remonte dans le temps, plus on a d’ancêtres et moins le monde était peuplé.

L'implexe⁴ signe la présence d'un renversement, d'un point de rupture non localisé, et sans doute non localisable, dans la remontée généalogique.

Un choix réducteur orienté

Dans ce vaste panel, on ne peut avoir de nos ascendants, même en se limitant tôt dans la remontée temporelle, qu'une représentation très tronquée. La mémoire qui, elle aussi, est sélective, aide aux réductions naturelles de ce que nous retenons parmi ce qui passe. La culture, avec ses modalités patrilinéaires encore très ancrées, y contribue parallèlement, qui a tendance à privilégier, dans les recherches, les voies biologiquement les moins sûres, à savoir patronymiques. Les conditions de vie enfin apportent une vision réduisant encore ce paysage. Entre nature et culture...

Se distinguent ainsi des ancêtres d'une discrétion telle que personne non seulement n'en fait cas, mais que personne non plus ne recherche (la grande majorité d'entre eux s'éteint discrètement, pour tomber en peu de temps dans l'oubli) et quelques ancêtres dominants, soit par leur présence ou omniprésence (côté héros légendaire comme côté tache persistante), soit par une absence ressentie comme pesante : les uns comme les autres accaparent, pour des motifs très différents, l'esprit des descendants, jusqu'à perturber parfois profondément leur identification personnelle. L'immense part des autres – complètement effacés, résolument non dérangeants, quoique tout autant nécessaires – est donc ignorée en toute méconnaissance de cause et sans que cela gêne ou dérange. La question de l'origine reste ainsi ancrée dans une *perspective au singulier* et, donc, singulière. « L'homme se construit avec ses blancs », remarque Tzvetan Todorov⁵.

Nos arbres sont ainsi faits de trous⁶, mais ceux-ci ne sont pas perçus de la même façon et certains, seulement, de ces manques, sont ressentis comme tels. De même, les cases remplies ne le sont pas toujours pour des motifs biologiques. Ainsi peuvent entrer en concurrence, voire en relais, différentes formes de filiation : si la filiation *génétique* est celle qui est habituellement recherchée par les généalogistes, sous couvert d'inscription officielle sur les registres d'état civil – les deux niveaux (le biologique et le *juridique*) n'étant pas nécessairement superposables –, la parenté ne se limite pas à ces piliers, qui se combinent avec celle que chacun se construit et qui s'appuie sur le lien *affectif et relationnel* d'une prise en charge effective se tissant au quotidien.

On le voit, cela fait au moins trois repérages – *biologique, juridique et affectif*, dans l'ordre habituel de leur établissement – qui président au « choix », trois qui peuvent être en phase, comme en opposition ou en exclusion, et qui ne font que multiplier, autant que biaiser, les chiffres déjà exorbitants présentés plus haut. Ces trois niveaux nécessaires sont en général assumés par les mêmes personnes, mais pas toujours. Alors, duquel se constitue la filiation ? Auquel accorder de l'importance quand il y a éclatement ? Aux gènes, porteurs inamovibles et inéluctables de ce qui est parfois appelé l'« atavisme » ? À l'affection et l'attachement résultant des soins et de l'attention quotidiens ? Au collectif social du groupe qui élève et à l'environnement allant avec ? L'affectif, le génétique et le symbolique, joints à l'empreinte des cultures, sont autant de vecteurs différents rassemblés et souvent confondus dans leurs effets sous le vocable de transmission. Selon l'époque ou le milieu, selon ce qui arrange ou dérange, on penche vers l'un au détriment des autres, avec force assurances et même pourcentages parfois – 90 % d'acquis, le reste étant aléatoire, par exemple.

Pour embrouiller encore davantage les esprits, ajoutons que ces trois repérages ne sont pas toujours connus de la même façon et qu'ils concernent chaque niveau de parenté. Quand on les combine, avec les parentés recomposées de plus en plus fréquentes, mais aussi avec la succession des générations, se développe rapidement une inflation numérique de la plus haute complication : personne ne peut véritablement « saisir », englober tout ce monde, pour peu qu'il remonte légèrement le temps ! Pourtant, il en est qui le tentent pour découvrir « leur origine » et qui disent « je descends de... à la dixième génération », avec honte ou fierté, c'est selon. Comme si cela avait quoi que ce soit à voir avec leur propre constitution.

Au demeurant et au-delà de ces considérations, ce qui paraît essentiel pour la construction de l'identité de chacun, comme pour son rapport au savoir, c'est qu'il puisse identifier des voies ancestrales auxquelles se rattacher en propre, de quelque ordre et d'où qu'elles proviennent dans ce vaste panel. En effet, vivre dans le présent, et l'assumer à peu près, ne peut que difficilement se contenter de repères horizontaux à conquérir avec ce présent ; cela nécessite aussi un paysage remontant dans le temps. Nous sommes des individus *sociaux*, certes, mais *temporels* aussi – ce qui nous permet, justement, de pouvoir être sociaux –, et il s'agit là d'une des principales caractéristiques nous distinguant de nos cousins du règne

animal. Si les animaux vivent et communiquent entre eux dans le présent, leurs représentations temporelles paraissent avant tout proximales et leurs voies et modalités de transmission paraissent dès lors limitées. Quand ils s'éteignent comme individus, leurs apprentissages propres s'éteignent avec eux, s'ils n'en ont transmis par imitation des bribes de leur vivant⁷.

Regroupés sous le vocable d'humains, nous sommes des êtres chronologiques et anticipés qui ont besoin de nous rattacher à un « avant nous » pour rentrer dans un flux historique – ce qui est à rapprocher de l'*identité narrative* décrite par Paul Ricœur⁸, car c'est *via* le récit que la temporalité apparaît et se conquiert. C'est cela qui nous permet de nous appuyer sur les restes émergeant des acquis précédents cumulés depuis la nuit des temps.

Le chemin des restes

Mais que savons-nous de ces antécédences ? Qu'en avons-nous appris et reconstruit et à partir de quel âge ce questionnement, et la forme de savoir induite, apparaissent-ils en nous, si des circonstances particulières n'en déclenchent la nécessité ? Une recherche effectuée voilà quelques années auprès d'une population tout-venant, et non intéressée *a priori* par la généalogie⁹, a permis de dresser du tableau ancestral connu la configuration générale suivante, au regard de ce que chacun avait pu spontanément en dire.

On le voit, il n'y a guère de différence entre la population d'adultes (chiffres du haut) et la population d'enfants (chiffres en dessous) concernant la connaissance de l'ascendance, sauf pour les chiffres les plus à droite, ceux des grands-mères et arrière-grands-mères maternelles, mieux connues par les plus jeunes que par les adultes. La *matrilinéarité* irait-elle donc grandissant ? En tout cas, de tels résultats montrent que les connaissances des liens de parenté semblent affirmées dès l'enfance et qu'ensuite, elles restent relativement stables comme si, une fois établies, elles ne bougeaient plus et que la curiosité s'estompait, ou se déplaçait ailleurs, dans des zones plus distancées. Ce tableau montre aussi que les souvenirs dans le temps s'effacent vite pour tous, ne remontant guère au-dessus des grands-parents – en tout cas, peu avant ceux que l'on a pu connaître de son vivant. Ainsi la quatrième génération, celle des arrière-arrière, n'est citée qu'à hauteur de 1 % de son effectif par les adultes et de 0,3 % par des enfants. Les anciens

morts ne parlent plus guère, même à leurs descendants directs. Et pourtant on s'y accroche... À ce niveau, on peut remarquer une différence entre les jeunes et leurs aînés : la moitié des adultes s'arrête à la génération des grands-parents dans leur remontée, contre un tiers seulement des enfants, qui vont plus haut. Cela s'éclaire sans doute par l'allongement de la longévité qui fait que les ancêtres sont maintenant plus nombreux et proches, autant que par leur réhabilitation culturelle en tant que personnes importantes, après une période de désaveu pré-soixante-huitarde.

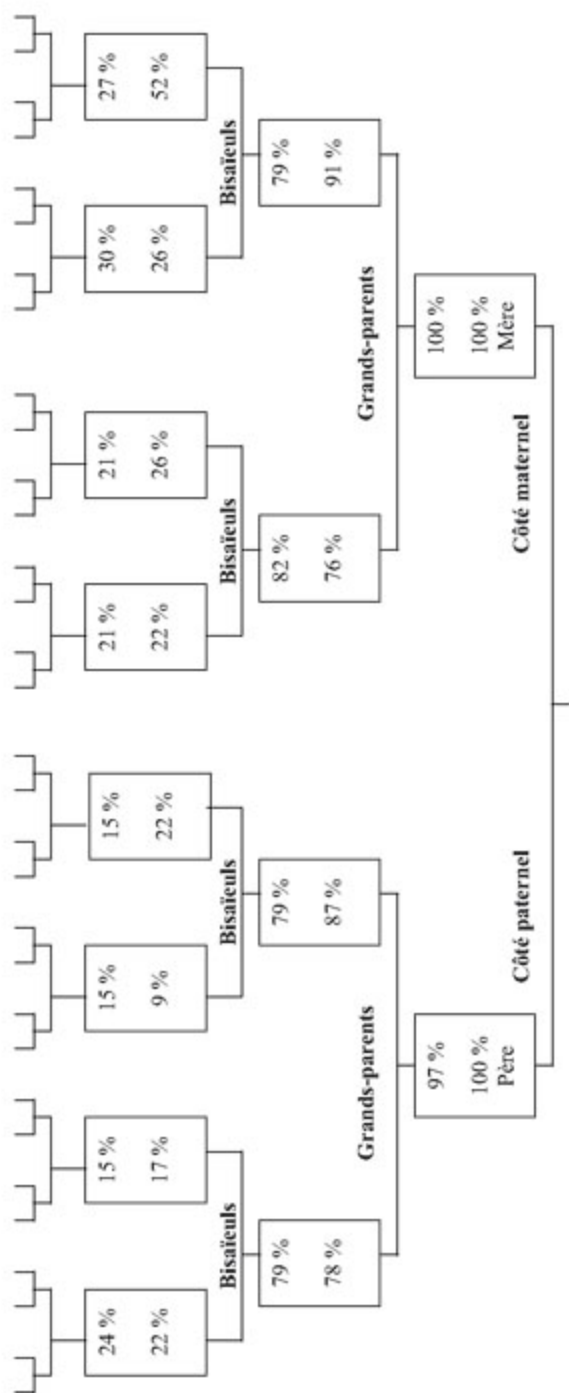


Tableau comparatif des représentations adultes/enfants
(pourcentage des « connus »/effectif théorique).

Enfin, les aïeules restent mieux connues que leurs conjoints, souvent plus fuyants ou absents et ce, quelle que soit la génération de référence. Elles ne sont pas seulement plus présentes par leur longévité effective ; elles le sont aussi dans les souvenirs, alors que, paradoxalement, elles laissent

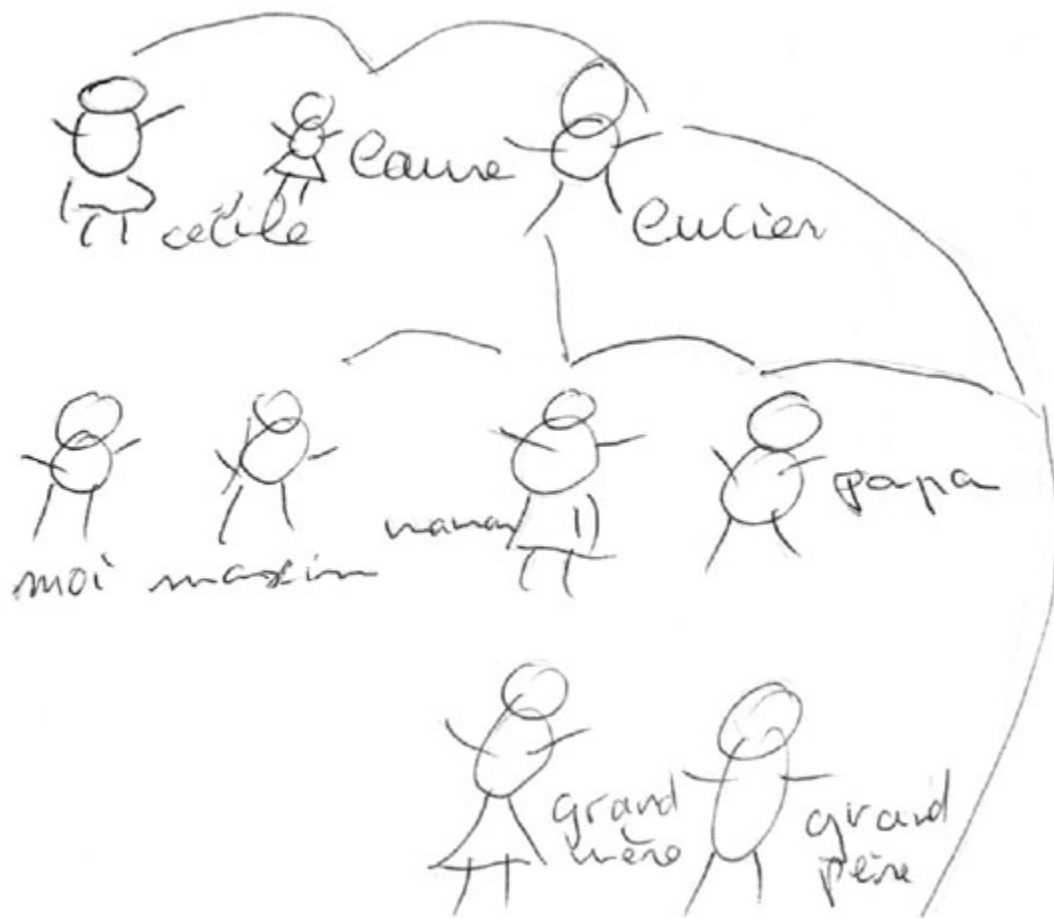
moins de traces concrètes que leurs congénères masculins (en tout cas en termes d'écritures non intimes, à savoir non perdues). À ce propos, signalons une différence entre milieux sociaux, ou plutôt géographiques : on peut distinguer les *transmissions de terre*, chez ceux qui vivent de la culture d'un terroir, dont les traces ancestrales sont surtout faites de souvenirs transitant par les récits oraux et qui bénéficient d'une relative stabilité et immuabilité, et, d'autre part, les *transmissions de papier* qui sont celles des villes, plus fluctuantes et mouvantes dans leur vécu et qui s'inscrivent et se fixent plutôt, leurs habitants déménageant souvent, sur des supports écrits ou photographiques, aisément transportables. *Racines* pour les uns, qui entravent la marche et sédentarisent, mais rassurent. *Balises* pour les autres, qui clignotent à l'approche de chaque port et permettent d'oser le déplacement sans trop de crainte de se perdre...

Il serait intéressant de voir si ces tendances se confirment ou se généralisent actuellement. Pour cela, nous ferons, plus loin, une petite incursion dans le monde des connaissances des enfants du XXI^e siècle à propos des représentations qu'ils ont de leurs ancêtres. Ces tendances ainsi esquissées montrent en tout cas que le regard du connu (ou qui peut l'être) s'estompe vite, quand rien n'est fait particulièrement pour le retenir. Le passé des familiers existe bien dans la tête des contemporains, mais de façon mesurée, si rien ne vient alerter à son sujet, soit comme manque « remarquable », soit comme poids entravant – que la teneur en soit connue ou simplement suspectée ou imaginée. Et c'est peut-être suffisant pour rassurer et ouvrir au monde en se projetant de l'avant. Au-delà de cette configuration standard abrasant les différences et les irrégularités, il est intéressant de relever aussi, au cas par cas, la distribution des connaissances, entre côté paternel et maternel, masculin et féminin : aucun arbre n'est vraiment équilibré, la plupart sont dissymétriques. Nos connaissances sont ainsi mal réparties et suivent le chemin de quelques inclinations tendancieuses, mais auxquelles nous attribuons, toujours, un caractère de généralité. Les mémoires ainsi sont sélectives, qui produisent des irrégularités dans nos connaissances, en ne penchant que d'un côté (configuration matrimoniale plus fréquente), en répartissant les méconnaissances et les oublis de façon aléatoire ou encore en privilégiant un côté ou un sexe plus que l'autre. Des déplacements géographiques ou migratoires peuvent influencer sur ces ignorances, tout comme des événements

traumatiques. De telles représentations permettent de les révéler et d'en visualiser la répartition géométrique.

L'arbre des générations

Le graphisme qui a servi pour établir le [tableau](#) est une représentation standard qui configure la parenté de base se divisant par deux à chaque étage. Elle fait apparaître les couplages de façon uniforme et « objective », chacun à sa place de géniteur. Elle a ainsi le mérite de permettre de glisser dans ces cases les informations que chacun a de ses antécédents. En revanche, elle a l'inconvénient de ne pas laisser la place à de multireprésentations sur un même emplacement et de faire apparaître les manques, non pas de la personne – si tel descendant est là, c'est que quelqu'un a, ne serait-ce qu'un instant, endossé cette fonction ici matérialisée¹⁰ –, mais de la connaissance que celui qui est confronté à cette grille peut avoir de l'identité de cette personne et à la suite, de tous ses antécédents. Se trouver confronté à cette absence de connaissance peut être cruel, surtout si cette confrontation se réalise à l'école, face aux détenteurs des savoirs constitués et reconnus que sont les enseignants ou aux camarades intragénérationnels qui, parfois, n'en demandent pas tant pour stigmatiser les failles des autres.

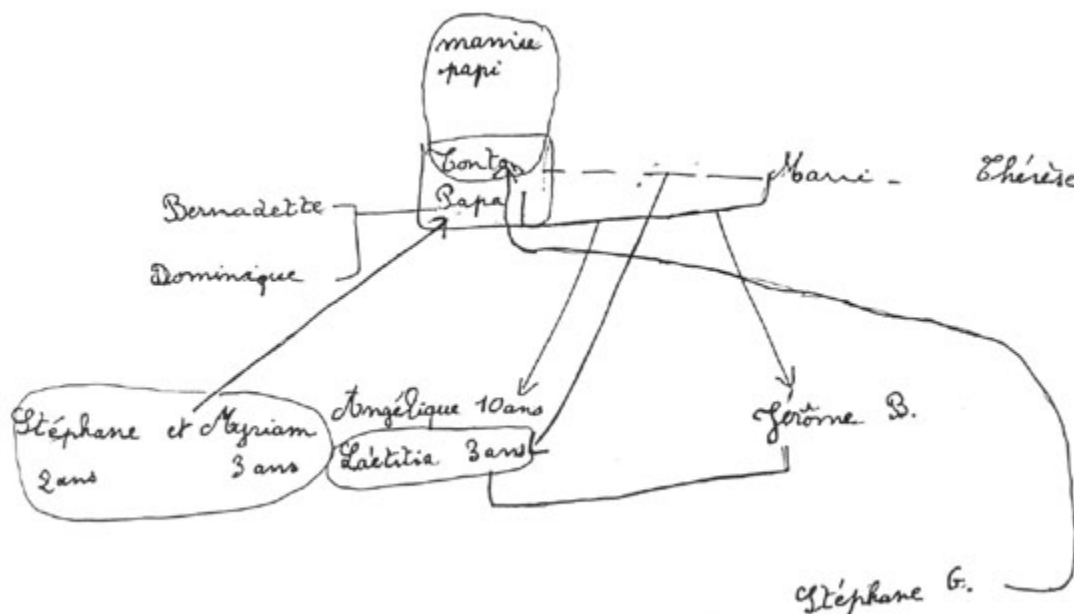


L'arbre de Lucien.

Dans ma pratique, tant de psychologue que de chercheuse, j'ai, dans les années 1990, mis au point une démarche plus souple, adaptable par chacun à la représentation qu'il construit lui-même, à sa façon, de sa configuration ancestrale. Se distinguant de l'*arbre généalogique*, outil des généalogistes ou des juristes et qui, à partir du schéma creux présenté plus haut, inscrit les parentés légitimes reconnues, mais aussi du *génogramme*, outil des systémiciens dans le cadre de thérapies familiales, je l'ai appelé « Arbre G », G tout court pour laisser cours à différentes nominations selon les désirs ou les choix de la personne : *généalogique* si elle s'y fixe, ou bien *générant*, *génératif*, ou encore *génétique*, si cela a de l'importance, ou, enfin, *génant*, à savoir source de gêne en tout genre. Dès lors le graphisme retenu peut s'émanciper de la classique représentation arborescente ; il peut aussi enchevêtrer ou mêler différents niveaux, suivant à sa façon la loi du

désir, réinventant la vie selon les objectifs des uns et des autres toujours empreints, en ce domaine, de subjectivité. Dans l'arbre de Lucien, les « racines » sont bien en bas, mais ce n'est pas la métaphore végétale qui a été retenue – si toutefois la représentation est encore arborescente.

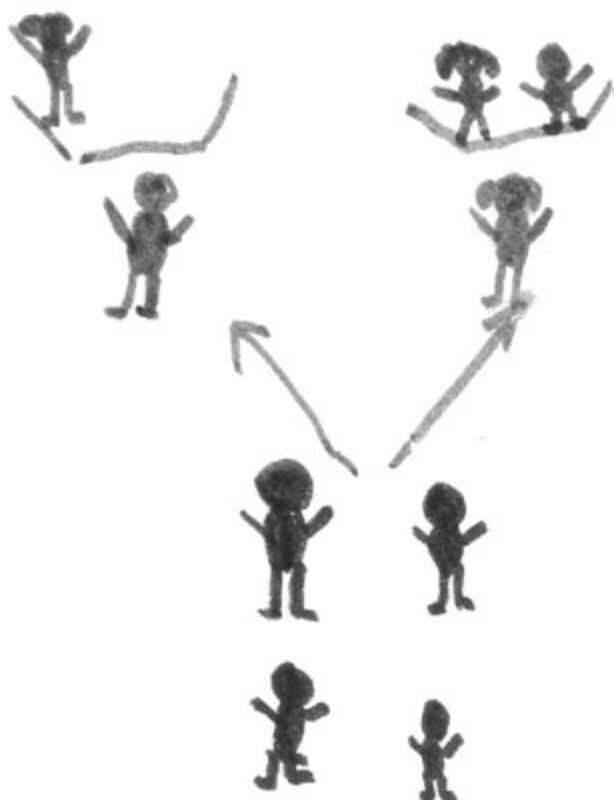
Le produit final, souvent éloigné de toute norme et véritable défi aux lois de la génétique comme de l'état civil, ressemble alors à ce que l'on peut appeler une *production* – ce dont la personne se sent le produit et qui en retour la produit. C'est là que l'on peut remarquer combien elle s'éloigne parfois du standard, comment, par qui, et jusqu'où elle remonte dans sa temporalité. Plutôt que de se diriger surtout vers le haut, dans le sens de la croissance inversée de l'arbre généalogique, la poussée peut aussi se faire à l'horizontale.



L'arbre G de Jérôme.

Pour Jérôme, le présent est enchevêtré, à l'image de sa fratrie multiple, mais la représentation – quoique compliquée – est réaliste. La remontée vers les ancêtres est autorisée par « tonton », le concubin actuel de la maman, mais ni par maman ou par le papa (pourtant connu, situé et relié à sa concubine du moment et à l'enfant de celle-ci). Si le présent s'étale ainsi en une configuration emmêlée dans laquelle il reste malgré tout assez bien repéré, le passé est néanmoins ouvert par la brèche d'un substitut : les

recompositions actuelles présentent l'avantage de pallier, parfois, les déficiences des uns pour offrir la compensation des autres. Et les enfants sont généreux qui souvent acceptent ces possibilités, quand, humainement, elles présentent les qualités requises et qui se montrent, pour eux, nécessaires et nourrissantes.



L'arbre de Louise.

L'arbre peut, aussi, prendre figure de silhouettes humaines, comme celui de Louise.

« Je suis pêcheur de père en fils... »

Quoi qu'il en soit du passé, quelque chose doit passer et passe. Preuve cette expression courte mais lourde de sens, prononcée par un pêcheur de tradition familiale¹¹, témoin d'un esprit judéo-chrétien toujours prononcé dans nos cultures qui transmettent, dans le lot traditionnel, de la culpabilité.

Cette phrase, « je suis pêcheur de père en fils », montre, au moins grammaticalement, en associant un « je » à un « nous » temporel, le passage reconnu, et non contesté, d'une transmission qui descendrait naturellement le temps. Pour Louis, « rester sur la ferme », c'est être fidèle à un père qu'il a en pitié, dont il prend secrètement le parti, mais c'est en même temps risquer de se trouver en butte aux sarcasmes et à la domination de la mère. Inversement, ne pas rester sur la ferme, c'est suivre la voie attrayante indiquée par la mère et la branche maternelle (la branche du père est une énigme), mais du même coup, c'est trahir le père, l'abandonner, le laisser seul, et d'une certaine façon, l'humilier et le bafouer¹². Comme le remarque Michel Legrand à propos de cet exemple, l'affaire de la transmission de génération en génération n'est pas si naturelle que cela : tout se joue dans la tête, en fait, où se font et s'interdisent les réaménagements personnels éventuels.

Classiquement, ce passage quasi automatique se faisait à l'identique ou à peu près, et l'*héritier* n'avait guère à se questionner sur ce qu'il allait faire de sa vie : il « reprenait » pour son propre compte ce que ses prédécesseurs avaient réalisé et capitalisé, pour le poursuivre, même malgré lui. Et point n'était besoin d'apprendre volontairement : par contact, cela était su ; par imitation cela était pratiqué. Ainsi la « reproduction » était assurée avec une relative pérennité et un profond sentiment de sécurité. Qui vivait dans le modèle l'appliquait, sans même avoir besoin de le savoir, par familiarisation en quelque sorte, par proximité ou « contagion » : il suffisait d'être là, de voir, de refaire¹³. L'imitation, ce premier vecteur d'apprentissage, est dans cette effectivité involontaire¹⁴. Elle agit sur les comportements, mais aussi sur les idées, opinions ou convictions. On appartient ainsi à une famille rurale qui, de génération en génération, produit des petits vétérinaires campagnards, imprégnés des valeurs de l'Ancien Régime, catholiques, royalistes. C'est le cas de Flaubert, par exemple¹⁵. Cela n'exclut pas quelques réaménagements personnels – on sait ce qu'est devenu Flaubert – qui, s'appuyant sur les traces reçues, peuvent s'écarter (un peu) de la tradition, mais, en général, cela est alors attendu et entendu dans le sens d'une lente amélioration, d'un « progrès » sans bouleversement majeur par rapport aux générations antérieures. L'esprit sous-jacent reste largement inchangé, sauf en cas de révolte ou de refus, souvent minoritaires et qui ne compromettent en général pas la reprise, à l'analogie, de la majorité des comportements et habitudes.

Pour autant, même la répétition peut paraître masquée, ou en tout cas non consciente. Prenons l'exemple contemporain d'un étudiant qui, faisant une formation d'élève-ingénieur en alternance¹⁶, a compris, en reconstituant un arbre de la transmission des métiers dans son ascendance, que, au-delà d'une apparence de nouveauté dans son orientation professionnelle comme dans sa formation, se dessinait une proximité avec un modèle familial qu'il n'avait pas perçue avec tant d'acuité. La répétition peut se faire, très paradoxalement, dans et à travers un ressenti de différence. Et elle se montre ainsi toujours d'actualité, jour après jour. En l'occurrence, ici, cet ingénieur ne reprenait pas les métiers familiaux, de toute façon divers dans sa lignée, mais la façon de les acquérir, à savoir l'alternance, choix au demeurant fort rare chez les ingénieurs. Une apparente rupture peut ainsi dissimuler, en fait, une continuité plus profonde¹⁷. À tout le moins, une telle configuration établit qu'une idée ne nous parvient pas isolément du contexte dans lequel elle nous est apparue et que le premier contexte à nous marquer, sinon le plus résistant, est celui que nous côtoyons le plus précocement, le plus longuement et le plus régulièrement : les personnes qui nous élèvent et qui nous marquent à vie – cette dernière étant bien la plus incontournable et fondamentale, voire la plus fondatrice, des transmissions. Et parmi toutes ces transmissions, il n'y a pas que notre entourage présent qui nous imprègne, mais aussi tous ceux qui, un jour, ont constitué un présent antérieur, maintenant révolu. De proche en proche, des marques très prégnantes passent et nous parviennent : nous n'avons pas besoin d'avoir côtoyé quelqu'un pour s'en sentir proche et pour le « connaître » ; on n'a même pas besoin, non plus, de s'en rendre compte. « Je me dis [pourtant] que certaines choses se transmettent, mystérieusement, d'un individu à un autre. Comme une force vitale, un souffle, qui fait revivre les morts dans les personnes vivantes. En toi, il y a son souffle à lui, c'est sûr... », remarque Blandine Le Callet¹⁸. Serait-ce cela que l'on appelle la « transmission » entre générations ?

Bonne pioche ?

« Transmettre » vient du latin *trajet*, communication de mouvement d'un organe à un autre. Il s'agit donc, à l'origine, d'un processus de modèle biologique (les nerfs, qui transmettent – tels des tuyaux – les sensations) extrêmement archaïque qui renvoie, au plus loin, aux transmissions

d'énergie entre atomes – Hubert Reeves¹⁹ les compare d'ailleurs aux processus de filiation – et qui permettent, à tout animal mortel, de se perpétuer dans un animal nouveau qu'il engendre avec un congénère. Cette transmission par filiation constitue une lignée, assurant la permanence de structures génétiques vulnérables à titre individuel, qui caractérisent les échelons supérieurs de la pyramide de la complexité humaine.

Ce processus permet donc la survie d'une espèce, au-delà de la mort et de la différence de ses individus. Cette survie par ladite « reproduction » sexuelle permet de sortir du circuit stérile des divisions cellulaires ne pouvant refaire que des individus strictement semblables à la cellule mère et aboutit à la « production » d'autres êtres, identiques en tant qu'espèce et différents en tant qu'individus, grâce à une recombinaison génétique neuve issue, de façon aléatoire, de deux cellules germinales. Un et un font, de la sorte, trois. La reproduction sexuelle n'est une « re »-production qu'au titre de l'espèce. En effet, l'être humain ne « se » reproduit pas en tant que tel : associé à un autre être, il en produit un troisième différent autant qu'imprévisible, même s'il porte une moitié de gènes issus de chacun des géniteurs. Les géniteurs ne reproduisent que leurs *gènes* (parfois avec quelques *gènes*). C'est ce qui fait dire à l'agronome Pierre-Henri Gouyon, à la suite des découvertes de Mendel, que notre hérédité est amnésique, toujours oublieuse d'une demi-part d'elle-même. Il semble qu'en écho, nous le soyons tout autant !

Cette transmission mécanique ne présente qu'une des diverses formes de transmission, celle de type biologique²⁰. Elle constitue la face apparente et physiologique de ce processus qui correspond à ce qui est envoyé d'un sujet vers un ou plusieurs autres avec, comme voie majeure, la filiation. Elle ne peut pas être confondue, mais pas non plus dissociée, de son double sous-jacent et plus obscur : le transfert, partie déplacée, transportée, puis reçue du processus, aboutissant, par voie de filiation aussi, à un individu en bout de chaîne. Si transmettre, c'est faire passer ce qu'on possède en la possession d'un autre, cette transmission s'effectue sur un mode projectif²¹ et, par là, producteur de différences, d'altérité – donc d'altération²². On peut repérer trois temps dans ce passage : un temps pour donner (ce qui est parfaitement involontaire concernant le « patrimoine » génétique, nos « sacs de gènes », comme se plaisent à dire les spécialistes, se *reproduisant* bel et bien dans l'opération) ; un autre pour prendre ou recevoir/refuser (ce que l'on tente de faire maintenant avec les génomes²³ et que beaucoup refusent) ;

enfin, un troisième, pour conquérir et, donc, transformer (ce que l'environnement se charge de faire, non au niveau des gènes, mais de leur actualisation) : là résiderait en fait la transmission, contingente, assujettie à son effet qui, *a posteriori*, la produirait.

Ce qui arrive et ce qui est reçu puis actualisé n'a donc que peu à voir avec l'impulsion de départ. La transmission en ce sens est un processus qui au mieux autorise : elle n'est pas un produit inaltérable, quel qu'en soit le niveau. Le transport ne se fait pas sans transformation au fil du temps. S'il s'agit d'un processus, il n'est pas trivial, dans le sens de non-porteur de changement, ce qui ressortirait alors à la pathologie. C'est une potentialité qui permet la genèse de compositions groupales, chacune, à un moment donné du développement, découlant de celle qui la précède et engendrant celle qui la suit. Qu'on pense à ce qui est appelé couramment le « téléphone arabe » et qui montre combien un court message, circulant simplement de bouche à oreille, se déforme inévitablement, modifiant considérablement au fil des passages, au point d'en devenir méconnaissable, et sans aucune intention de le faire, ce qui a été initialement énoncé.

On le voit, la transmission est aussi transport à travers les caractéristiques propres d'un ensemble relié – par exemple, la famille. Ce qui occasionne une sorte de jeu dans les rapports intergénérationnels. « Une transmission, dit René Kaës²⁴, c'est quelque chose qui passe dans un écart de différence, entre des sujets, entre un élément et l'ensemble auquel il est lié. » Ce passage crée des ressemblances pour un groupe grégaire, et ce sont elles que l'on remarque, mais il crée aussi des divergences, que l'on aura tendance à nier ou ne pas voir. Pourtant, ce qui se transmet, c'est aussi, sinon principalement, ce qui fait défaut, ce qui manque, la faille et, par là, ce qui a pu ou peut produire la faute²⁵. La transmission appelle ainsi en corollaire la non-transmission, ce qu'on ne veut pas transmettre²⁶, ce qui fait « bruit » en général, le « secret » en particulier, et qui consiste en une sorte de transmission en creux, ou en rupture, mais, néanmoins, une transmission – sinon *la* transmission –, constituée de ce qui échappe.

Car ce qui dérange passe et passe bien ! Ce n'est jamais ce qui est dit qui provoque le plus d'intérêt, mais ce qui est tu, en raison de la curiosité et de l'esprit de conquête qu'il suscite. Savoir se mérite et cacher excite... Ce qui est facilement laissé à disposition n'attire guère, en revanche, surtout si l'on nous en gave, si l'on nous l'impose. Ce qui n'est pas dit permet de créer son propre dire, quand il n'y a pas derrière suspicion de recel

volontaire de la part de celui qui retient sa parole. Envisagée ainsi, la transmission ne devient-elle pas ce qui reste de l'insaisissable qui nous lie – malgré eux, malgré nous – à des antécédences dont les échos, parfois lointains, résonnent encore au plus profond de notre chair ? C'est que notre histoire commence bien avant nous, êtres temporels que nous sommes. D'ailleurs, quand nous la racontons, nous débutons généralement par ces avant, ces « avant nous » qui composent notre entrée dans un monde antérieur.

Et cet antécédent n'est pas pour nous inerte ; s'il s'est fait sans nous, il n'en finit pas d'avoir des choses à nous dire qui contribuent à notre constitution. S'y intéresser ouvertement quand on s'intéresse à soi, à produire son propre parcours, permet de s'approcher de ce qui s'est produit peu avant pour, sinon le reprendre, *du moins s'en détacher et produire à sa façon* avec, mais aussi malgré ces préalables extérieurs. Du souvenir à l'oubli, du secret au respect, du non-dit au pas-dit : mettre en mots ses proches filiations permet d'identifier et d'élaborer son propre chemin en le créant par son propre passage. Socialement, cela permet conjointement de mettre à l'épreuve les croyances en un destin fatalement reproducteur.

L'amorce temporelle du récit ancestral

Cette incontournable transmission, qui est à l'œuvre entre générations qui se suivent et s'engendrent, peut se résumer de la façon suivante : un grand-père prend son petit-fils sur ses genoux et lui raconte : « Mon grand-père m'a dit que son père²⁷... »

Si l'on prend un écart standard de trente ans entre générations, et si le petit-fils est né en 1990, cette simple parole révèle, fait exister en lui, de proche en proche et entrer dans sa familiarité, une personne née en 1840, soit exactement un siècle et demi et cinq générations auparavant. Une telle rencontre signe la manifestation de l'intergénérationnel, celle-ci se propageant sur le modèle de ce contact concret qui peut se nouer entre des générations différentes, au-delà du temps, pour peu qu'elles soient vivaces en chacun de nous – vivifiées, en tout cas, par ces relations. C'est ceci qui nous ouvre à la culture et au savoir, tout en nous rapprochant du passé.

Pour telle jeune femme d'aujourd'hui par exemple, la guerre de 1914-1918 va prendre consistance quand son grand-père lui aura raconté, en pleurant pour la première fois devant elle, comment son propre père y a

perdu la vie, le rendant orphelin. De lointain et mythique pour elle, inaccessible, cet événement va, par le récit entendu d'un familier, s'approcher, marqué par une forte émotion et, par là, contribuer à sortir du flou certains implicites remontant à cette époque qu'elle n'a pas vécue, implicites qu'elle aura ressentis sans le savoir, parce que sans mots possibles. Une telle « initiation » pourra ouvrir, chez elle, l'envie d'apprendre ce qui s'est produit et découvrir un besoin agissant mais qui s'ignorait comme tel. L'histoire comme leçon prend, même à l'école, cette dimension qui modifie, le récit lui donnant vie, le rapport à l'apprentissage.

Les éléments qui permettent la reconstitution de ces préalables à nos vies sont de plusieurs ordres. On peut les repérer dans les diverses formes de transmission évoquées précédemment. Il y a :

— Les marqueurs matériels (m^{28}) : ce sont les objets et documents laissés par les ancêtres, leur héritage génétique ; ils passent sans trop de modifications, ou alors de patine.

— Les marqueurs largement implicites et périssables (i^{29}) : ce sont les marques affectives, les habitudes attrapées par contact auprès de ceux avec qui l'on partage le quotidien ; ces véritables appels de sens, sans décodage assisté, restent énigmatiques et colorent le présent sans savoir pourquoi.

Le plus souvent, ces deux formes de marqueurs sont mêlées, allant du niveau biologique au culturel en passant par le relationnel et le cognitif. Je les ai repérés sur le tableau suivant.

Les indicateurs de la transmission intergénérationnelle^(A)

vie	filiation	mémoire	acculturation
génétique	affective et relationnelle	cognitive	sociale et culturelle
m	$i (m)$	$m \leftrightarrow i$	$m (i)$

(A). Cf. Martine Lani-Bayle, *L'Histoire de vie généalogique, d'Œdipe à Hermès*, L'Harmattan, 1997.

Ceux qui sont en difficulté dans leur rapport à la vie le sont peut-être parce qu'ils ont vécu des choses qu'ils n'ont pas la possibilité de dire ou de faire passer seuls, parce qu'il leur manque de ces éléments m et/ou i pour

réinventer leur histoire antérieure. Si les personnes qui les environnent, quand ils les questionnent, leur disent des choses qui n'entrent pas en phase avec leur vécu, ils perçoivent le décalage entre ce qu'on leur dit et ce qu'ils ont ressenti. Cela perturbe ensuite, parfois gravement ou jusqu'à l'obsession, leur rapport au savoir, en créant ce désaccord, cette *discordance*, que nous avons appelée *scordatura*. C'est quand il y a un décalage entre le ressenti et les mots disponibles ou imposés que surviennent des problèmes. Il y a alors besoin de restaurer un lien, de l'authenticité, *un accord entre les mots et la vie qu'ils expriment*, afin de retrouver la voie d'une possible prise de conscience et d'une connaissance du monde qui lui corresponde. Sinon, c'est le choc, un choc qui interviendra quand les représentations seront mises à mal par une découverte qui les contredira et qu'elles ne correspondront plus, en tant que telles, avec ce nouveau savoir, pressenti et agi dans une quête sans nom. Mais qu'est-ce qui gêne donc dans ces découvertes, qui ne mettent pas à mal notre vie, seulement l'image que l'on s'en est faite ?

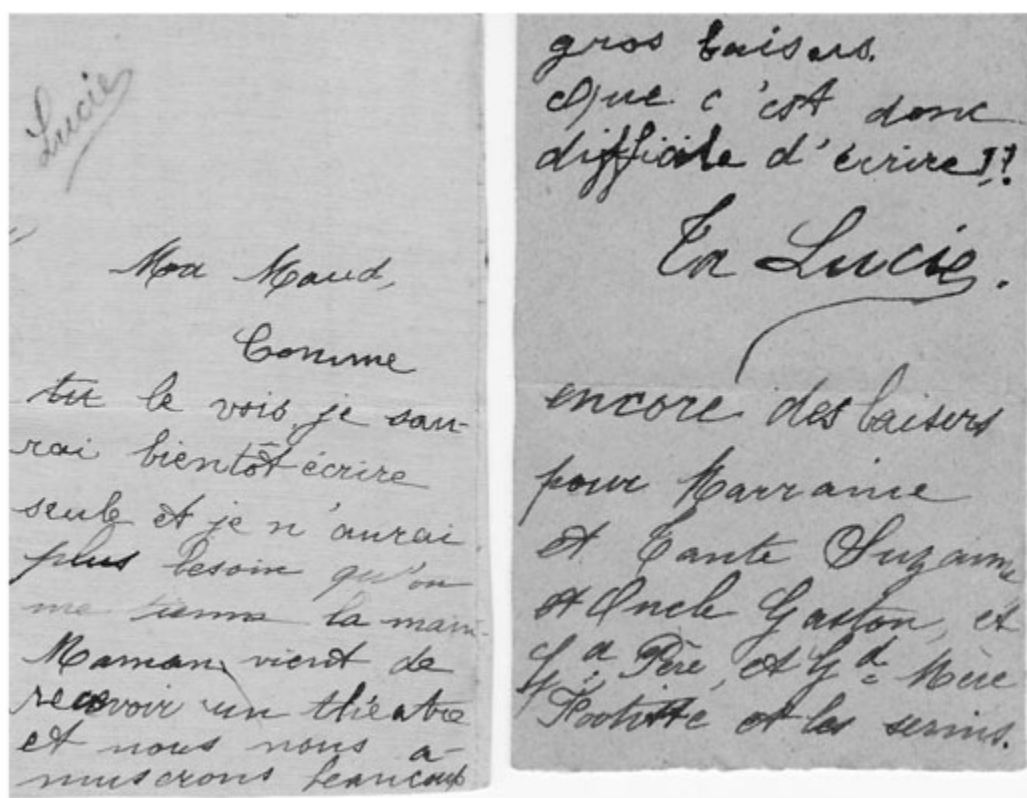
On saisit à quel point ce qui se transmet, c'est aussi, sinon avant tout, ce que l'entourage ne transmet pas, en tout cas à titre « volontaire » (cette expression pointant l'ambiguïté du terme selon que l'on se réfère aux *traces m* ou *i*, aux transmissions volontaires renvoyant aux *héritages* ou aux transmissions involontaires que l'on peut associer métaphoriquement à l'*hérédité*) mais qui, d'une façon ou d'une autre, passe, sans que l'on puisse le dire. En tout état de cause, ce que chacun pense transmettre est une chose ; ce que les autres imaginent recevoir, une autre. Le décalage, s'il n'est pas prévisible et toujours surprenant, est souvent conséquent et prend parfois (je n'ose dire toujours) la forme de *malentendus*.

Vers l'aval : une descente déjà amorcée

Ce processus ne s'effectue pas que dans un sens, du passé en s'arrêtant au présent. Si la remontée générationnelle se démultiplie tellement vite qu'elle se dissout rapidement dans le temps, de l'autre côté, vers l'aval, elle ne perd pas, non plus, de temps... Quand ma petite-fille, alors âgée d'à peine 4 ans, m'a téléphoné pour m'annoncer que j'étais arrière-grand-mère, et que, par le même mouvement, ma fille – sa mère – devenait grand-mère, j'ai eu d'abord le souffle coupé. Je la savais précocée, je savais que le temps s'accélérait³⁰, mais tout de même... « Voilà, j'ai eu un poupon, m'a-t-elle

expliqué sérieusement, alors tu es arrière-grand-mère et maman est grand-mère. » Bon. « Et qui est le papa ? », j'ai dit, curieuse, et pour faire diversion afin de récupérer après cette grande nouvelle. « Je n'ai pas encore décidé, on verra », a-t-elle rétorqué... Si, côté génération, l'enfant avait encore à découvrir, côté succession des générations, on n'avait plus grand-chose à lui apprendre : l'enchaînement était manifestement assimilé !

C'est alors que je me suis souvenue que j'avais, dans mes archives, des lettres écrites, alors qu'elle était petite fille, par ma propre grand-mère, Lucie, en place de ses poupées à qui elle tenait la main, en tant que « maman », pour leur apprendre à écrire – comme sa mère l'avait fait peu auparavant pour elle. Et ces courtes missives, volontairement maladroites, s'adressaient aux poupées des amies de leur « mère » ou de leur « tante ». Ces courriers datent de début 1901. On y trouve même un faire-part de « naissance » d'une poupée (ma grand-mère avait alors 10-11 ans, elle était donc un peu plus âgée que ma petite-fille pour cette maternité virtuelle précoce)... Effet de génération, sans doute, mais bel écho²¹ à relever, tout de même !



Lettre de l'enfant-poupée (reproduction à peu près en taille réelle).

Ainsi, la suite de la transmission vers l'aval s'anticipe très tôt, les jeunes se tournant dès tout petits vers leurs futurs autant qu'hypothétiques descendants. Le lien temporel se met en place des deux côtés du temps : il aime descendre, certes, mais pour mieux remonter, autorisant, ouvrant la porte à cet autre sens qui débouche sur le futur, semant par là des jalons pour constituer la temporalité et inventer le devenir.

- 1- Henri Michaux, *Face aux verrous*, Gallimard, 1992 (1951/1967), page 64.
- 2- Cf. par exemple, « Y a-t-il toujours des grands-parents ? », *La Santé de l'écolier*, n° 110, 1^{er} trimestre 1987 ; *À la recherche de la génération perdue...*, Hommes et perspectives, 1990 ; « Les grands-parents sortent de leur retraite », *Le Journal des psychologues*, n° 85, mars 1991.
- 3- *La Généalogie*, PUF, « Que sais-je ? », 1961-1988, pages 41 et 42.
- 4- Notons que l'implexe fait partie des notions étudiées par Paul Valéry, qui y voit un générateur de processus. Si on l'applique à l'implexe des ancêtres, on pourrait envisager ce point de retournement dans la transmission comme son cœur même.
- 5- Tzvetan Todorov, *Abus de mémoire*, op. cit.
- 6- Quand on les ignore, c'est nous qui avons des trous...
- 7- Cf. Université européenne d'été à Nantes les 17-21 juillet 2006 : « Unité(s) et évolution humaines. Enjeux interdisciplinaires. »
- 8- Et nous fait associer sur l'*homo narrans* évoqué par Bernard Victorri lors de l'Université européenne d'été de 2004 à Nantes : cf. « Sciences, histoire, sujet : l'humain et son langage en question – dans l'animal et ailleurs », *Chemins de formation*, n° 8, octobre 2005, pages 199 à 203.
- 9- Cf. *L'enfant et son histoire. Vers une clinique narrative*, op. cit., page 127.
- 10- « Nous n'avons pas d'ancêtres ? – Nous en avons, mais nous ignorons qui ils sont. » (Aki Shimazaki, *Wasurenagusa*, Leméac, Actes Sud, 2003, page 73.)
- 11- Marie-Jo Coulon et Jean-Louis Le Grand, *Histoires de vie collective et éducation populaire. Les entretiens de Passay*, L'Harmattan, 2000.
- 12- Michel Legrand, *L'Approche biographique*, Hommes et perspectives-Desclée de Brouwer, 1993, pages 276-277. Psychologue, il pratique ici une socio-analyse, à savoir l'étude sociale d'un parcours individuel.
- 13- Cf. *La Transmission des savoirs*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990 (1984).
- 14- Pour le dilemme éducatif « imite-moi/ne m'imité pas », voir Dominique Violet, *Paradoxes, autonomie et réussites scolaires*, L'Harmattan, 1996.
- 15- Michel Legrand, op. cit. page 103.
- 16- Ghislaine Jamin, « Du choix de l'alternance à un art de faire et de devenir. Étude biographique du chemin de formation d'un élève-ingénieur », mémoire de Master II, université de Nantes, septembre 2005, page 58.
- 17- Cf. Martine Lani-Bayle, *Généalogie des savoirs enseignants, à l'insu de l'école ?*, L'Harmattan, 1996.
- 18- Blandine Le Callet, *Une pièce montée*, Grasset, 2006, page 313.
- 19- Hubert Reeves, *L'Heure de s'enivrer. L'univers a-t-il un sens ?*, Seuil, 1986, page 179.
- 20- Tout autant qu'idéologique, cf. Émile-Henri Riard, « Les jeunes et leur projet de vie dans les contextes français et marocain », *Le Journal des psychologues*, n° 233, déc. 2005-janv. 2006, page 48.
- 21- René Kaës, « La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupe », in *Penser la famille*, Arles, journées d'études COR 1984, page 6.
- 22- Cf. Jacques Ardoino.
- 23- C'est la formule « génétiquement modifié » (cf. les travaux et publications d'Axel Kahn).
- 24- René Kaës, « La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupe », op. cit., page 5.
- 25- Cf. Mary Balmay, *L'Homme aux statues. Freud et la faute cachée du père*, Grasset, 1979.
- 26- Cf. Martine Lani-Bayle, *Taire et Transmettre*, op. cit.
- 27- Elisabeth Heutte, *Transmission informelle des savoirs. Les leçons de la vie*, thèse en sciences de l'éducation, université de Nantes, 2004.
- 28- Les *petits cailloux* – stables, pour se repérer sur le chemin.
- 29- Les *miettes* de Poucet – susceptibles de nourrir et donc, dès lors, de disparaître.
- 30- André de Peretti situe maintenant la différence entre générations à un laps de cinq ans seulement... (cf. « Le dialogue intergénérationnel », *Chemins de formation*, n° 9, octobre 2006).
- 31- Écho que je crée *de facto* en écrivant ceci qui les relie : ni l'une ni l'autre, en effet, n'y ont directement contribué, ce rapprochement entre leurs démarches n'existe que par ce qui apparaît sous ma plume aujourd'hui et dont je m'offre à être le relais.

Chapitre 5

La trace

« On peut hésiter entre vivre et se souvenir, inventer à tâtons, dans l'angoisse, notre instant fugitif, ou s'absorber, oublieux de nous-même, dans le grand livre du passé. »

Pierre BERGOUNIOUX.

La représentation de soi dans le monde puise tôt ses sources, tant en amont qu'en aval, et incite à sortir d'une image personnelle se construisant seulement de façon horizontale à partir de ce qui est vécu au jour le jour, au plan relationnel et contextuel, pour l'inscrire dans une temporalité ouverte dans les deux sens. Mais celle-ci s'appuie-t-elle sur ce qui nous vient des autres antécédents pour nourrir les descendants et, si oui, comment ? Ou bien notre savoir se limite-t-il à ce que nous engrangeons nous-mêmes au fil de notre vécu, *en le voulant*, notre vie commençant pour nous avec notre naissance, *tabula rasa*, comme le suggère l'expression ?

Le contexte comme prétexte

A contrario de la croyance plus ou moins arrangeante de la table vide, la vie apprend vite que, conçus par inadvertance ou sciemment, nous arrivons toujours anticipés par les projections imaginaires de nos géniteurs. Nous recevons de ceux-ci, d'entrée, fantasmes et autres préfigurations, fruits de ce qui a marqué cet avant que nous ignorons et auquel nous n'avons jamais accès en direct, à travers notre vécu, mais seulement *via* des reconstitutions appuyées sur ce que nous pouvons en capter dans l'après-coup, ce qui nous évite d'avoir à tout recommencer par nous-mêmes. Mais

alors peut-on, et comment, survivre à ces ancêtres ? Certains peuvent s'être montrés cruellement insupportables ou si accablants, tout en nous léguant une mémoire sans souvenirs directs... Peut-on tout de même s'inventer en descendant dissident ? Si la méconnaissance des ancêtres peut peser à certains, être sans cesse renvoyé à eux ne facilite pas non plus la création identitaire propre. « Chanter en français me rappelle mon père. Et si je vais dans les aigus, j'ai l'impression d'imiter ma mère », rapportait récemment Charlotte Gainsbourg (2 août 2006, *Télérama*).

Restant dans le contexte familial proximal, le premier en général à nous accueillir et qui nous sert de filtre, incontournable autant que nécessaire, à l'encontre d'un monde plus éloigné à apprivoiser¹, nous recevons ainsi, accentuées par une apparence que l'on ignore encore, des anticipations comme « il est coléreux comme mon oncle », soupiré par une mère excédée, ou « qu'est-ce qu'il ressemble à son grand-père ! », augurant de fâcheuses prémonitions. Comme s'il fallait toujours « tenir de » quelque antécédent. Comme si l'on ne pouvait avant tout et surtout que répéter.

De telles petites phrases, apparemment banales et quasi inévitables, font entrer dans une lignée plus sûrement que les inscriptions d'état civil et en disent long sur des assignations à résidence identificatoire d'un petit être qui se voit ainsi, dès le départ, plus ou moins condamné, s'il ne veut se trouver exclu du cercle familial, à ressembler effectivement à tel ou tel des membres précédents, parfois encore en vie, souvent déjà décédés. Nombreux ainsi sont ceux qui sont désignés à l'avance pour prendre la place d'un mort, un ancêtre éloigné ou un enfant disparu en bas âge, ou toute autre personne de la famille décédée accidentellement par exemple. Les lignées comportent parfois, en leur sein, un « fantôme » tenace ne demandant qu'à revenir de périodes révolues. Quelquefois, d'ailleurs, on attribue carrément au bébé le prénom de celui ou celle qu'il est intimé de prolonger ou rappeler. S'il porte aussi le même patronyme, l'assimilation par la désignation est totale. Quoi qu'il en soit, ces différentes formes de rappel imposent une place préformatée, position de départ ni confortable ni enviable pour un tout juste né qui préférerait, sans doute, avoir plus de marge pour construire sa propre vie en inventant lui-même ses vêtements.

C'est donc à partir d'un contexte préalable souvent déjà très chargé historiquement, et orienté, que l'enfant paraît dans le monde des humains, sous des oripeaux étranges qu'il doit faire siens en y imprimant sa marque. Ces projections nourrissent pour lui, sans le savoir, un amont qui lui sert de

socle pour asseoir un aval ouvert vers une construction identitaire propre. S'il s'y complâit, il pourra se reposer dessus et s'en contenter comme étant les siennes et elles lui fourniront un vase déjà bien rempli. Sinon, il aura du mal à s'en échapper pour se construire plus à sa façon.

L'avant-mémoire

Ainsi s'éclaire notre pré-histoire qui nous lie d'abord à une ascendance, à une verticalité que des actes et des mots, ensuite, ont besoin de confirmer. Cette ascendance se trahit dans cette sorte de microclimat qui imprègne chaque membre d'un groupe lié, allant au-delà d'une durée chronologique stricte et vécue : même si l'on n'a pu connaître tel ancêtre, il nous est « familier », car perçu en filigrane à travers les manières de ceux qu'il a élevés et qui, à leur tour, nous élèvent (ce sont les éléments *i* ; voir [tableau des indicateurs de la transmission](#)), dévoilé par les objets qu'il a laissés et sont toujours en possession des descendants (ce sont, cette fois, les éléments *m*). De la sorte, nous sommes imaginativement liés à notre passé contextuel, connu comme inconnu, et même ce que nous n'avons pas vécu, qui est trop ancien et antérieur à notre propre mémoire, se fixe en nous de façon isomorphe à nos souvenirs personnellement vécus. C'est ce que Jean Delay² a appelé notre « avant-mémoire ».

Si la vie d'un individu est donc limitée dans le temps, elle s'élargit de celle de son groupe de vie, devient plus vaste grâce à l'espace temporel, voire spatial, des membres le composant, gagne en chronologie et en origine variées et peut ainsi s'allonger vers l'aube des temps par continuité transmissive. Cette combinaison par contact direct, à travers un partage au présent, enrichit potentiellement (tout autant qu'elle gêne, perturbe, pèse, irrite, intrigue...), par ses acquis successifs et accumulés, l'empan mémoriel, voire quasi expérientiel, de chacun, lui apportant une dimension supplémentaire, un relief, reliant passé et futur. En quelque sorte, on peut dire que le passé entre par là dans le futur, se fixant sur une trame qui, quoique instable car transformante, en prolonge l'existence bien au-delà des fibres nerveuses et périssables de tous ses éléments, abrogeant les limites temporelles et la « propriété » des acquis propres à chacun.

La biologie reflète cette proximité et cette interférence entre les générations : les futurs ovules de la femme se forment dès le stade fœtal, alors qu'elle est encore dans le ventre de sa génitrice, qui se trouve donc

ainsi, avant même d'être officiellement mère, la possible grand-mère de petits-enfants potentiels déjà à moitié génétiquement programmés et inscrits en elle. Concrètement autant que virtuellement, trois générations se trouvent, pendant quelques mois, réunies en un même corps. Geneviève Delaisi de Parseval parle à ce propos d'« enfant intergénérationnel » comme lieu géométrique situé au carrefour d'un réseau complexe d'alliances. Cet enfant est non seulement le produit du conscient et des projections de ses géniteurs, mais aussi de sa propre préhistoire, elle-même nourrie de celle de ses parents qui eux-mêmes... L'être humain est bien un être historique fait de tout un tas d'histoires antérieures et qui, de là, a à en faire, des histoires, les siennes, cette fois – ce que nous verrons dans les derniers chapitres.

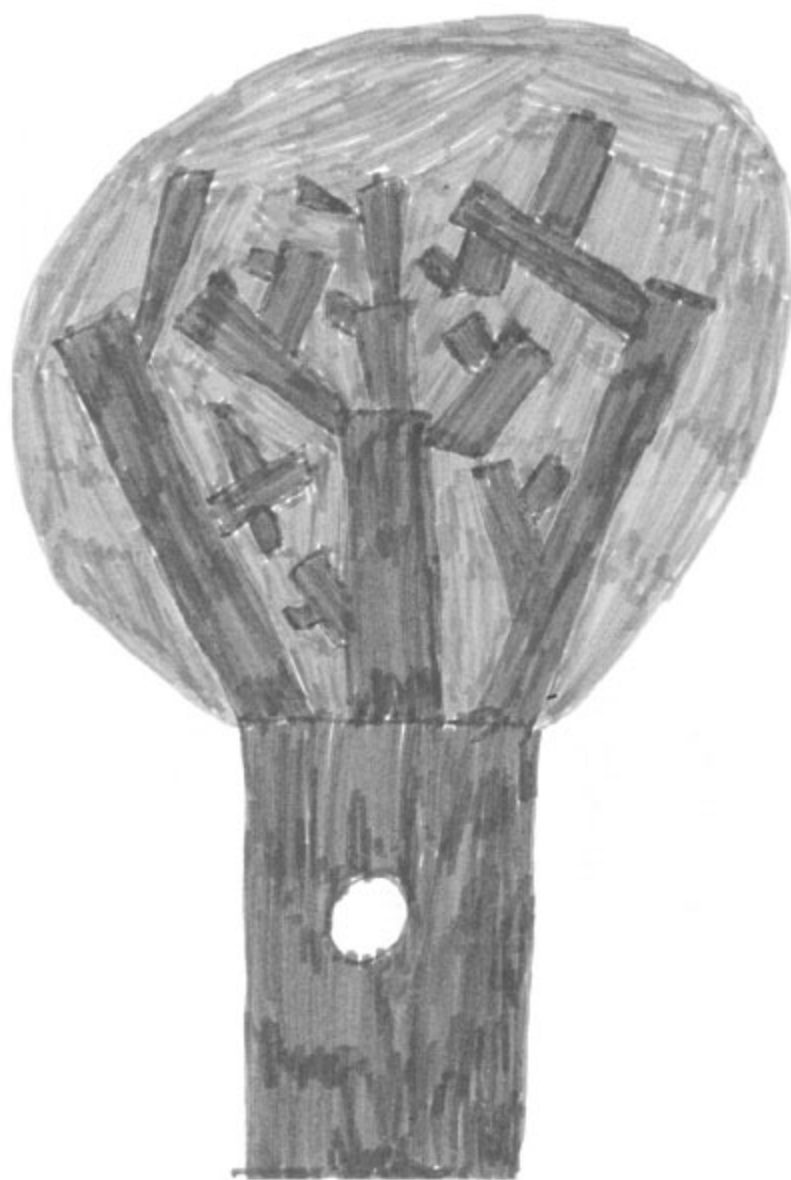
Parents et enfants qui se découvrent dans la réalité sont le réceptacle de tout ce passé devenu pour une part commun. Néanmoins, c'est dans la réélaboration nouvelle et personnelle que l'enfant se crée à partir de tous ces préalables et pour son propre compte, que démarre son parcours différencié dans la vie en lien avec la marge de liberté qui lui reste et/ou qu'il s'octroie. C'est aussi ce qui constitue le creuset de ce qui fait la potentialité, autant que la complexité, des relations humaines, relations qui n'en finissent pas de s'enchaîner et se déchaîner selon des recombinaisons plus ou moins hasardeuses, au gré de tout un réseau d'influences interconnectées et à haut pouvoir, tant régénératif que dégénératif, de la *table* que d'aucuns, on l'a vu, se plaisent à envisager comme rase. Celle-ci apparaît *a contrario* plutôt encombrée. Le trop comme le trop lourd gênent, et pas seulement le manque.

C'est en tout cas sur de telles bases, plus ou moins accessibles ou maîtrisables, que doivent ou peuvent s'effectuer les réaménagements propres de tout ce patrimoine varié mais inégal, héritage perçu et reçu d'une multitude d'ascendances croisées, imaginaires ou rêvées, dont le descendant se trouve peu ou prou le receveur et avec lequel il a à composer en tentant de ne pas trop, ou pas trop vite, se décomposer. En cette aventure, comme le constate lucidement, c'est-à-dire un brin désabusé, Pierre Bergounioux, « quoi qu'on fasse, c'est toujours, en fin de compte, l'informe qui gagne ».

De l'arbre à la pyramide

C'est ainsi que la représentation arborescente décrite au chapitre précédent et couramment utilisée à l'envers pour (re)présenter les

« racines » d'un être dans ses branches, apparaît rapidement limitée, figée, et surtout, aplatie, puisqu'elle ne comporte que deux dimensions. Même si le poète Octavio Paz remarque que « l'arbre parle », les ancêtres ne se cachent pas dans ces feuilles-là, fussent-elles caduques. Ils n'en constituent pas non plus, malgré leur nom, les racines. Le généalogiste se satisfait toujours de ce modèle arborescent, avec ledit « arbre généalogique ». Les histoires de vie, la vie de nos histoires, elles, s'en satisfont assez peu et se rient, par leur enchevêtrement complexe et souvent caché, de la linéarité réductrice des figures arborescentes.



Que dit l'arbre ?

Où sont donc nos ancêtres, sinon *là-haut*, comme le suggère Hubert Reeves avec une lueur facétieuse dans les yeux, lorgnant les poussières d'étoiles nous éclairant d'un temps révolu ? C'est bien là l'ultime énigme, la butée derrière laquelle l'esprit ne revient pas, si certaines de ses traces matérielles peuvent, elles, continuer à s'exprimer au-delà des temps. De là-haut, donc, les traces du passage de ceux nous ayant précédés tombent et atterrissent, si je peux oser la métaphore, dans l'enceinte des Pyramides aux parois décorées des légendes (*legenda* : « ce qu'il y a à lire ») de ceux qu'elles contiennent. Là, elles les ont préservés jusqu'à leur exhumation, soit par des pillleurs qui les ont rendues à leur nuit d'origine, soit par des savants qui les ont exposées aux regards curieux des musées et autres microscopes qui fouillent une intimité jusque-là préservée. Ces ombres cherchaient une forme d'immortalité, elles en ont conquis une autre, imprévue et, cette fois, sortie de l'ombre, mais efficiente.

L'enveloppe pyramidale a été conçue pour favoriser le vieillissement de ce qu'elle contient. Creuse, c'est un volume en trois dimensions qui abrite, sans les écraser, les formes préservées de la vie qui n'est plus, mais dont il reste une illusion sauvegardée par un traitement approprié et un revêtement adoptant, sur un matériau inaltérable, les apparences de ce qui a été. Autour de la « momie », dans une pièce sur les parois de laquelle sont peints ses *mots mis* en histoire, avec de la nourriture pour la survie de l'âme, sont rassemblés les objets de la personne qui permettent de reconstituer son environnement et ses habitudes. Plus qu'un livre en papier, c'est une mise en relief servie et autorisée par les restes émanant de ce qu'a été une vie et qui, à des siècles de distance, nous l'apprennent.

Sur ses parois, chaque inscription fait empreinte et rien ne s'efface. Comme pour le palimpseste, remis à l'honneur par Baudelaire, qui est un manuscrit dont on a effacé l'écriture pour pouvoir y écrire de nouveau, le texte initial persiste en dessous et peut toujours être récupéré et lu : « Mon cerveau est un palimpseste et le vôtre aussi, lecteur. Il a semblé que chacune [chaque couche] ensevelissait la précédente, mais aucune, en réalité, n'a péri³. » Freud nous a bien dit qu'il pensait l'inconscient comme atemporel. C'est ce qui fait que la mise en histoire de notre vie se mérite et doit se construire⁴ : elle ne va pas de soi et il ne suffit pas de vivre au jour le jour pour que ce travail se fasse. Les impressions se marquent sur les parois de

la mémoire, par proximité émotive ou thématique, par associations sensorielles, mais sans chronologie, dans un désordre temporel total : elles ne sont pas datées. Des épisodes fort lointains dans le temps peuvent pour cette raison se poser côte à côte, ou plus ou moins en surcharge. Ce qui passe dessous peut paraître perdu, car provisoirement masqué sans intention que cela le soit, mais l'essentiel (et souvent aussi le futile) reste et peut être récupéré par la logique narrative.

Ainsi, le palimpseste qui nous tient lieu de stockage en apparence aplati recèle-t-il, pour qui veut bien procéder à un travail biographique, la perspective donnée par la profondeur de l'histoire légendaire qui se souvient, s'inscrit, se transforme, s'avance dans une temporalité sans cesse à (ré)inventer. Par exemple, l'exil d'un milieu de vie originaire vers un second se fait souvent, au moins au départ, au prix d'un pseudo-effacement mutuel ou unilatéral. L'autre endroit peut couvrir plus ou moins hermétiquement le premier, et c'est sans doute à ce prix que se réalise ce qu'on appelle « adaptation » ou « insertion », mais le premier reste toujours inscrit. Comme sur un palimpseste, les traces de ces écritures initiales subsistent à l'état latent et pourront, de nouveau, être révélées ou se montrer agissantes au même titre que les plus récentes.

D'Œdipe à Hermès

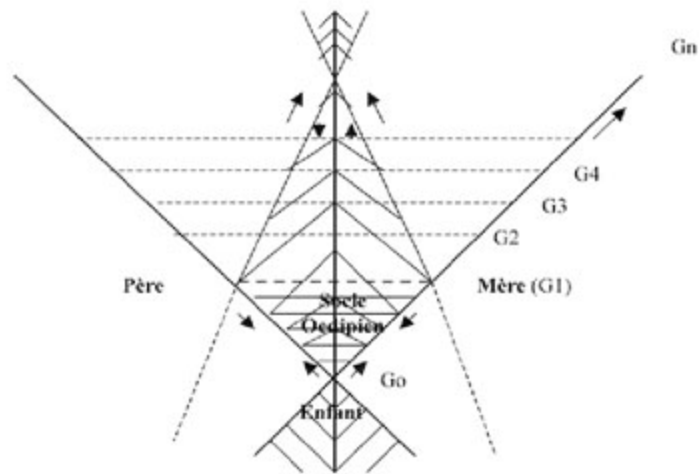
Les Pyramides autant que les parchemins nous conduisent en Égypte avec, il y a environ cinq mille ans, Imhotep comme premier architecte. Seulement, Chéphren adjoint à celle qu'il fait ériger à la demande du pharaon Djeser un Sphinx, ancêtre de celui qui questionne Œdipe sur l'énigme des générations. Et Hermès, qui comptabilise les actions des défunts, reposerait dans la plus grande de ces pyramides.

Dans un ouvrage paru en 1997^s, je proposais de passer, dans nos représentations de la construction familiale, de la figure d'Œdipe à celle d'Hermès. En effet, la représentation œdipienne (papa/maman/enfant) est une figure triangulaire plate, qui n'intègre pas la dimension temporelle et, d'ailleurs, souffre de cette ignorance : Œdipe ne peut « reconnaître » son géniteur à un carrefour, car celui-ci ne lui a pas été désigné ; s'il l'avait su, il aurait peut-être pu maîtriser l'impulsion de son bras, ou aurait pu choisir de commettre son parricide en toute connaissance de cause. C'est de ne pas en avoir été informé, ou plutôt d'avoir mal été informé, qui l'amène, à son

insu, à réaliser la prophétie de la Pythie. Mais peut-on pour autant incriminer le pur hasard ? N'aurait-il pas reconnu, malgré lui, une trace, un signe lui indiquant cet homme-là comme l'homme à tuer pour accomplir son destin et écrire la légende ?

Si Œdipe méconnaît et abuse malgré lui sa filiation, c'est qu'il n'a pas senti le souffle d'Hermès au carrefour de sa vie, Hermès le médiateur entre les temps et les gens, Hermès au gré des légendes considéré comme l'auteur de tous les livres, sur lesquels il aurait consigné l'ensemble des connaissances dont il posséderait la plénitude. Il est cette figure multiple qui, comme tout messenger, contribue à la transformation de ce qu'il véhicule, sa réception dépendant des destinataires et non pas de lui. Malin, il en joue d'ailleurs quelque peu, accentuant le processus en se montrant maître des détours et des clairs-obscur – donc, des traductions et autres trahisons. Néanmoins, dieu facétieux et agissant comme un catalyseur, il n'est pas complètement retors et se montre au besoin salvateur, car initiateur, conciliateur, négociateur et régénérateur. Dieu du savoir, instigateur, malgré sa fourberie, de l'ordre et de la régularité, il est considéré comme l'inventeur des hiéroglyphes et le patron des scribes, l'inspirateur des lois et de la chronologie (créateur des calendriers), de l'écriture de l'histoire dont son épouse sera sacrée déesse.

Il faut être habile pour attraper Hermès, ce dieu qui transforme, mais aussi se transforme, qui est assez rusé pour filer entre les doigts et les pages. Est-ce pour cela que l'on a figé la représentation du temps sous la figuration aplatie de l'arborescence ? Pourtant, s'il signifie surtout un transit entre des temps et des lieux distincts, reliant ce qui, autrement, resterait isolé, Hermès représente aussi une part d'immuabilité et de stabilité. Et nous pouvons, dès lors, l'adopter comme le garant de la mémoire mythique traversant les générations et rapprochant tout le registre du vivant par sa fonction de *transmission*, au sens étymologique de *mise en mémoire*. Charge au récepteur, ensuite, d'en faire quelque chose à sa façon. Aujourd'hui où l'ère de la communication virtuelle et instantanée se fait sur l'ensemble de la planète, il semble bien que nous soyons sortis de la tradition œdipienne et entrés de plain-pied dans l'ère hermésienne. Le savoir véhiculé autant que transformé, qui commence largement avant nous et nous nourrit autant de l'histoire des autres que de la nôtre, se constitue de génération en génération. On peut même tenter une représentation pyramidale de cette scansion générationnelle de la transmission.



La pyramide générationnelle et ses paradoxes
(Les lettres G, de 0 à n, signifient le niveau générationnel).

Le socle de la pyramide, triangulaire, présente à chaque angle les protagonistes de base de la famille : l'enfant, génération G0, sous lequel s'esquissent les descendants futurs et au-dessus duquel se placent ses géniteurs ou parents, génération de premier niveau G1. Chaque tranche générationnelle suivante et successive multiplie par deux le nombre d'ascendants, agrandissant la perspective, palier après palier, de façon exponentielle vers l'infini. En même temps, les connaissances que l'on peut en avoir se réduisent jusqu'à converger en un point disparaissant à l'horizon de nos savoirs : est-ce celui-ci que l'on cherche comme un Graal sans cesse inatteignable et que l'on appelle « son » origine, au singulier ? Alors, on ne peut que le constater, que d'origine au singulier, il n'y a pas, mais un inimaginable éclatement. Si l'on s'attache maintenant à poursuivre les lignes esquissées par la représentation géométrique, on voit, au-delà de ce point de jonction faisant croisement, les lignes s'écarter à nouveau virtuellement vers l'infini pour rejoindre, peut-être, en parallèle, celles s'écartant dès l'origine au fil de la montée générationnelle. Ainsi, plus l'on monte dans le temps, plus les souvenirs s'amenuisent – et pourtant, plus il y en a ! Mais on le voit, à force d'accumuler ainsi des faits, des savoirs et des personnes au fil du temps, il y a un moment où l'édifice, entraîné par son poids, carrément se retourne.

1- Martine Lani-Bayle (sld), et François Texier, *Apprivoiser l'avenir pour et avec les jeunes. Entretiens intergénérationnels avec André de Peretti*, Mare et Martin, 2006.

2- Jean Delay, *L'Avant-mémoire*, Gallimard, 1979 (2 tomes).

3- Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*.

4- Cf. la « mise en intrigue » de Paul Ricœur.

5- Martine Lani-Bayle, *L'Histoire de vie généalogique, d'Edipe à Hermès*, op. cit.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers...

« Il me semble leur parler, leur dire tout bas ce qui me semble s'être effectivement passé et qu'ils ne savaient pas, ce qui aurait pu être. Mais ils n'en ont cure puisqu'il y a le temps et qu'ils ne sont plus là pour me donner leur assentiment, m'accorder le pardon et la paix. »

Pierre BERGOUNIOUX.

De plus en plus on le constate, la succession des générations bouscule sa représentation traditionnelle, du haut vers le bas, pour la combiner avec un mouvement complémentaire, un appel du bas vers le haut. Ainsi, lors des mouvements contestataires de mars-avril 2006, un reportage aux portes d'un collège bloqué montrait-il des parents très énervés. Un enfant d'une petite douzaine d'années, prenant la parole, signala l'urgence : « Il faut calmer les parents ! »

Le règne de l'ordre¹

Le terme de génération, en apparence si simple, si utile dans le champ des histoires de vie en tant que repère de temporalité, est ambigu. Il lui est rattaché une double signification au regard de la linéarité du temps : verticale, puisqu'il désigne l'ensemble des êtres descendant d'un même individu à chaque degré de filiation ainsi que, par extension, l'espace de temps séparant chacun de ces degrés (en moyenne vingt à trente ans, mais dont la durée va en diminuant), mais aussi horizontale, puisqu'il définit

l'ensemble des personnes d'une classe d'âge. Il désigne donc à la fois le processus générateur et le produit qui en est issu ; il est diachronique autant que synchronique.

Le rapport des générations successives scande le temps et se pose comme un concept fondamental et irréversible de l'histoire : le fils du père devient père de son fils, mais ne sera jamais chronologiquement père de son père. La différence d'âge entre deux personnes reste incontournable : un père sera toujours plus âgé que son fils, avec une différence stable, même s'il peut être conduit, un jour ou l'autre, à lui céder la place. Derrière ces sauts qualitatifs se profile une continuité instaurant le sens de l'histoire, que les générations qui se suivent découpent en séquences. L'emboîtement de ces séquences se structure en cycles ponctués de « crises », que les historiens et sociologues ont pour tâche de chercher à décoder et comprendre, comme les psychologues pour les cycles de la vie individuelle. La question des générations ramène alors directement à la prise en compte de l'âge.

Ces positions et rapports d'ordre (aîné/cadet, par exemple) sont précieux à connaître pour comprendre les liens de filiation. Le principe de séniorité, le droit d'aînesse sont des données qui ont été essentielles et qui restent importantes dans le déroulement des conflits œdipiens comme dans les « successions » qui fondent l'identité générationnelle. Celle-ci, en effet, est orientée, échelonnée et elle génère une hiérarchie, des rapports d'allégeance, des interdits. Elle n'est pas fixe non plus et avance par sauts, chaque arrivée d'une génération nouvelle chassant tous les précédents d'un échelon : de fils à parent, puis grand-parent, arrière... Néanmoins, chaque fois, les rapports d'ordre sont inchangés : même vieillard et devenu sage, on reste le fils de ses père et mère, le petit-fils de...

Cette notion de génération, dès lors, n'est pas neutre. Comme le fait remarquer Claudine Attias-Donfut², « elle se prête à des idéologies diverses, cosmopolitisme, démocratisme, ou, au contraire, élitisme, nationalisme voire racisme ». De concept d'histoire, l'étude de la génération, en s'ouvrant à la sociologie, a introduit, dans la lecture historique, l'éclairage culturel et social, se rapprochant de l'humain et de son vécu propre (avec, par exemple, la prise en compte de l'étude de la famille, de la religion, de la mort, de la fête, des rituels et des coutumes). De même, la prise en compte de la succession des générations a montré d'un jour nouveau celle des mouvements sociaux. Nommer les générations a permis de créer une

mémoire, un sens et, par là, de contribuer à la construction de la genèse de l'historicité ainsi fondée.

La succession invente un lien à travers une suite de ruptures, elle est à la fois un passage et un état, elle indique un assujettissement et, en même temps, un remplacement. C'est par le biais des générations que le généalogique se trouve être présent dans la dynamique de toute vie humaine : il interfère dans toute trajectoire individuelle dont la genèse se trouve avant tout sociale. Ce qui pose la question fondamentale de l'inscription historique contextuelle de tout parcours de vie. Naître femme en 1920, en 1950, après 1968, après 2000, n'est qu'en partie comparable et alors, seulement en remplaçant ce fait dans l'histoire de la condition féminine.

La génération se situe donc au croisement entre mémoire, culture et histoire. La désigner inscrit dans la temporalité en distinguant le passé tout en esquissant le futur. Incluant le sujet dans la cohorte de ses congénères contemporains, elle délimite un espace de durée partagée, incluse dans un « inconscient collectif » commun. Dès lors, ce double mouvement d'imprégnation sociale et de cohabitation de générations d'échelles différentes crée un vaste creuset – appelé par Claudine Attias-Donfut « polyphonie générationnelle ». Cette polyphonie va de la cacophonie à la symphonie, dimension particulièrement riche dans notre société largement multigénérationnelle : plus la durée de vie augmente en effet, et plus la marge générationnelle diminue (même si l'âge des parents, lors de la naissance du premier enfant, tend à réaugmenter).

Dans un tel creuset, « c'est par l'appropriation de cette durée commune, celle de sa génération, que la biographie se redéploie dans le temps et que se réalise la temporalité propre, une temporalité concrète, participant des idées, valeurs, produits de son temps », constate Claudine Attias-Donfut³. Personne n'est indépendant de sa génération de naissance, mais c'est le temps familial que les générations rythment le plus ouvertement, y inscrivant cet ordre immuable nécessaire que des décalages, parfois, compliquent, en créant des cohabitations délicates, voire génératrices de déroutes possibles. La violation de cette loi est l'inceste, son détournement menant à la folie ; les nouvelles prouesses médicales inaugurent également d'autres formes de dérives.

Si les décalages naturels de ce type génèrent souvent des situations ambiguës (un oncle plus jeune que son neveu, une mère procréant alors que sa fille a déjà un enfant), si des générations peuvent ainsi se trouver

écrasées, il est d'usage, *a contrario*, d'exacerber ce qui a été appelé le conflit, voire le fossé, des générations : quand des tranches successives s'opposent et s'excluent mutuellement, se manquent de respect, quand il y a « crise de succession »... Dans le même temps, on observe aussi l'effet de cette forte croyance qui enchaîne dans l'imaginaire les générations entre elles, parfois fort insidieusement, et que d'aucuns apparentent à de l'atavisme, au destin, voire à une inéluctable fatalité – comme si la personne n'y pouvait rien et n'était qu'un réceptacle obligé et mené d'en haut comme un pantin.

L'évolution des sociétés traduit ces phénomènes d'une façon plus globale selon trois temps :

— Les sociétés stables, où la génération du père domine celle du fils qui lui reste assujetti, n'en hérite et ne le remplace qu'à sa mort.

— Les sociétés de transition où les générations du père et du fils cohabitent à égalité.

— Les sociétés à évolution rapide où la génération du fils supprime celle du père en présence de celui-ci.

Est-il nécessaire de préciser dans quelle configuration nous nous trouvons à l'heure actuelle ?

Un renversement inédit

Peut-être l'arrivée massive et la démocratisation de l'informatique, par exemple, en créant des savoirs neufs chez les jeunes que les plus âgés ont du mal ou ne parviennent pas à intégrer, favorise-t-elle cette troisième configuration, qui modifie totalement, voire intervertit, la hiérarchie traditionnelle de la transmission des savoirs ou de l'enseignement. « Je me demande si je n'hérite pas de mon fils... » se demande, songeuse, Annick. De fait, le retournement ainsi induit modifie la hiérarchie des générations qui s'inverse de plus en plus ouvertement et plus tôt, les jeunes apprenant aux plus anciens les données du monde actuel, quand ceux-ci leur transmettent ce qui est nécessaire à leur avenir⁴. Ce mouvement dans sa forme actuelle est récent. Jusque dans les années 1970, la crise entre les générations restait la règle et la révolte dirigée contre les *pères*⁵. L'héritage des époques précédentes était refusé et jugé « ringard », la jeunesse se tournait vers le futur en espérant pouvoir faire fi d'un passé estimé révolu. Quand il était trop difficile, ce passé était carrément gommé, escamoté,

voire détourné par un mensonge. Culturellement, on pensait encore que la fiction ou la tromperie pouvaient remplacer, en toute impunité, des faits peu glorieux ou catastrophiques.

Trente années plus tard, les jeunes ne se révoltent plus *contre* le passé mais *pour* l'avenir et leurs descendants. Le passé n'est plus rejeté – on a compris qu'il était pire de tenter de faire sans ; il est au contraire valorisé et recherché sans toujours qu'on se doute de ce qu'il peut receler de drames : *il faut* désormais savoir, se souvenir, commémorer, ouvrir les placards et autres oubliettes. Avec tous les excès auxquels on assiste quand le souvenir n'est plus un choix, une conquête, mais une obligation et que l'oubli est forclos.

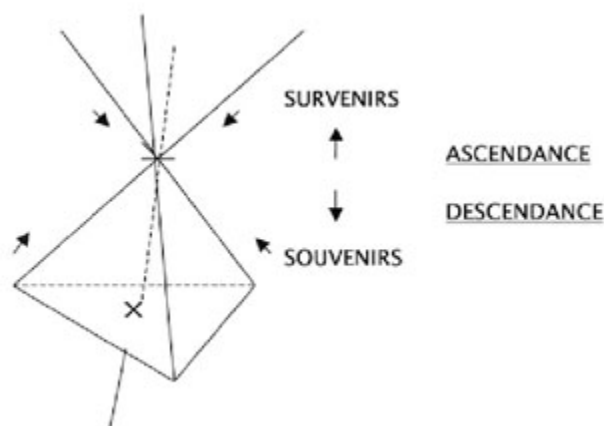
Un tel renversement, cette fois banalisé et apaisé, apparaît aussi dans le langage courant : « Je descends de mes racines » est une expression qui en rend bien compte et dont l'aporie n'est que rarement relevée, même si on représente (mais sans le réaliser) ses racines... dans les branches de l'arbre généalogique. De même, les mots « ascendants » et « descendants » sont souvent confondus et employés l'un pour l'autre. Et l'on remarque que c'est de plus en plus tôt, et pas seulement dans le secteur nouveau de l'informatique, que nos descendants prennent de l'ascendant sur nous (« Je suis l'aînée de mon père, qui rature sa vie au lieu d'y renoncer », constate Clémence Boulouque⁶) : la société a besoin aujourd'hui de ses jeunes pour lui apprendre le monde d'aujourd'hui, car celui-ci se modifie à une allure qu'ils parviennent mieux à suivre et qui leur est plus adaptée qu'aux anciens, parfois à la traîne.

Les *conséquences pédagogiques* de ce mouvement qui s'inverse apparaissent inévitables et il est indispensable de les prendre en compte dans les politiques et pratiques actuelles. Le rapport au savoir s'inscrit actuellement par l'échange dans une histoire collective et assumée, impulsée des uns vers les autres, *qu'ils soient plus ou moins jeunes*. Les compétences ne sont plus liées seulement à l'âge et la différence des générations entre enseignants et apprenants peut s'estomper et même, parfois, aussi se renverser. C'est là un véritable *changement de posture* transformateur de notre rapport au monde et au savoir qui s'ouvre, et dont les démarches présentées ici ne sont qu'une manifestation. On va désormais vers le passé pour se raconter et on se raconte pour le futur. Finalement, une correspondance s'exerce au-delà des frontières du temps et le passé interroge lui aussi après coup le futur. Ainsi, nous prenons peu à peu

conscience que nous sommes produits par ce (ceux) que nous produisons (nous sommes le produit de nos œuvres de vie) et non plus, ou plus seulement, par ceux qui nous ont produits. Cette vision permet d'échapper à la fatalité mais nous rend, sans fin, créateurs de ce qui nous constitue et redevables du futur dont nous ne pouvons nous passer pour vivre aujourd'hui et, peut-être, demain. Pour ce faire, les générations ont besoin de se tenir la main, réalisant que la transmission est donc aussi ce qui nous vient des plus jeunes. « Mes enfants sont devenus mes racines », remarque Tim Guénard², avec la lucidité que l'écriture confère aux écrivains qui savent, *via* la façon de le mettre en mots, ce que vivre veut dire.

Une perspective en forme de sablier

Si la prise de conscience du retournement du temps est récente dans ses manifestations, et en lien avec l'évolution accélérée de la société, l'image de l'inversion, elle, renvoie à celle que nous avons vue plus haut de l'implexe. Quand on part de soi et qu'on remonte dans le temps, plus on a d'ancêtres – leur perspective s'ouvre à l'infini – et moins on a de souvenirs, moins on en sait. Ce qui s'ouvre d'un côté se referme de l'autre et notre regard vers le passé se perd vite dans la nuit des temps, alors même qu'il s'ouvre vers une source infinie de déjà produits sur lesquels notre vie va s'appuyer. Il y a donc un moment où la pyramide, s'amenuisant avec la distance vers son sommet, se redéploie vers de nouvelles perspectives. Comme un sablier, régulant et maintenant, autour de son point de bascule, l'écoulement du temps, grain à grain.



Le sablier générationnel.

Notons que le processus est analogue dans le rapport écriture/ lecture. Quand vous écrivez, vous partez d'un vaste champ de possibles, chaos de prépensées pas encore formalisées mais bouillonnantes ; la mise en écriture contraint et réduit ces potentialités, elle les linéarise en tirant un fil, celui du texte apparaissant en successif. En revanche, quand le texte est lu, que ce soit par celui qui l'a écrit ou par quelqu'un d'autre, la corolle des possibles s'épanouit à nouveau en développant tout un paysage de pensées, qui n'est pas superposable à celui qui avait autorisé l'écriture et qui n'est pas prévisible non plus. La représentation de ce mouvement en trois temps correspond aussi à l'image du sablier qui, justement, sert à matérialiser le passage du temps, pas à pas. Le passé, le présent et le futur peuvent figurer ces étapes, le présent apparaissant comme point de torsion du passé vers le futur et inversement. Si ce passage dans la chronologie des horloges est linéaire, cette torsion permet de ne pas le considérer comme une simple et permanente fuite en avant – qui se rapprocherait ainsi de ce qui a eu lieu avant. Or les générations ne font pas que se succéder, elles se suivent certes dans la durée, mais pas dans les représentations où elles partagent une temporalité commune et autorisent des « rencontres » dans le temps, qui ne pourraient se faire autrement⁸. Point n'est besoin d'avoir été contemporains pour se « connaître » ; point n'est suffisant d'être plus âgé pour ne pas avoir de choses à découvrir des plus jeunes. C'est ce qui permet de sortir d'une vision positiviste dans laquelle le temps ne coule que dans un sens et où ce qui a eu lieu avant provoque, « cause » ce qui a lieu après. La vie est enchevêtrée et la succession temporelle n'est en rien assimilable à une causalité au sens mécanique du terme. C'est ce qui la rend rebelle, aussi, à la prédictibilité. Si la linéarité du temps fait que le plus âgé est et restera plus âgé, même dit « retombant en enfance » ou ayant besoin de l'assistance des plus jeunes, si, quoi qu'il se passe, cette hiérarchie est immuable et ne peut être remise en question, il arrive aussi parfois que le plus âgé ait besoin des plus jeunes pour apprendre.

Toutefois, pour beaucoup de *seniors*, forts de leurs droits d'aïnesse, un tel renversement est intolérable. Et de taxer de *jeunisme* certains anciens qui ne se conforment pas culturellement à leur classe d'âge, ou de déplorer l'*adultification* de jeunes rapidement mûres. Et d'affirmer qu'il faut chasser tout relent d'enfance chez les « grands », toute responsabilité ou

émancipation chez les jeunes alors que, pourtant, de plus en plus, on les pousse précocement vers des domaines ne correspondant pas à leur éveil physiologique ou développemental (par exemple à propos de la sexualité). Ce qui est sûr, comme le constate Hervé Prévost, c'est qu'à la « lutte des classes », qui a trouvé son apogée dans les années 1970, a succédé une « lutte des âges⁹ » tout aussi spectaculaire et exacerbée.

Essayons de prendre un peu de mesure avec Erik Erikson¹⁰. Ce psychologue a développé le concept de « générativité¹¹ » qu'il voit comme le souci d'impulser et de nourrir une force vitale chez les générations montantes, opposition à la « stagnation », et qui est le défi des années de maturité. Derrière cette incontournable préséance, la rencontre entre les générations¹² doit se faire dans la « mutualité » et non, comme on le remarque tant, dans le rejet, la peur, voire la rivalité. Une telle *correspondance* entre les personnes, dans le respect et la considération de chacun, quel que soit son âge, est le garant de cette nécessaire *transmission* qui permet de capitaliser les acquis de chaque tranche d'âge, tout en les transformant au fur et à mesure de l'intégration des apports nouveaux. Encore faut-il, pour cela, que celui qui envoie le message accepte qu'il soit reçu bien différemment de ce qu'il était dans ses propres intentions. Et là, c'est un autre problème... Pourtant, cette déformation issue de la transmission ne touche en rien à la préséance du plus âgé qui, quoi qu'il arrive, le reste face aux plus jeunes et n'affecte pas, bien au contraire, l'autorité et les responsabilités qu'il a en tant qu'aîné.

Insistant sur l'importance des liens entre grands-parents et petits-enfants, Renée Houde¹³ remarque fort justement que « le poids de la parole de l'ancêtre ne pèse pas de la même manière que les premiers mots de l'enfant » et, afin de faire pendant à la sénilité, façon péjorative de décrire les plus âgés en insistant sur l'aspect dégénérescence, propose le néologisme de *sénectitude* pour signifier cet état que donne la maturité et que jamais la nouveauté ne pourra atteindre. « Erik H. Erikson disait, rappelle-t-elle, qu'il faut qu'il y ait des personnes âgées qui n'aient pas peur de la mort pour qu'il y ait des enfants qui n'aient pas peur de la vie. » Ce propos peut être rapproché des propos d'enfants que nous avons recueillis dans une école. On peut, en effet, se demander comment la transmission est ressentie par les jeunes d'aujourd'hui, comment, et jusqu'où, ils se représentent ceux qui les ont précédés.

« Raconte-moi des grands-parents... »

Pour m'en rendre compte, je suis allée dans une école à la rencontre d'enfants d'aujourd'hui, pour recueillir leurs représentations de la grand-parentalité¹⁴. Nous sommes dans un CE2. Les enfants ont été avertis par leur maîtresse qu'il sera question des grands-parents¹⁵ avec une invitée pour une recherche. Ils en ont parlé avec leurs parents et recueilli quelques informations. Ils ont travaillé par ailleurs, en classe, sur la reconstitution de fresques biographiques. À la lancée du thème, ils lèvent d'emblée le doigt, s'empressant tous de parler. Il me faudra faire plusieurs tours de table. Et comme il n'est guère coutume d'écouter les enfants dans leur expression propre, je vais d'abord leur laisser la parole, et dans l'ordre où elle est survenue. Et ils sont affirmés ! La plupart de leurs phrases, comme nous allons le remarquer, commencent par « moi ». L'identité narrative est en marche, remontant les ascendances et s'ancrant dans le temps. L'ensemble se lit comme une histoire qui rebondit de l'un à l'autre.

« Moi, mes grands-parents... »

[NB : L'enregistrement n'ayant pas fonctionné tout de suite, plusieurs phrases au début se sont malheureusement échappées, associant d'emblée les grands-parents à la Seconde Guerre mondiale.]

« Mon grand-père, je [ne] l'ai jamais connu.

— Moi j'ai connu mon arrière-grand-mère, elle est encore en vie, elle est très vieille. Elle a une maladie.

— Moi, j'ai connu mon arrière-grand-mère, mais je [n']ai pas connu mon grand-père.

— Moi je connais mes grands-parents, mais, moi, je [ne] vais jamais les voir parce qu'ils sont pas ici.

— Moi j'aime bien aussi... En fait, ma grand-mère, elle est née pendant la guerre et elle a dû s'enfuir pour ne pas mourir, quand elle était toute petite. C'est génial quand maman me raconte tout ce qui

s'est passé. Aussi, ma grand-mère, j'aime bien aller la voir ; en plus, elle a une bonne santé, alors ça va. J'aime bien être à côté d'elle.

— Aussi, mon papy, mon arrière-grand-père, le papy de mon papa, il a été inconnu. On ne sait pas pourquoi. C'est mon papa qui me l'a raconté, il ne l'a pas connu, son papa. Et aussi, mon papy, il n'avait que sa maman. Aussi, il allait chez quelqu'un, après c'est devenu plutôt... il a eu une sœur et c'est devenu ma grand-tante, on dit que c'est sa sœur, mais ce [n]'est pas vraiment sa sœur.

— Moi, j'ai mon grand-père, il est mort à 70 ans parce qu'il avait une maladie qui était grave, donc il est allé à l'hôpital. Les médecins, ils ont essayé plein de médicaments, mais ça [ne] le guérissait pas... Mon petit frère, il [ne] l'a pas connu.

— Moi, je [ne] peux plus... Moi, quand j'étais en A... avec mes grands-parents, je faisais de la piscine et tout, et puis c'était les grandes vacances, on était venu en France donc je [ne] savais pas parler français et maintenant je parle français. Et puis maintenant, je [ne] peux plus aller là-bas et je [ne] peux plus les revoir.

— Moi, j'ai une arrière-grand-mère, elle est en très bonne santé. On [ne] la voit pas beaucoup.

— Moi j'ai un arrière-grand-père qui est à B., il est en bonne santé, mais il est très vieux, j'espère qu'il [ne] serait pas mort !

— Aussi, mon papy, le papa de ma maman, il a eu trois cancers et il [n']a pas été mort. Il en a eu un du nez, un ici [montre le haut de la joue] et un ici, je crois [montre sa tête], très proche du cerveau.

— Moi, je [n']ai pas connu mon arrière-grand-père, il est mort juste avant que je naisse, il avait à peu près 100 ans, donc... il est mort. Après, mon arrière-grand-mère, elle est toujours en vie, sauf qu'elle est en bonne santé.

— Moi, mon grand-père, mon arrière-grand-père, mon arrière-grand-mère, ils sont morts, mais je les ai connus un petit peu.

— Moi, en fait, je [n]'ai pas connu mon arrière-grand-mère, parce qu'elle est morte d'une maladie, je [ne] sais pas quoi, parce que maman, elle [ne] le sait pas... en tout cas, elle est morte d'une maladie et, mon arrière-grand-père, il est mort, je [ne] sais pas.

— Moi, mon arrière-grand-père et mon arrière-grand-mère, ils sont morts et je connais ma grand-mère et mon grand-père mais... Et puis voilà.

— En fait, moi, j'avais un arrière-grand-père qui s'appelait E. et je [ne] l'ai pas connu parce qu'il était mort, parce qu'il était très très vieux. Sinon, j'ai un autre arrière-grand-père qui s'appelait Papy L., il est mort d'une très grosse maladie, je [ne] sais plus comment elle s'appelait, et la dernière fois, j'avais 5 ou 6 ans quand il était mort.

— Moi, en fait, je sais beaucoup de choses sur mon grand-père, parce que je le vois pratiquement tous les jours et je sais qu'il a eu deux couronnes de chêne avant d'être aviateur et puis... Si tu verrais, si t[u] observes bien dans les BD d'Astérix et Obélix, César, il avait une couronne de chêne comme ça... eh ben, mon grand-père, il en a eu deux ! Et voilà.

— C'est César, ton grand-père?

— On a le droit de parler des parents?

— Ben moi, mon arrière-grand-père, il [n']est pas connu, il avait un cancer, et puis il est mort.

— Moi, je [n']ai pas connu mon papy et mon arrière-grand-père, parce que mon arrière-grand-père a eu une maladie d'Alzheimer et, comme je suis né le 7 mars, lui, il est mort 4 mars. Sinon, mon papy, comme il habite au M. je [ne] peux pas le voir. J'irai l'année prochaine.

— Moi, mon papy, il est mort le 16 novembre, il est mort d'un arrêt car diaque, parce qu'il avait 84 ans et il était déjà un peu malade... et, ma mamie, elle est très très triste.

— Mon arrière-grand-père et mon arrière-grand-mère, ils sont morts très très jeunes.

— Moi, quelquefois aussi, je [ne] peux pas trop aller voir ma mamie et mon grand-père parce que, maintenant, ma mamie, elle habite en S. et, comme sa mère et ses deux sœurs elles sont mortes là-bas... Avant, elle [n']habitait pas là-bas, elle habitait en France et, maintenant, elle est repartie en S. parce que je [ne] sais pas.

— J'aimerais bien en parler...

— Pas moi. »

[Débute, à ma demande et pour circonscrire leur propos prenant allure de surenchère, la confection d'un dessin à propos de(s) grands-parents.]

« Moi, je vais chez mes grands-parents paternels, parce que mon grand-père maternel, il est mort d'un cancer et, donc, du coup, ma

grand-mère maternelle, elle est toute seule... donc, elle [ne] peut pas trop s'occuper de ma sœur et de moi...

— Mon arrière-grand-mère, elle a 98 ans, et j'espère qu'elle va encore vivre longtemps parce que, déjà, elle a une bonne santé... à mon avis ça va déjà, alors j'aimerais bien qu'elle reste... à mon avis, elle va encore vivre encore quelques petites années, parce qu'elle est en bonne santé... c'est juste que, c'est comme un peu pour tous les grands-parents... j'aimerais bien qu'elle vive assez longtemps.

— Nous, mes grands-parents, il [n']est jamais venu. Je le [ne] connais pas...

— Moi, mon arrière-arrière-grand-père, il était très très vieux et il avait mal au cœur et, parfois, il a des crises et, maintenant, il est mort quand même, je crois qu'il avait, au moins, 90 ans ou 89...

— Moi, j'ai un papy qui est mort parce qu'il avait envie d'être mort, il avait une maladie.

— Moi, je connais quelqu'un qui était vieux et qui souffrait beaucoup... en fait, quand on veut s'enterrer, on peut aussi faire brûler son corps.

— Tu sais, quand on est malade, tellement qu'on souffre de sa maladie, on peut se tuer, aussi.

— Moi, j'ai encore mes deux grands-parents et mes deux grands-mères et mon grand-père paternel, il a fait la guerre d'Indochine et la guerre d'Irak et il est toujours... il est très gradé parce qu'il a survi [*sic*]. Il était commandant.

— Moi, je [n]'ai pas connu, je [ne] sais pas qui c'est mon arrière-grand-père et mon arrière-grand-mère du côté de mon père... par contre, je sais comment ils s'appelaient, les arrière-grand-père et arrière-grand-mère du côté de ma mère, c'étaient M.-L. et H.

— Moi, je me rappelle maintenant comment il est mort, il est mort d'un arrêt du cœur, mon grand-père, et ma grand-mère, elle s'est fait écraser.

— Moi, j'ai... du côté de ma mère, il est très drôle parce que, à chaque fois qu'on va se coucher quand il vient à la maison, il n'arrête pas de nous raconter des histoires, par exemple quand on était au ski, on a glissé sur de la bouse de vache on est tombés dedans, des choses comme ça...

— Moi je [ne] m'en rappelle plus.

— Moi aussi, mon arrière-grand-mère, je voudrais bien qu'elle vive encore parce qu'elle a 97 [ou 87?] ans et, comme elle est en très bonne santé et quand elle vient chez nous elle est marrante et elle est gentille, alors je voudrais qu'elle vive encore.

— Moi, mon autre grand-mère, elle a eu un problème du cerveau, parce qu'elle [ne] voulait pas prendre ses médicaments, alors ce qui fait que son cerveau il [ne] marche pas, il marche, mais elle peut plus parler. Mais elle vit encore, elle est à l'hôpital. Mon papy, il est tout seul.

— Mon papy, il est colonel, il fait des bateaux magnifiques, c'est un champion de bateaux.

— Moi, mes deux grands-pères, ils me font souvent rire, ils sont tous les deux gentils et puis ils ont tous les deux un grand jardin, il y en a un où c'est plus grand, c'est du côté de mon papa, il a une piscine creusée et je me suis construit une petite cabane dans un arbre parce qu'il m'avait acheté du bois pour en faire. Et il a aussi des grands arbres et il y a un arbre aussi où j'ai mis une petite échelle pour grimper dedans. J'aime bien ça.

— Moi, mon arrière-arrière-grand-mère, elle a survécu les deux guerres mondiales et elle est morte à 103 ans.

— 103 ans !!!

— Il paraît qu'il y en a qui vivent à 150... si, j'ai vu à la télé.

— Si, le pire des âges, ça a été à 122 ans.

— 125 000 !

— Non, le pire, c'est 1 000 ans...

— Et [il] y a mon arrière-grand-père qui est né un siècle avant mon grand frère.

— Moi, mon papy, il est encore en vie, il habite à Paris et tous les samedis et dimanches je vais le voir. Et on fait des jeux ensemble, c'est sur tout en été parce qu'il a une piscine, il a une grande maison, il a un jardin et, en été parfois, je vais le voir et je me baigne avec lui.

— Mon grand-père, on allait parfois se promener dans les jardins et il m'amenait toujours avec son camion, ça faisait tout drôle.

— Moi, il savait bien construire les avions avec des moteurs, alors j'ai plein d'avions avec des moteurs. »

Je rappelle que ces enfants ont entre 8 et 9 ans pour la plupart. Et on le voit, ils sont déjà bien inscrits dans un passé qui les regarde et les concerne. Où cela les a-t-il menés, dans leurs réflexions et connaissance du monde ? Les cinquante-deux propositions recueillies sont le fait de vingt-six parmi eux, seuls deux dans la classe sont restés silencieux, et ils auraient tous pu/voulu en dire beaucoup plus. Au total, vingt-trois propositions évoquent les grands-pères, contre onze seulement les grands-mères ; treize parlent des arrière-grands-pères, et onze les arrière-grands-mères. On trouve même une évocation d'un arrière-arrière-grand-père et d'une arrière-arrière-grand-mère.

Si l'on croise ces remarques avec le [tableau des représentations adultes-enfants](#), on remarque qu'ici, ce sont les grands-pères qui ont été majoritairement à l'honneur et qui ont donné lieu au plus grand nombre d'anecdotes, voire à des expressions de fierté manifeste. On constate également que la remontée est largement ouverte vers le haut : si quasiment tous les enfants ont accepté de parler de leurs ancêtres – fût-ce pour dire qu'ils ne les connaissent ou ne les voient pas (ce qui a été évoqué, à un titre ou à un autre, treize fois) –, les arrière-grands-parents, pourtant non convoqués directement par la consigne, sont venus en force s'imposer (vingt-six fois, si l'on compte les deux arrière-arrière..., soit une moyenne d'une fois par enfant). Et la remontée ne s'est pas arrêtée là, car, à la fin, la fourchette d'âge a pris une belle ampleur et, hors enregistrement, ils sont allés jusqu'aux dinosaures et autres cousins antérieurs. La remontée générationnelle ouvre donc bien la voie vers le passé, et elle est fortement verticalisée.

Ces enfants sont prêts à entrer dans la culture, à pénétrer ses enseignements. Dont les guerres qui se sont, à plusieurs reprises, et dès le début, imposées comme événements marquants dans ce rapport générationnel, guerres pourtant absentes, pour la majorité d'entre eux en tout cas, de leur vie quotidienne, mais déjà très présentes dans la représentation de l'actualité leur parvenant par le petit écran comme par cette assimilation ancestrale : le passage des générations semble avoir fait son œuvre de façon plus ouverte et directe qu'avec les générations précédentes, pourtant plus proches dans le temps des première et seconde guerres mondiales. Cette lucidité *sachante* chez de si jeunes enfants, surprend. Effet de génération, sans doute : c'est souvent celle qui suit un

événement qui recueille le silence et qui passe le flambeau des questions aux suivantes.

En contrepoint, la remontée générationnelle n'ouvre pas qu'à la continuité temporelle, mais à sa scansion. Et là, avant d'être synonyme de tendresse, évoquer ceux qui, parfois, prennent le relais des parents et sont associés aux loisirs, les ancêtres, représente d'abord, pour ces enfants, ceux qui apprennent la mort et la maladie, la souffrance et les effets de la vieillesse. Sans doute les catastrophiques effets de la canicule imprévue de l'été 2003 ont-ils accentué cette médiatisation des personnes âgées comme des êtres affaiblis, diminués et malades, aux portes de la mort et alors que, paradoxalement, ils n'ont jamais été aussi jeunes et bien portants. Ainsi dix-huit propositions évoquent la mort, quinze la maladie, contre sept seulement qui parlent de vie (mais dans le sens d'être « *encore* en vie ») et six de santé (« *encore* en bonne santé ») mais comme des états provisoires que l'on sait éphémères et dont on espère qu'ils dureront le plus longtemps possible... C'est cela que les ancêtres apprennent malgré eux aux enfants : que le passé est infini, certes, et source de multiples découvertes, mais aussi qu'il est pour chacun borné et insaisissable, imprévisible et, surtout, qu'il peut être ponctué de catastrophes auxquelles certains survivent, dont certains triomphent (ce qui se mesure parfois, en tout cas pour les hommes, en médailles sur la poitrine ou en couronnes sur la tête), mais d'autres non. Voilà ce que produit le passage de la mémoire. Elle ouvre vers une lucidité précoce et ne se leurre pas de zones masquées : les enfants y résistent, ils en parlent, droits et bruyants face à leur destin. C'est le prix de l'authenticité prônée dans les relations de communication actuelles – même entre générations et même avec les plus jeunes.

« Dessine-moi des grands-parents... »

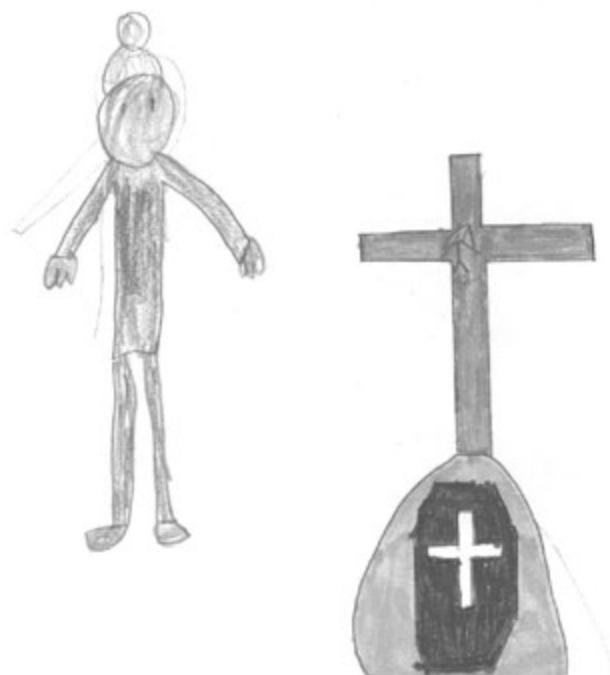
Les dessins réalisés par ces enfants vont dans le même sens que leurs propos. Nous en avons recueilli 26, tous ayant accepté de nous les confier (certains nous sont carrément et explicitement adressés). Un des élèves ne l'a pas remis, car il estimait qu'il n'était pas terminé ; un autre, qui ne s'était pas exprimé, a réalisé un dessin qu'il nous a confié.



Dedicacé, mais non signé.

Il est toujours délicat de transformer en mots ce qui s'est exprimé sous forme d'images ; c'est pourquoi ceux que nous avons reproduits ici portent un seul titre et pas de commentaires, pour les laisser, chacun, parler d'eux-mêmes. Les enfants ont eu des questions inhabituelles avant de se lancer. Beaucoup voulaient ainsi que l'on reconnaisse leurs grands-parents, et ne savaient pas comment s'y prendre ; ou, quand ils ne les connaissaient pas visuellement, ils ne « voyaient » pas comment les représenter. Ils souhaitaient donc coller leur représentation au plus près de la réalité. Ils ont aussi demandé s'ils pouvaient ajouter un environnement, une maison ou d'autres éléments. L'intéressant, entre autres, est d'observer comment ils s'y sont pris, finalement, pour indiquer l'âge de leurs personnages. Quelques-uns ont carrément mentionné qu'ils les dessinaient jeunes (notamment ceux ayant remarqué que leurs ancêtres étaient décédés tôt) ; une autre a indiqué qu'elle inventait la couleur, car, à l'époque de son dessin, les photos, dit-elle, n'existaient qu'en noir et blanc. Mais c'est surtout aux objets dont ils ont été dotés que l'on repère, quand il n'y a pas

eu de commentaires écrits, qu'il ne s'agit pas de figures parentales : cannes, outils, lunettes, décorations militaires, voire fusil de guerre. Plusieurs sont carrément figurés allongés dans leur tombe ; à moins que seule la croix n'ait été représentée. La tristesse est alors évoquée, ou des pleurs dessinés.



Une évocation claire, sans nom.

Il y a aussi des chevelures grisonnantes ou clairsemées pour les hommes. On voit quelques chauves, un barbu, un autre mal rasé.



Jeunes et en forme, les grands-parents pour ce petit-fils...

Que montrent ces jeunes témoignages ? À tout le moins que l'éloignement temporel et générationnel, loin de gêner ou amoindrir la transmission, la favorise, voire la permet quand elle a pu être entravée avant. La question qui se pose maintenant à l'encontre de ces enfants, « informés », sinon avertis, en tout cas plus ou mieux que leurs aînés, est celle-ci : que feront-ils de ces savoirs, souvent bien pesants, et de la masse d'informations, mélangeant réel et imaginaire, échelles temporelles et spatiales, dont ils sont plus que jamais assaillis ? Quoi qu'il en soit, cette

possible et fugace inversion du cours du temps et du rapport entre les générations, dont nous venons ici de repérer la marque récente, ne remet pas en question la séculaire transmission des anciens vers les nouveaux ; elle ouvre simplement la voie à des communications interactives mutuelles plus riches entre personnes d'âges différents et au-delà de leurs différences d'âge : le processus sort de sa simple linéarité descendante pour bénéficier aussi aux aînés qui en retour...

Intermede

Avec tache...

« J'ai reconstruit de manière spectaculaire les tribulations de ma famille. Je me suis beaucoup exposé : c'est émouvant et difficile de mettre en place publique les secrets de famille. Et j'ai rompu avec une tradition de silence, en disant des choses qu'on ne dit pas habituellement. »

Allessandro PIPERNO.

En 2005, je présentais, lors d'un exposé public, des recherches généalogiques personnelles pour en expliciter le cheminement et les motifs, les quêtes et les surprises. Chacun, motivé, écoutait attentivement ; les questions ensuite furent animées, comme elles le sont, en général, quand de tels thèmes sont abordés. Soudain eut lieu, du fond de la salle, une intervention agressive, ne concernant pas la présente conférence, mais une autre qui avait eu lieu quelques jours auparavant. Il se trouvait que je connaissais la conférencière incriminée, ce qui me permit, au bout d'un moment, de comprendre de quoi il s'agissait et de réagir à cette attaque verbale venue d'ailleurs.

« C'est inadmissible, criait ce monsieur, l'autre jour, une femme est venue parler de son ancêtre, ça ne se fait pas ! Cela revient à déterrer les morts, laissons-les donc tranquilles là où ils sont ! C'est le seul progrès de l'homme sur l'animal, la sépulture, et certains osent revenir en arrière sur les acquis de la civilisation en sortant les défunts de leur tombe !

— Mais monsieur, ai-je répliqué, sans avoir encore réalisé à quelle séance il faisait allusion, et l'histoire, la culture, et ce que je viens de faire

devant vous, en parlant de l'un de mes ancêtres ?

— Ce n'est pas pareil », a-t-il répondu tout net.

J'ai commencé à comprendre d'où venait sa colère. Monique, une de mes anciennes étudiantes avait, au cours d'un diplôme en histoires de vie, travaillé sur son histoire ascendante. Et ce qu'elle avait trouvé, ne correspondant pas directement à la légende familiale transmise sous le couvert d'un silence de plomb, elle l'avait mis en scène sous forme théâtrale ; quelques représentations avaient eu lieu. Ce monsieur avait assisté à l'une de celles qui s'étaient déroulées quelques jours plus tôt.

Ce qui avait entraîné ses foudres, à y réfléchir, n'avait pas été l'histoire mise en scène : nous sommes « habitués » au sordide d'histoires qui nous sont ainsi présentées ; c'est d'ailleurs en général à ce titre qu'elles nous intéressent. Souvent, elles sont même couvertes sous un voile pudique de fiction, assortie de la magique formule : « Toute ressemblance avec une personne connue... » Néanmoins, il arrive que l'aspect véridique ou de témoignage soit affiché ouvertement – ce qui ne garantit pas, d'ailleurs, que l'histoire relatée soit vraie. De toute façon, tout texte raconte inévitablement autre chose que ce qui s'est réellement produit, *il n'est pas la réalité mais un essai de mise en mots*, de traduction dans un langage inventé par l'homme. Chacun ressent et relate à sa façon ; chacun l'entendra d'une autre façon. Rien que d'habituel et institué, dans de telles démarches. Ainsi, les thèmes les plus durs peuvent-ils s'exprimer de diverses manières. La pédophilie, l'inceste n'ont pas été inventés à notre époque et parce qu'on commence à sortir ces fautes du silence qui les retenait. Des récits à ce propos, il y en a eu de tout temps, il n'est qu'à se pencher sur les mythes et les légendes qui nous constituent, mais point n'est besoin d'aller si loin.

Certes, Monique avait mis en scène une histoire indigne, impliquant un homme dans un débordement comportemental. Mais son tort, selon ce plaignant, ne le situait pas là : elle avait osé dire publiquement que l'homme que la mise en scène théâtrale faisait revivre, non seulement avait bien existé, et qu'elle n'avait rien romancé de son parcours, mais, pire, qu'il était l'un de ses ancêtres et, comble, elle en portait le patronyme. Voilà ce qui était intolérable pour ce monsieur. Moi, je pouvais bien faire resurgir des ancêtres présentables – ou, du moins, leur face présentable : rien de choquant, ce n'était pas ce qu'il appelait « déterrer ». Pourtant, qu'avais-je fait, pour reconstituer celui parmi mes aïeux dont j'avais parlé ? Quoi de différent de la démarche de Monique ? Et surtout, qu'y pouvais-je, de ce

que j'avais trouvé ? Qu'y pouvait Monique, de ce qu'elle avait trouvé ? Pourquoi choquait-elle, et pas moi ? N'avait-elle donc pas le droit de se montrer *debout*¹⁶ devant une assemblée, digne, quand elle avait eu un ancêtre lointain qui avait commis, sous l'empire de la dégradation, des délits qui lui avaient valu, devant la justice des hommes, condamnation, bagné et mort ? Lui avait fauté voilà des lustres ; elle qui n'avait rien commis et ne faisait qu'en descendre, ne faisait qu'en parler ! À ce titre, n'avait-elle même pas le droit de dire ce qu'avait perpétré cet homme ? En avions-nous seuls la possibilité, parce que nous n'en descendions pas (pour ce que nous pouvions en savoir) ?

Monique était debout et elle entendait bien le rester, avec et malgré cette histoire pesante qu'elle ne pouvait transformer – cela avait eu lieu – ni effacer. Elle avait choisi de la raconter à partir des traces qu'elle avait pu retrouver, puis de l'exposer, tant auprès de sa famille directe qui avait diversement réagi, que du public : tous ces ancêtres nous sont communs, ils font partie du patrimoine collectif. Comprendre, par exemple, que la déchéance ou la pédophilie ne sont pas une invention des exclus de notre époque permet de nous distancier et de regarder autrement ce qui nous concerne de plus près. *En parler ne suscite ni le fait ni sa récurrence – s'il n'en empêche pas, non plus, la répétition.*

Monique avait poussé un cri de révolte, quand elle avait saisi quel était le poids dont elle souffrait depuis toute petite, en raison du nom qu'elle portait et de la souffrance sans nom manifestée, dans le silence, par son père. Alors elle avait ressorti et écrit, diversement, plusieurs formes de textes, dont par exemple un courrier fictif au greffier de la cour d'assises ayant dressé le procès-verbal de condamnation de son ancêtre¹⁷ (extrait de son spectacle), qui montre comment la culpabilité se construit et se transmet.

C'est le procès de cet homme qu'elle a mis en scène avec les textes de l'époque. Rien qui n'aurait vraiment choqué certaines personnes de l'auditoire, si elle n'avait avoué qu'elle descendait de l'accusé, discutant et montrant comment les descendants sont marqués longtemps d'une telle infamie : le modèle même de celles qui se transmettent efficacement, elles, de génération en génération. Monique expliqua simplement la façon dont elle l'avait découvert, ce qu'elle tentait d'en faire depuis qu'elle savait, pour elle comme pour ses proches et au-delà, par son spectacle. « Il y a en moi, dit-elle, cette ombre dont j'ignorais la présence mais ressentais

l'angoisse¹⁸. » Monique avait bien perçu qu'il se passait quelque chose d'inavouable autour de son nom mais, élevée dans le « secret », elle avait échafaudé une autre hypothèse. Il y avait quelques notables, aussi, dans sa famille, pour « redorer le blason », et cela se savait – c'est en général le genre de savoirs qui passe bien, faux ou non, peu importe, et suffit à certains. Comme la ville de Nantes est de sinistre mémoire autour du « commerce triangulaire » qui y a enrichi plus d'un et laisse encore aujourd'hui des traces visibles¹⁹, elle avait naturellement imaginé que la honte pesant sur leur nom venait de là. Comme cette honte était de notoriété publique désormais – et c'était l'argent (mal) gagné surtout qui était honteux –, socialement exposée et travaillée, elle devenait en quelque sorte acceptable, car reconnue, partagée ; elle pouvait s'avouer et se dire malgré son aspect condamnable, sans trop déranger²⁰, sans bousculer la société (et sans perturber le monsieur de tout à l'heure). Et puis, par hasard, en feuilletant un ouvrage sur les bagnards bretons, elle était tombée sur son patronyme. Interpellée, elle avait été feuilleter les archives du bagne de Brest. De fil en aiguille, l'origine de la honte familiale s'était déplacée et était tombée au plus bas, perdant même tout « prestige » – si jamais d'aucuns pouvaient encore en trouver dans certains faits renvoyés à la noblesse.

Écoutons-la dans un texte non publié qu'elle m'a remis. « Mon histoire, peut-on y lire, est la traversée d'une grande histoire familiale, scellée par l'interdiction de dire, de savoir, de se confronter à l'extérieur par peur de se mêler au commun, dont on a voulu nous protéger. Mon histoire est celle de la mise au jour des relents d'une condamnation sociale dont mes parents ont cru pouvoir occulter l'origine, avec, en conséquence, sur nos épaules, la complexité des marques de la honte, la charge induite d'une faute à effacer, d'un danger toujours possible dont on doit se protéger, de la peur de l'atavisme, et toujours d'une méfiance à l'égard de l'extérieur dont on suspecte, sans les nommer, les dangers. [...]

« Rien d'étonnant à cette ambivalence douloureuse à vivre et porteuse de frustrations, d'insatisfaction de soi, et de culpabilité – puisqu'il était interdit d'en rendre responsables les autres –, d'un sens aigu et paralysant du devoir et de l'empêchement d'avoir un projet personnel qui serait teinté d'égoïsme, du non-droit de réussir et d'en être fier, puisque cela serait en contradiction avec l'humilité chrétienne et surtout, la honte reçue en héritage : “Souviens-toi d'où tu viens !”, avec l'interdiction de jouir de la

vie, puisque l'histoire familiale nous enseigne que la connaissance du plaisir est dangereuse et entraîne, indubitablement, sur la pente du péché et de la faute, nommons ici l'alcoolisme et la perversion sexuelle, les deux faisant la paire avec son lot déplorable de conséquences pour les familles et les descendants, comme nous redit l'histoire... »

Monique a reconstitué, trouvé, tenté de saisir les effets mortifères. Elle a communiqué avec ses contemporains. Et choqué, dans sa famille sans doute, mais pas seulement. Elle a aussi communiqué à rebours avec son ancêtre V., le prenant à partie de ce qu'elle portait encore de lui comme fardeau. « Reviens, V., faut qu'j'te cause !... », lui a-t-elle enjoint, en lui demandant des comptes.

Cela, le héros de Sylvie Germain n'a pas osé le faire : « Son impuissance à anéantir cette ascendance nauséuse, ou au moins à réclamer des comptes à ces parents qu'il a aimés avec une innocence qu'il juge à présent coupable, se traduit en violente inimitié à l'égard de lui-même. Ce qui n'est pas sans conséquence, car cela se retourne contre lui. Ce ressentiment le noue de l'intérieur, et au sortir de l'adolescence sculpte ses traits avec rudesse²¹. » Monique, elle, a traqué les sources de ce tenace sentiment de honte, elle l'a écrit, puis exposé. Pas comme certains déballent leur sac dans l'impudeur la plus totale et la provocation ; dans la dignité, la retenue et le respect, pour comprendre. Par l'écriture, elle a aussi demandé des comptes à cet ancêtre pesant : la transmission passive est ainsi devenue communication active²².

Bien sûr, il en est qui préfèrent toujours tenter d'étouffer ces remontées sous des couverts plombés. Est-ce la majorité ? « L'histoire ne retient que ceux qui sont honorables, constate Michèle Gazier²³. Les autres partent dans l'enfer des secrets de famille que peu de descendants ont l'audace d'aller débusquer. À quoi bon se faire du mal, remuer le fumier ? À quoi bon ? » Monique ne regrette pas son implication dans sa fonction de passeuse, tant au plan familial que public. Pour autant, cela n'a pas été, on le voit, sans réactions diverses autant que violentes. Comme elle le constate elle-même : « S'il y a des remous, il y a une énergie en jeu qui permet d'évoluer sainement et positivement. Mais quel travail ! » Ce travail se fait en prenant comme alliés le temps autant que l'écriture, et c'est un travail qui demande du courage autant que de l'obstination.

- 1- Réflexion amorcée dans ma thèse d'État et reprise dans plusieurs publications, avant d'aboutir, à partir d'ultimes remaniements, à celle-ci.
- 2- Claudine Attias-Donfut, *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, PUF, 1988, page 49.
- 3- *Ibid.*, page 240.
- 4- Martine Lani-Bayle et François Texier, *Apprivoiser l'avenir avec André de Peretti*, *op. cit.*
- 5- Gérard Mendel, *La Révolte contre le père*, Payot, 1968, qui exprime bien ce mouvement.
- 6- Clémence Boulouque, *Mort d'un silence*, Folio, n° 4089, 2003, page 127.
- 7- Tim Guénard, *Plus fort que la haine. Une enfance meurtrie : de l'horreur au pardon*, J'ai lu, n° 5502, 1999.
- 8- Sauf chez certains romanciers, *cf.* par exemple Jorge Luis Borges, *Le Livre de sable*, Folio, n° 1461, Gallimard, 1978.
- 9- Hervé Prévost, *Commencer à gagner sa vie sans la perdre*, L'Harmattan, 2006.
- 10- Erik Erikson, *Enfance et Société*, Delachaux et Niestlé, 7^e éd., 1982.
- 11- *Cf.* Ronald Müller, « La transmission intergénérationnelle à travers la générativité », *Chemins de formation au fil du temps...*, n° 9, octobre 2006.
- 12- Notons qu'on pourrait dire la même chose de la rencontre au sein de chaque génération...
- 13- Renée Houde, « Intergénérationnel, filiation, mentorat : des histoires de traces... », conférence du 5 juin 2004, Sion.
- 14- Merci à N. pour avoir accepté ce projet, m'avoir ouvert sa classe une demi-journée et avoir obtenu l'accord de son établissement et des parents.
- 15- La confection d'un arbre généalogique à l'école est depuis quelques années inscrite dans le programme scolaire.
- 16- « Debout, m'a-t-elle écrit en réagissant à mon texte, certes... mais vite déstabilisée par la "rumeur", j'entends par là les réactions réelles des uns et des autres. [...] Moi avec une difficulté à analyser, à faire face, à répondre. Par contre, moi debout dans l'envie, dans le droit de l'être. »
- 17- Monique G., « Une histoire familiale conjugée sur six générations, entre présent, passé et futur... », *Chemins de formation au fil du temps*, n° 9, 2006. Merci de m'avoir autorisé la reproduction de ces extraits.
- 18- Jeanne Champion, *Lambeaux de mémoire*, Plon, 2001, page 67.
- 19- Malgré sa destruction massive par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale (*cf.* par exemple les demeures de l'ancienne "île" Feydeau, étonnamment préservée).
- 20- Au contraire de la pédophilie, honte individuelle et absolument pas partageable, précise Monique, et dont elle n'a pu découvrir la réalité qu'en sortant du cercle familial, comme on va le lire juste après.
- 21- Sylvie Germain, *Magnus*, Albin Michel, 2005, page 74.
- 22- Rejoignant par là la démarche d'*histoire de vie générante* que nous présenterons dans le prochain chapitre.
- 23- Michèle Gazier, *Mont-Perdu*, *op. cit.*, page 158.

Chapitre 7

Trois formes de passage en écriture

« J'étais allé des livres que je dévorais aux livres que j'écrivais, comme on pousse des portes devant soi – jusqu'à découvrir le sans-phrases de la vie pure. »

Christian BOBIN.

Personne ne devrait mourir avant d'avoir réalisé un récit de sa vie, appelait de ses vœux Gaston Pineau, fondateur sur notre territoire de la démarche des « histoires de vie ». Et la vie, on l'a vu, déteint par les deux bouts, elle commence *avant* pour durer encore un peu *après* par les traces de son passage, laissées malgré soi ou avec sa propre complicité, voire sa volonté manifeste. La vie est en soi « écriture », nourrie de l'amont et persistant quelque peu vers l'aval, afin de créer un relais évitant à chacun de tout avoir à réinventer. « Tout homme, constate pour sa part Pierre Bergounioux, porte en lui la matière d'un livre, celui de sa vie. À côté des volumes réels serrés sur les rayons des bibliothèques s'étendent, à perte de vue, les rangs fantomatiques des récits qui jamais ne furent écrits, soit que l'auteur n'ait jamais trouvé les mots, soit qu'il n'ait pas survécu à la chose¹. » Derrière ces deux réflexions, nous pouvons relever une préoccupation commune : relier l'écriture et la vie, donner vie à l'écriture et donner l'écriture à la vie. Faire naître ainsi le temps, de génération en génération...

Dans une telle aventure, l'intergénérationnel trouve tant son épanouissement que son accomplissement, combinant ces marques diverses,

images et objets laissés par ceux qui nous ont précédés et que nous ne pouvons rencontrer qu'ainsi. Plusieurs objectifs président assurément aux remontées temporelles permises et réalisées grâce à leur (re)composition par l'écriture à l'encre. Nous avons pu, pour notre part, en repérer trois formes, enchevêtrées, déjà expérimentées et déjà évoquées par ailleurs.

L'histoire de vie généalogique

Récoltant les cailloux, scories laissées par les ancêtres, face apparente de la transmission, et doublant ce travail de la mise en œuvre d'un effet d'écho qui seul peut redonner de la chair au squelette incomplet exhumé à la faveur des quelques traces restantes, il est possible par exemple de réaliser, par et grâce à l'écriture, ce que j'ai appelé un « accouchement à rebours » : l'accouchement des personnes dont nous descendons.

Et ça marche ! Quand vous l'écrivez, l'ancêtre est là (dans votre) présent, qui vous accompagne quasi physiquement pendant le temps de l'écriture. Et cela permet à chacun d'entre nous de mettre au jour une part de notre savoir *insu*, car on peut se surprendre ainsi à écrire, somme toute assez facilement, des parts de vies que l'on n'a pas vécues et que pourtant on n'ignore pas totalement, puisqu'on *peut* les écrire : cet *insu*, ce que l'on sait sans le savoir comme je l'ai défini plus haut, permet de faire apparaître cette parcelle de *ceux d'avant* qui demeure et réside en nous.

J'ai choisi de nommer *histoire de vie généalogique*² cette pratique qui consiste à s'écrire, s'écrire dans le temps d'avant soi, à travers l'écriture de ses ancêtres. Il ne s'agit pas, par cette démarche – et je crois que je ne le soulignerai jamais assez ni suffisamment clairement –, d'une recherche (dé)ournée vers le passé, mais bien d'une tentative de dégagement d'une configuration à laquelle on participe à partir d'un certain moment, moment qui se retourne vers ceux qui ont précédé. Cette recherche permet dès lors d'établir, non des certitudes, mais plutôt un relativisme : le passé est si vaste, vite infini³ ; on choisit ses marques, ses repères, à partir de pistes variées (les « traces *m* et *i* »⁴) que chacun va composer à sa façon, toutes ayant droit de cité, mais la plupart restant oubliées. C'est sur ce terreau que chacun se crée à sa façon, devenant auteur d'un texte personnel, composant avec ces quelques ingrédients remontant du passé, tant individuel que collectif. Et cela va mieux en le disant/l'écrivant. « Il est mort et je me suis

souvenue, alors j'ai écrit », constate Jacqueline, mettant le point sur ce qui constitue un des moteurs de ces écritures.

Mais il n'est pas nécessaire, non plus, de s'appuyer seulement sur ce que l'on sait. Si la mémoire réactivée par un événement présent fait partie des déclencheurs de ces récits généalogiques, point n'est besoin de se rappeler par soi-même de ce que l'on va écrire : « Mes souvenirs s'organisent à partir d'un personnage central, raconte Myriam, ma grand-mère. J'invente ce que je ne sais pas, quand j'ai trop de ressentis. » Le reste s'organise de lui-même, par la logique du texte à l'œuvre autour des quelques traces connues. Et comble les inévitables lacunes. « Je la cherche pour la décrire, ma grand-mère, remarque pour sa part Chantal, je vois une dame en tablier, il y a beaucoup de brouillard. Je me prends au jeu en découvrant. Les loups sont comme chez eux dans la légende. L'histoire se joue entre les guerres et la tuberculose. Célestin, il a du ciel dans son prénom... »

C'est ainsi que je me suis pour ma part lancée, un peu à l'aventure, dans une démarche d'écriture de certains de mes ancêtres, partant d'un secret qui avait plombé leur succession – pour en donner la version que j'avais pu en reconstituer (ce qui n'a d'ailleurs fait, comme souvent, que repousser la part d'ombre vers d'autres zones insoupçonnées : le terrain en effet est inépuisable et, comme l'horizon, recule à mesure que l'on avance). Comme je l'ai dit plus haut (page 26), un de mes arrière-grands-pères, côté paternel, avait eu Alfred Dreyfus pour stagiaire au moment du déclenchement de l'Affaire. Et il est mort « accidentellement » d'une chute de cheval peu de temps après, alors qu'il venait de trouver, comme nous le souffle le silence familial autant qu'institutionnel, des preuves de l'innocence de son stagiaire et qu'il s'apprêtait à aller témoigner – ce dont il avait informé sa hiérarchie...

Le sachant officier du Cadre noir de Saumur et cavalier émérite couvert de prix, jamais je n'ai pu trouver plausible qu'un beau matin, et alors qu'il faisait sa balade quotidienne dans les campagnes du Mans où il avait été muté dans l'urgence et contre toute attente (pour l'éloigner de Paris ?), il ait chu – de lui-même ou de la faute de sa monture – et que cette chute l'ait tué, sur le coup qui plus est : mon esprit de petite fille s'était toujours insurgé contre cette version officielle de sa mort et il me semble que j'ai toujours su qu'un jour, j'écirais son histoire. Le temps venu, j'ai fait quelques recherches, aidée de ma mère comme relais actif (et non,

curieusement, de mon père, héritier pourtant du même patronyme). Et j'ai choisi, plutôt que de limiter le récit à cet homme, de l'étendre vers l'amont en le raccrochant à un homme ayant beaucoup compté pour lui, et que l'on peut classer parmi les « ancêtres dominants » : Charles Lebon le rebelle, fondateur de la Compagnie de gaz éponyme⁵, son grand-père maternel. Relier le destin assez exceptionnel de ces deux hommes me paraissait tant gagner en force et en intérêt que permettre de leur rendre de concert hommage, au-delà de l'oubli aussi surprenant qu'immérité qui les avait atteints tous deux diversement, notamment au sein de leurs descendants – mais pas seulement.

C'est alors que, partant par l'écriture à la recherche de ces hommes, m'est apparue une femme, faisant lien entre eux, car fille du premier et mère du second, femme dont il ne nous restait, comme trace, hormis eux, que quelques photos et un bulletin scolaire. Et c'est à peu près tout. Mais cette femme que j'ignorais tout à fait, qui pourtant avait bien existé – j'en étais une preuve vivante –, qui de plus avait été gommée, allez savoir pourquoi, des héritages autant que de la mémoire de la compagnie Lebon fondée par son père⁶, Caroline, donc, m'est apparue très clairement comme une évidence, malgré cette absence de traces directes. C'est finalement elle que, sans m'en rendre compte tout de suite, je me suis mise à écrire au-delà de l'histoire de ses père et fils, me sentant plus proche sans doute, en tant que femme, d'elle que d'eux. C'est pourquoi l'ouvrage s'est appelé *De femme à femme à travers les générations*. C'est donc bien une aventure intergénérationnelle imprévue qui s'est ainsi révélée, alors que mon projet à l'origine était autre. L'aventure de la remontée se fait différemment dans la lignée d'un même sexe, de femme à femme, de mère en fille, ou d'homme à homme, de père en fils : les échos de la transmission croisée, comme de la parenté croisée d'ailleurs, doivent selon toute vraisemblance se conquérir autrement.

C'est en tout cas à la lumière de cette expérience de réception inattendue que j'ai élaboré ce que j'ai naturellement appelé, dès lors, « histoire de vie généalogique » : à savoir comment apparaissent et nous parlent ces ancêtres qui sont en nous. Ce qui, *in fine*, est une façon de nous raconter, puisque c'est nous qui les faisons apparaître par l'écriture à partir de ce que nous sommes, nous, plus qu'à partir de ce qu'ils ont été, eux, et qui est devenu en soi inaccessible. Une grand-tante, par exemple, m'a contredite : mais non, Caroline n'était pas du tout comme ça, son caractère

était bien différent ! Qu'en savait-elle plus que moi, elle qui, de plus, n'avait pas fait de recherches spécifiques à son sujet – et qui, *a fortiori*, ne l'avait pas plus connue que moi ? Simplement, nous étions différentes et ce passé, pourtant commun, nous apparaissait au-delà, mais aussi à travers nos différences. De quoi nourrir de belles disputes potentielles pour qui croirait que sa vision sur un paysage est plus juste que celle de son voisin à côté. Pour se garder de tels déchirements, rappelons-nous que tout texte est signé de celui qui en est l'auteur, non de ceux dont il parle. Et plus le récit remonte loin⁷, plus le décalage peut s'accroître car les projections personnelles, pour combler les lacunes du texte, prennent de plus en plus d'importance.

L'histoire de vie générationnelle

De telles démarches surviennent même quand elles ne sont pas sollicitées directement. C'est ce qui s'est produit dans un groupe d'écriture que j'anime régulièrement et où, derrière un intitulé variable et assez ouvert pour laisser chacun choisir son propre thème d'entrée en écriture⁸, ont surgi, pour une part des participants, des approches spontanément généalogiques. Le travail de mémoire s'est ouvert de l'amont vers l'aval ou *pour* l'aval. « Cette quête vers mes ancêtres, ont signifié les plus anciens parmi eux, je ne l'effectue pas pour les raconter ni pour me raconter à travers eux, mais pour transmettre explicitement, et avec mes mots, ce passé à mes descendants. »

Cette démarche, tournée par définition du passé vers l'avenir, je l'ai appelée, pour la distinguer dans ses motifs et son regard temporel de la précédente, « histoire de vie générationnelle ». Et j'ai remarqué que les ancêtres n'avaient pas attendu pour produire de tels textes : j'ai retrouvé des documents écrits par telle arrière-grand-mère ou laissés par tel aïeul, et dédiés à leurs éventuels et hypothétiques (arrière) petits-enfants, où ils se racontent, font état des grands événements de leur vie, souvent replacés dans leur époque... Le souci de transmission, l'anticipation ont toujours existé et été plus ou moins conscients. Remarquer comme nous l'avons fait que ce qui se transmet est surtout ce qui ne se dit pas, ou ce qu'on ne veut pas transmettre, n'éteint pas ce désir de passage (pour se prolonger) autant que de contrôle de ce que l'on veut laisser après soi. On pourrait même dire qu'il le nourrit, voire le suscite.

« Je veux laisser une atmosphère pour les petits-enfants qui ne l'ont pas connue, témoigne Marie-Claire. Nous sommes une famille de marins, les marins sont catalogués, ils laissent beaucoup de traces et de lettres. » On s'éloigne et cette prise de distance laisse le temps, autant qu'elle donne le besoin, d'écrire et d'être lu. Ainsi peut-on faire passer, de son vécu et de soi-même, ce que sa famille, sinon, ignorerait, puisque passé au loin. Les descendants qui ne savent pas non plus peuvent, grâce à ces traces, en prendre connaissance. Mais « à quel moment commence-t-on à s'intéresser aux grands-parents ? » se demande Jacqueline, 80 ans. « Je veux transmettre aux enfants ce que j'ai appris de mes ancêtres – notamment ce qui a été occulté – et leur faire part de mes découvertes », ajoute-t-elle, renvoyant là aux remarques des précédents chapitres. Pourtant, elle va quand même trier : « Ça, on ne veut pas le dire aux enfants ; ça, on leur lance comme une bouteille à la mer. » Pour sa part, projette Jean-Claude, « je crois, dans l'avenir, transmettre mon père à mes garçons... Ils n'auraient jamais entendu parler de l'Algérie autrement... ». Et, comme il y a été contre son gré, il entend leur restituer cette part insue dont il se trouve, malgré lui, le détenteur. Il souhaite en effet que ses descendants, au moins, sachent ce qu'a été cette guerre. Avec son regard et son ressenti.

D'autres conservent des réserves actives : « Jamais on ne dévoile nos parts d'ombre. Les passions interdites de notre vie d'adulte ne passent pas dans l'écriture », remarque Christian en se maîtrisant. Du moins le croit-il. Car ce que les destinataires du récit en font est une autre affaire. « On en parle depuis qu'ils savent que j'écris », se réjouit Marie, mais tous n'en tirent pas la même satisfaction : « Mes enfants n'ont pas demandé à lire mon récit », déplore Robert avec une grosse pointe de souffrance dans la voix. C'est fréquent : la nature humaine est ainsi que c'est en général ce qui manque dont on a envie. C'est l'histoire qui se dérobe qui interpelle, plus que celle qui est là, à disposition. Si Robert n'avait pas écrit, s'il avait fait énigme de sa vie, ses descendants l'auraient peut-être lanciné pour la dire ou l'écrire, mais, comme il s'est posé d'emblée en transmetteur, ils savent qu'ils *peuvent* savoir, d'ailleurs ils savent déjà, car son attitude montre qu'il est avant tout transmetteur, et non receleur : leur ignorance est donc relative, les sources sont pour eux disponibles, les malles ouvertement présentes dans le grenier et disponibles. Leur curiosité sait où se diriger en cas de besoin. Alors ils liront, ou peut-être pas : le texte a le mérite d'exister, peut-être aura-t-il besoin de la distance du temps – et du passage

des générations – pour être lu par les descendants. *On ne peut tenter de maîtriser (à peu près) que ce que l'on produit, pas ce que cela produira (ou pas, ou autrement) sur les autres.*

J'ai réussi un moment à détendre Robert. En général, je dédie toujours mes livres, surtout ceux traitant des histoires de famille, à mes descendants. Je ne crois pas que mes enfants les aient jamais lus. D'ailleurs, ils n'en ont pas besoin pour le savoir. De plus ma fille, par exemple, ne lit guère en général : sa modalité d'expression est le graphisme plus que l'écriture-lecture. Pourtant mes livres lui ont bien servi, notamment à élever sa fille : peu après la naissance de celle-ci, le médecin lui demanda de rehausser le haut du lit du bébé. Elle ne trouva rien de mieux, pour ne pas y mettre quelque chose dont elle pourrait avoir un autre usage immédiat, que d'y coincer mes livres. Et je fus fière qu'ils trouvent ainsi une utilité intergénérationnelle, contribuant, de surcroît, à soulever la tête de ma petite-fille ! La transmission est bien imprévisible et passe d'une façon qui nous échappera toujours. C'est bien là son charme, sinon son principal intérêt...

L'histoire de vie générante

Mais la situation peut également se retourner et une forme d'interactivité se mettre en place, au-delà des temps, débouchant sur différentes formes de « correspondances ». Albert Jacquard, par exemple, a publié, à l'orée du XXI^e siècle, un ouvrage intitulé *À toi qui n'est pas encore né(e)*, précisant, sur la jaquette, *Lettre à mon arrière-petit-enfant*⁹. Cela commence comme une histoire de vie générationnelle, mais le principe de la lettre – procédé qui, en général, appelle une réponse – incite à la classer en position intermédiaire d'avec ce que je vais présenter ici. En effet, Jacquard ne donne pas en direct, dans son texte, la parole à ce descendant potentiel, mais il le tire des limbes par anticipation en s'adressant déjà à lui : avant même qu'il ne soit un projet parental, il est un projet ancestral : « En m'adressant à toi, je t'ai donné existence. À l'instant où j'écris ces lignes, tu n'es pas. À l'instant où tu les lis, tu es ; tu deviens. [...] Plus mystérieux et surtout plus fécond est le télescopage des temps vécus permis par l'écriture¹⁰. »

Il s'adresse à lui (elle), mais il ne lui donne pas la plume en retour. Édith a été plus loin, inventant un tel procédé dans l'autre sens : ne sachant comment écrire son grand-père qu'elle n'avait pas connu (car décédé avant

sa naissance), elle a décidé de lui écrire une lettre, réunissant les questions qu'elle souhaitait lui poser. Stupeur lors de la séance suivante, elle est arrivée avec la « réponse » du grand-père, une lettre très vivante (que les grèves de la Poste n'avaient pu retarder), où s'exprimaient des ébauches de réponses en route dont la pertinence, au regard du personnage en principe non connu, ne faisait pas de doute. Une « correspondance » s'est, sur ces bases, établie. Mais rapidement, le grand-père a questionné, lui aussi, sa petite-fille (qui, ainsi, s'est piégée elle-même concernant sa propre difficulté à se raconter). « Toi tu peux tenter de me connaître, mais, moi, comment savoir qui tu es si tu ne me le dis pas ? » Alors Édith a commencé à (s')écrire.

Une autre étudiante du groupe s'est aussitôt saisie du procédé où présent et passé s'interrogent mutuellement et où, rapidement, l'on ne sait plus qui génère l'autre. Jusqu'au point où le grand-père de l'une s'est mis à écrire au grand-père de l'autre... Ce que permet l'écriture est à ce titre très fécond et ne demande qu'à être exploité. Les générations n'ont pas besoin d'être contemporaines pour dialoguer, car ce dialogue se fait *à l'intérieur de chacun dans le présent*. Il nous touche donc tous et contribue, quand il s'effectue, à notre constitution. Il fallait nommer cette forme permise par l'écriture et mise au jour par Édith : j'ai pensé à *histoire de vie générante* (*alias* « principe d'Édith », date d'inauguration du procédé le 26 mars 2002), pour rester dans la lignée des précédentes appellations, histoires de vie généalogiques et générationnelles.

Une autre forme de correspondance s'est ainsi mise en route dans ma propre histoire. J'ai évoqué l'épisode concernant mon arrière-grand-père, à propos de l'affaire Dreyfus. Récemment, des suites de l'ouvrage que j'ai écrit à ce sujet, j'ai entamé un échange épistolaire par *e-mail* avec un descendant d'Alfred Dreyfus. Rien ne nous aurait rapprochés, sinon le fait que nos ancêtres, voilà plus de cent dix ans, à la fin du XIX^e siècle, ont travaillé ensemble. Et voilà que nous nous écrivons dans le présent du XXI^e siècle, nous qui ne les avons jamais connus mais qui pourtant les connaissons bien et qui, par nos échanges à leur propos, les ressuscitons chacun à sa manière. Lui est historien, au sens de la grande histoire. Moi je le suis aussi d'une certaine façon, au sens complémentaire – parfois même contradictoire – des petites histoires que nous constituons et qui nous constituent. Peut-être dans un avenir proche M. Dreyfus et moi-même,

petite-fille Bayle, saisissons-nous l'occasion de nous rencontrer et de nous serrer la main, au nom de nos ancêtres mais aussi en notre nom – sans refaire l'histoire, mais en franchissant d'un bond les barrières du temps générant des liens au-delà de lui-même.

Sur l'île de la Réunion, j'ai eu vent d'une expérience de contact intergénérationnel¹¹ qui peut aussi être apparentée, quoique de façon différente, à l'histoire de vie générante, mettant cette fois en jeu la renaissance d'un lien entre générations ne s'étant pas connues, et réapprivoisant, par là, les plus jeunes vis-à-vis du savoir. Des enfants étaient en échec grave à l'école. Un collègue eut alors l'idée de leur demander d'aller recueillir, chez eux auprès de leurs parents, le savoir ancestral inconnu de l'école mais transmis oralement de génération en génération. Là, c'était l'école, lieu des « vrais » savoirs officiels, qui était demandeuse, pour quelque chose qu'elle ignorait et que les parents, par ailleurs stigmatisés comme incultes, possédaient ! Ceux-ci ont alors été restitués dans une dignité au regard des savoirs et de la culture, reconnus par le lieu de l'apprentissage, et les enfants en retour pouvaient donc aussi apprendre de l'école, sans se mettre en déloyauté par rapport à leur famille. Les grands-parents ont même été invités dans les classes pour faire partager à tous leurs savoirs : pour certains, c'était la première fois qu'ils pénétraient dans une école¹².

En parlant d'« apprivoiser », nous avons pu mettre en place – la démarche a déjà été évoquée en ces lignes, et à l'initiative d'André de Peretti, un de nos grands aînés ayant atteint, en mai 2006, 90 ans, une démarche d'échange intergénérationnelle également très générante. Il m'avait sollicitée il y a quelques mois pour mettre en place une recherche sur « Comment apprivoiser l'avenir pour les jeunes et pour nous ». D'accord, lui ai-je répondu, mais alors, faisons-la avec des jeunes. Ce qu'il accepta avec grand enthousiasme. Nous avons alors mis en place des entretiens entre lui et quelques jeunes de 15-17 ans, médiatisés par des représentants des deux générations intermédiaires, où il partirait de son parcours et de la vision du monde qu'il avait, sur la base de son expérience de vie¹³. Mais quand les jeunes sont arrivés, ils étaient impressionnés, et je me suis demandé comment le contact – nous ne disposions que de peu de temps – allait pouvoir se faire.



Les grands-parents à l'école (la Réunion).

André leur a dit à peu près ceci :

« Vous représentez-vous comment je vivais et comment était le monde quand j'avais votre âge ?

— ...

— Eh bien, je vais vous le dire. Voyez-vous, je suis né au milieu de la Première Guerre mondiale. Je suis devenu jeune adulte au début de la Seconde, ai été mobilisé, puis fait prisonnier. Entre-temps, il y a eu la grande crise de 1929, époque où je commençais mon adolescence... »

Le contact était établi. Les jeunes n'avaient plus peur, non seulement d'un tel passé dont ils constataient que l'on pouvait réchapper, non seulement d'un présent finalement pas si noir que cela, mais aussi du futur. C'est leur perception du présent que ce discours sur le passé révolutionnait avant tout pour eux, entraînant l'avenir dans son sillage : que pouvaient-ils encore considérer comme grave et sans espoir dans leur vie d'aujourd'hui, au regard de ce qu'André de Peretti dressait devant eux comme tableau de sa propre vie ? Alors ils l'ont écouté et questionné. Et quand ils sont repartis, leur regard sur leurs propres perspectives d'avenir était

métamorphosé. « Osez, leur répéta André, osez la vie, osez votre vie. » L'air d'Erik Erikson sur la générativité avait largement soufflé sur cette étonnante rencontre. Et Hermès avait bien été au rendez-vous.

Les démarches d'histoires de vie concernant le passé et les ancêtres sont maintenant plus ou moins entrées dans les mœurs, alors que la mémoire est devenue à la mode : la généalogie se vend bien et partout et les arbres fleurissent tout comme les récits de vie de famille. Plus grave : d'un usage spontané à une récupération quasi obligée¹⁴ et pas toujours réfléchie, le pas de la généralisation et de l'effet automatique attendu de telles démarches est souvent franchi. Pour autant, il ne faudrait pas que ces multiples dérives tuent ce que l'on peut en attendre au plan des révélations génératives de la transmission. À savoir la mise au travail importante des souvenirs, les nôtres comme ceux qui nous viennent des autres. Comme le rappelle Boris Cyrulnik¹⁵ : « Quand on n'a pas la possibilité de travailler ses souvenirs, c'est l'ombre du passé qui nous travaille. [...] L'archéologie d'une crypte, l'éclairage d'une zone d'ombre de notre histoire peut même devenir une recherche passionnante quand un mystère est dévoilé et que notre entourage participe à l'exploration. » De cette recherche collective, nous allons voir maintenant d'autres exemples, partant de déclencheurs spécifiques matériels *m* faisant écho, en les (r)éveillant, aux traces *i* (cf. page 95). Ouvrons un moment l'album de photos.

¹- Pierre Bergounioux, *B-17 G*, Argol, 2006, page 33.

²- Martine Lani-Bayle, *L'Histoire de vie généalogique, d'Edipe à Hermès, op. cit.*, et *De femme à femme à travers les générations, op. cit.*

³- Voir ce qui est dit autour de l'impléxe des ancêtres page 74.

⁴- Voir page 95.

⁵- Qui sera nationalisée en 1947, donnant naissance à EDF, Électricité et gaz de France.

⁶- Celle-ci indique que celui-ci n'a eu que des fils sans même citer Caroline, et alors que pour eux, la famille est une valeur centrale qui a fait vivre la Compagnie pendant des générations (même après la nationalisation en Gaz de France) – cf. par exemple cette citation de leur cru extraite de l'album historique reconstitué pour leur *Centenaire* et dans lequel n'est question que des fils de Charles Lebon, fondateur de la Compagnie : « Il existait autrefois, dans de nombreuses familles, un registre appelé *Livre de Raison* où, en marge des comptes journaliers, de leurs gains et de leurs dépenses, nos aïeux consignaient les événements marquants de leur existence : naissances et décès, mariages et alliances, fêtes et travaux. C'était comme une charte du foyer, un héritage sacré transmis de père en fils, où chaque génération apportait sa pierre, sculptait un ornement nouveau au fronton de la maison. (In Lebon et al., *Un centenaire (1847-1947)*.) »

⁷- Que dire des travaux de reconstitution des paléoanthropologues... Constatant cela, je ne regrette pas de ne pas l'être !

⁸- Cf. par exemple Martine Lani-Bayle (coord.), *Raconter l'école au cours du siècle*, L'Harmattan, 2000 et *Histoires de formation, récits croisés, écritures singulières*, L'Harmattan, 2001.

⁹- Albert Jacquard, *À toi qui n'est pas encore né(e)*, Calmann-Lévy, 2000.

¹⁰- *Ibid.*, page 195.

¹¹- Thierry Malbert, « Rencontre intergénérationnelles, rencontres de savoirs », *Chemins de formation au fil du temps...*, n° 9, octobre 2006.

¹²- Cf. par exemple *Échanger des savoirs à l'école*, ou *Pratiquer la formation réciproque à l'école*, direction Claire Héber-Suffrin, Chronique sociale, 2004 et 2005.

¹³- Cf. *Apprivoiser l'avenir pour les jeunes. Entretiens intergénérationnels avec André de Peretti*, op. cit. Le document-vidéo du parcours de vie d'André de Peretti est consultable sur www.oasis-tv.net et accessible aussi à partir du site de l'université de Nantes www.fc.univ-nantes.fr/transform

¹⁴- La réalisation d'un arbre généalogique est maintenant inscrite dans les programmes scolaires, et dès le primaire...

¹⁵- Boris Cyrulnik, *Le Murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2003, pages 27 et 30.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Ces photos qui nous racontent le temps

« Notre mémoire : une *camera obscura* ou, plus prosaïquement, un cagibi où se cachent des restes inutiles, où brillent des éclats brillants : le disparate d'un grenier sans âge. »

J.-B. PONTALIS.

Peut-on restituer concrètement à l'intergénérationnel sa saveur et son savoir ? Comment faire resurgir la vie à partir de ce qui a été et qui a été tu ou s'est tu ? Faut-il, par exemple, partir des quelques traces visibles que cette vie a laissées de son passage et qui ont dépassé leur présent ?

L'éclairage des ombres

Depuis ma prime enfance, je ressens – sans doute aidée par voie intergénérationnelle, en tout cas pour avoir été baignée dans une atmosphère la mettant en lumière (traces *i*) –, un attrait pour la photographie (traces *m*). Celui-ci s'est nourri des plaques sur verre et épreuves sur papier d'un ancêtre artisan et artiste photographe, Léon Ottenheim, à l'ombre éclairée desquelles j'ai grandi. Mettant dès lors en œuvre l'*histoire de vie généalogique*, laquelle ressuscite ceux qui nous ont précédés par un récit reconstitué à partir des traces qu'ils ont plus ou moins malgré eux laissées, j'ai établi, au regard de la transmission entre générations, une « correspondance » entre retour de narrations et images laissées, ouvrant la

voie au monde de l'*imaginaire*. Celles-ci se complètent à merveille car, si le texte déroule *le* temps, l'image arrête *un* temps. Les images ou photographies réalisées avant nous constituent une part importante de notre patrimoine, nous permettant de réinventer notre histoire bien plus qu'avec de seuls mots ou autres objets et au-delà de la fuite des générations.

Du passé que le présent décompose au fur et à mesure, comme du lointain où nous n'irons jamais, nous ne pouvons saisir la saveur que par le biais de telles traces parvenant jusqu'à nous. Ainsi, pour retenir et rappeler le monde, il reste les images, qui dessinent les contours de la vie pour les mots qui en content l'histoire. Parfois nous avons les unes, parfois les autres. Mais quand mots et images s'interpellent et se rejoignent, s'opèrent, entre leurs potentiels narratifs respectifs¹, une étrange alchimie où les uns éclairent les autres, et réciproquement. Leur association permet de comprendre de l'intérieur, et sur le moment, car elle la visualise, la vie de ceux qui nous ont précédés et ce qu'ils en faisaient. Ainsi se montrent-ils tels qu'en eux-mêmes, à ce moment de leur parcours où ils ont été saisis, puis révélés.

De cette improbable rencontre entre les images et nous-mêmes peut surgir un récit, suscité par celui qui, absent de l'image, l'a produite et qui est mis en mots par celui qui la découvre plus tard. De plus en plus, et de plus en plus ouvertement, des reconstructions biographiques (voire des romans de vie) s'inspirent ainsi de photographies. Celles-ci, et leur choix, ne sont pas neutres au regard de l'écriture *a posteriori* de l'histoire.



La capture

Léon Ottenheim photographiant ses petits-enfants devant la Risle, vers 1918.

« Le texte ne “commente” pas les images. Les images n’“illustrent” pas le texte : chacune a été seulement pour moi le départ d’une sorte de vacillement visuel, analogue peut-être à cette perte de sens que le Zen appelle un *satori* ; texte et images, dans leurs entrelacs, veulent assurer la circulation, l’échange de ces signifiants : le corps, le visage, l’écriture, et y lire le recul des signes », remarque Roland Barthes en exergue de *L’Empire des signes*². Et dans ce tissage interactif, la vie du temps revient jusqu’à nous.

Quand le voir devient savoir

Le savoir, on le saisit ainsi, commence par le voir. Si donc c’est sur le voir, parmi tous les « sens », que le savoir s’amorce et s’appuie en priorité, il est, à ce titre, un des gages les plus utiles à notre survie – tant physique que psychique, et nourrit l’intergénérationnel par les remontées directes qu’il autorise dès lors qu’il est capturé et fixé. Mais comment ? Car le vu

s'envole à mesure qu'il se dévoile, par couches successives ; il ne fait pas histoire s'il n'est relié et articulé aux visions précédentes et suivantes. Seul, il compose des tranches, des fragments et il n'informe que d'un état passager.

Pour pallier cette fugacité du temps, l'homme a, dès l'aube de son émergence, tenté d'en capturer des manifestations estimées par lui « mémorables » – dignes d'être retenues – en constituant une mémoire extérieure, tant pour lui-même que pour les autres. C'est ainsi qu'il en est venu à fabriquer des premières traces volontaires, picturales, « sur » son passage. Certes, du fond de notre présent, nous lisons sans doute, sur les parois de Lascaux ou d'autres grottes, bien autre chose que les intentions, sinon les représentations, de leurs auteurs. Néanmoins, nous y lisons avant tout un message qui remonte de bien loin, franchissant les limites du temps – tout en attestant de l'importance précoce, pour l'homme, du façonnement et de la fixation d'images issues de son milieu de vie. Surtout, ces traces sont lisibles par tous, au-delà des temps, des cultures et des autres formes de langage. Une communication potentielle universelle s'instaure, même si chacun y voit un écho différent, en fonction de lui-même et de son temps : c'est le vaste et le plus profond des réseaux de communication intergénérationnelle.

Le passage du mur à la feuille a ensuite été un progrès considérable pour ces représentations, leur permettant le transport et l'échange. L'écriture et, beaucoup plus tard, l'imprimerie ont apporté leurs légendes à ces œuvres picturales. Tout cela pourtant, au-delà des perfectionnements naturalistes des dessins et des tableaux, ne restituait qu'une composition, certes parfois très conforme et « réaliste », mais marquée fortement de la main de l'artiste et qui, si elle trahissait une histoire, représentait avant tout la sienne.

Qu'ont-ils donc légué, ces divers artistes *picturalistes* ? À leur façon, ils offrent des portraits sans doute ressemblants, des ambiances qui s'efforcent de restituer des scènes pour la postérité, mais ces scènes ont parfois été réalisées sans même que le modèle ait pu être observé, il a juste été inventé. Que nous disent les peintures des campagnes sanglantes de Napoléon, sinon l'interprétation de l'époque et de la main les ayant produites ? Que nous enseignent donc ces images, dont pourtant nous avons tant besoin pour construire, tant dans l'espace que dans le temps, notre conception du monde au-delà de notre propre regard ? Et comment, à partir d'elles, pouvons-nous sortir de l'aspect figé qui est le leur pour entrer dans le récit ? En tout cas,

depuis que la photo est apparue, permettant la fabrication et la fixation de traces issues du mouvement même de la vie, l'histoire a changé.

La photo et la vie : une tradition séculaire pour un art jeune

En japonais, photographie se dit *sashin*, et le *kanji* correspondant – il fallut bien inventer, dans cette langue visuelle, le mot et sa version graphique, se compose de deux pictogrammes signifiant à peu près « vérité fixée ». C'est le seul « objectif » dont je traiterai ici, même si on sait que la photographie n'est plus cela, une vérité attestant de ce qu'elle expose. Quoiqu'il en soit, il fallut attendre le début du XIX^e siècle, aux alentours de 1826, pour que Nicéphore Niepce, après des années de tentatives, parvienne à fixer les émanations d'ondes lumineuses sur une feuille « sensible ».

Il fallut attendre des années encore pour que le procédé photographique suive son développement et parvienne tant à la connaissance qu'à l'usage du monde. Parfois, le sort s'est chargé de faire disparaître ces premières tentatives. Comme le rapporte Philippe Forest³, le plus ancien cliché d'un Japonais fait par un Japonais remonte à 1857 ; en revanche, les premières photographies du pays, réalisées par Brown, un daguerréotypiste venu avec la première mission de l'amiral Perry, ont été détruites par un incendie.

Une fois ouvert, le marché s'est rapidement répandu à travers le monde et des capteurs-vendeurs, voire des voleurs d'images, se sont installés un peu partout. Avec, au début, quelques étonnantes opportunités : malgré tout l'appareillage qu'il fallait déployer, et le temps nécessaire pour arrêter le temps, les populations visées ont parfois été longues à saisir ce qui se faisait quand un photographe les visait, ou sont restées incrédules, le résultat n'étant pas immédiat ni toujours remis aux personnes photographiées pour qui une telle possibilité restait inimaginable. C'est ainsi que dans les pays du Maghreb par exemple, où toute représentation humaine était interdite ou crainte, il y a eu quelques audacieux à « profiter » de cette ignorance pour réaliser des portraits *in vivo*.



La famille Ottenheim, daguerréotype de 1857.

Sur les genoux de sa mère Clara qui, en 1870, fut brûlée vive lors d'un bal, Léon Ottenheim, futur photographe, est déjà pris au piège de son invention ultérieure.

Comme pour l'informatique inventée à des fins de guerre, on notera que les gouvernements et les armées comprirent vite le parti qu'ils pouvaient tirer de cette nouvelle possibilité, instituant des « photographes officiels » très respectueux des consignes sur les « bonnes images » qu'il convenait de faire, rapporter et diffuser, afin de détourner sur elles une représentation choisie des faits de guerre. La censure fut en ce domaine plus drastique qu'ailleurs. Elle fut longtemps totale, par exemple, pour toutes les images des bombardements nucléaires d'Hiroshima et de Nagasaki où elle dura officiellement jusqu'en 1952 – mais elle reste toujours plus ou moins vivace⁴. On sait ce qu'il en est, encore maintenant, des différents usages des images prises en direct sur les lieux de guerre.

Mais qu'est-ce qu'un témoin ? questionne à plusieurs reprises Philippe Forest. Surtout quand il est doté, en plus d'une conscience et d'une mémoire, d'un appareil photo ? Imaginons Yosuke Yamahata devant le désastre de Nagasaki, à l'aube du 10 août 1945. Un témoin, remarque

Forest, c'est « quelqu'un qui a vu et qui a vu deux fois, qui a éprouvé la nécessité de redoubler son regard, de laisser se répéter sa vision et qui, révisant le monde, se rend enfin à sa seule et souveraine vérité⁵. » Concernant Yosuke Yamahata, il ajoute : « Qu'il pleure n'est pas nécessaire. Il sent juste souffler autour de lui le grand vent calme de la vérité, celui qui, à un moment ou à un autre de chaque vie, finit toujours par se lever, laissant chacun seul dans le vide⁶. » La photographie nous force à regarder une seconde fois la réalité, elle nous la rend : l'objectif de l'appareil sait fixer ce que n'a pas su voir l'œil vivant.

Alors la photographie est terrible qui, sans émotion, garde et transmet ce que l'on ne saurait voir car cela transperce le regard. La photographie est terrible, quand elle pointe et dénonce. Mais elle peut être salutaire, aussi. Le « scandale de Mettray », par exemple, a mis au jour les mauvais traitements dans les bagnes pour enfants : ceux-ci ont été fermés grâce à l'initiative de journalistes-reporters qui pouvaient attester de leurs propos dénonciateurs par des clichés photographiques. Ainsi, Mettray, à proximité de Tours, « colonie » agricole et pénitentiaire qui a fonctionné de 1840 à 1937, a reçu entre ces dates environ dix mille enfants, jusqu'à six cents à la fois. Le « scandale » a éclaté en 1909 à la suite du suicide d'un « pénitent », qui a déclenché les reportages ayant entraîné ces dénonciations salvatrices⁷.

Ainsi la photographie peut dénoncer, sans autre forme de discours. Par exemple quand, dans les années 1980, travaillant comme psychologue dans un service hospitalier de pédopsychiatrie dont la vétusté n'était guère prise en compte, je me suis ostensiblement promenée dans les couloirs toute une journée avec un appareil photo, sans rien dire. Dès le lendemain, le service technique venait faire une inspection et dans les semaines qui ont suivi, les locaux furent remis à neuf...

Au début, la photo est restée réservée à un petit cercle de professionnels – souvent artistes aussi – et de commerçants, ainsi qu'à quelques passionnés amateurs qu'une technique difficile ne rebutait pas. Elle a permis à la peinture de s'affranchir de sa mission de figuration. Maintenant qu'elle est à la portée de la plupart des mains et fait fi des maladresses ou des incultures techniques, elle reste ambivalente et, malgré son incontournable *objectif*, chargée de toutes les projections. Le temps des censures et des scandales n'est pas révolu, au contraire ; les manipulations rendues faciles et insoupçonnables n'ont fait qu'accentuer ce qui devient une qualité

première : sciemment ou non, la photographie, sous une apparence de restitution, trahit toujours ce qu'elle traduit du réel. Elle *compose*.

Entrée dans nos vies, la photo va désormais jusqu'à envahir nos mémoires numériques, circuler sur les ondes et frotter les frontières du public et du privé (et je ne parle ici que des images fixes, pas de celles qui bougent). Il est caricatural de représenter le touriste japonais avec son appareil en permanence devant le nez – un peu à distance maintenant que ceux-ci sont dotés d'un écran⁸. Dans leur pays aussi, dès qu'ils sortent, les Japonais photographient ou, plutôt, ils se photographient sur fond de paysage, de préférence en groupe. Les deux sont associés, le groupe des humains et la nature. Et ces photos, ils ne craignent pas de les montrer, ils s'en servent.

En France, on prend des photos et on se cache. Les éditeurs doivent user de multiples précautions avant d'en faire paraître : le droit à l'image est devenu un enjeu source de multiples difficultés ; l'image, notre image, reste un bien privé, même pour la vedette qui vit de sa notoriété. Au Japon, en revanche, les gens sont fiers de figurer dans des publications attestant d'eux-mêmes et de leur histoire (voir notamment les *Aza-Shi*⁹, récits de vie collectifs, sur l'île d'Okinawa au sud du Japon). Et non seulement ils l'acceptent, mais ils le recherchent.

Alors, entre montrer et cacher, entre fierté et refus de l'exposition, entre information et imposture, reconnaissance et procès, que peut continuer d'attester la photographie, sinon de ses failles, voire de ses faillites ? Que se passe-t-il quand l'objectif renvoie surtout au subjectif ? Et pourquoi tant de passion ? Que permet donc la photographie ? Qu'a-t-elle modifié à la transmission entre les générations (et pas seulement au plan familial) ? À tout le moins, et tout inerte soit-elle sur son coin de papier, on ne peut la séparer de la vie qui l'a inspirée et qu'elle inspire en retour. Et c'est toute une histoire qui se propose à partir de ce support.

La photo de la vie

La photographie ne présente d'intérêt que par ce qu'elle montre et qui souvent relève d'un temps dépassé, mais aussi, sinon surtout, parce qu'elle « développe » un récit chez celui qui la regarde, en lien avec les échos (liés aux traces *i*) qu'elle soulève en lui. « Je suis cachée maintenant dans le visage de ma mère. Elle a vingt-cinq ans, elle traverse le jardin de la

Résidence et se dirige vers la rue d'Italie. Elle sourit, elle porte un manteau de drap noir et un petit chapeau posé de biais. Elle ne sait pas exactement, etc. », écrit Colette Fellous,¹⁰ à la moitié de son roman autobiographique. L'écrivain décrit ici une photographie de sa mère ; s'ensuivent alors des associations impulsées par cette vue. La photo, comme bien d'autres dans l'ouvrage, est insérée avant le texte qui la développe, le lecteur étant invité à partager avec l'auteur ce regard sur la mère âgée de 25 ans, source du texte. La reproduction est toute petite, on voit que le cliché est non seulement usagé, mais qu'il a été froissé ; il est couvert de pliures : le temps a fait son œuvre, mais la trace de ce jour, à ce moment-là, est toujours présente, qui re-suscite un récit qui prendra place dans l'histoire et donc, dans les souvenirs, parmi ceux qu'on n'a jamais vécus et que pourtant, on partage.



La mère Quentin, lavandière sur la Risle, au début du siècle dernier.

Ces suites à reconstituer d'« arrêts sur image » redonnent corps au temps, restituant aux enveloppes charnelles, qui, de toute façon, ne sont plus, leur apparence envolée du moment. On peut ainsi voir ses parents

petits, enfants, plus jeunes que nous. Non seulement cela ne bride pas l'imagination, mais cela la décuple, en lui donnant une base fiable pour se déployer. J'en veux pour preuve le déclenchement opéré par la photo qui aboutit à un texte qui, sinon, n'aurait pas existé sans ce que cette évocation directe et visuelle fait surgir comme connaissance.

Puiser dans les réserves photographiques pour construire un récit est fréquent¹¹, surtout quand il s'agit d'épisodes dont on était absent, pour des motifs temporels comme spatiaux. La facilitation des modalités de reprographie va encore certainement accentuer cette possibilité. Citons, comme autre exemple, le beau livre de Jeanne Champion, *Lambeaux de mémoire. Enfance*¹², où elle présente, articulé au récit qui en découle, un ensemble de photos de famille. On touche alors du doigt combien les deux se complètent. Ces modalités de graphies n'usent pas, en effet, des mêmes codes : l'un est immédiat et habituel, mais resurgit des profondeurs de ce qui n'est plus, alors que l'autre reconstruit ce que le premier ne dit pas, ne peut dire, et le renvoie à son épaisseur.

Comme pour la photographie, nous assistons, à la faveur de l'articulation mots/images, aux phases de la « révélation », qui suit le « développement » de ce qui a été capté, puis de la restitution, quand ce qui est apparu est donné à voir. Plusieurs lectures peuvent ainsi se combiner articulant l'*écrivable* et le *graphiable* (ici photo-graphiable), associant un regard et une plume avec, parfois, cet intéressant, et fécond pour le récit, décalage de générations. La transmission entre générations se montre ainsi active dans l'après-coup, intégrant une forme de réciprocité productrice, car c'est à l'appel des photos ou traces laissées que la personne contemporaine répond. Elle peut même en écho produire ces traces et, quand elles sont manquantes, les produire dans le présent. Témoin, cette fillette dans la classe qui nous a accueillie et qui a dessiné une photo imaginaire de son arrière-grand-mère tout éclatante de couleurs. Consciente de l'anachronisme du procédé, elle a enjambé le temps de sa conception de l'ancêtre, annonçant que c'est elle qui inventait les couleurs car, alors, les photos n'existaient qu'en noir et blanc. Et qu'elle avait choisi de la représenter jeune, quoique pour elle une arrière-grand-mère soit vieille... Il s'agit bien là du produit de cet « accouchement à rebours » dont je parlais plus haut.



Sur les dunes de La Panne, en Belgique (1914).

Nous sommes dans les dunes de La Panne, en Belgique. Lucie¹³, la deuxième à partir de la gauche, est morose, malgré la présence de ses belles-sœurs et d'une amie, malgré la beauté des lieux. Son regard n'est pas tourné vers le large, mais en elle-même. Lucie est enceinte. Elle est enceinte de sa seconde fille et nous sommes en automne 1914. Son époux vient de partir sur le front. Il ne fera connaissance de sa fille que lors de sa première permission, neuf mois plus tard. C'est Léon, son père, qui a accompagné le mari de Lucie sur le front. Maintenant, c'est lui qui prend la photographie de sa belle-fille en compagnie. Le soleil est bas sur l'horizon. Et Lucie a le cœur chaviré. Si elle savait...

Tout le monde ne souscrit pas à de telles démarches. Ainsi Philippe Lejeune¹⁴ qui écrit : « Certaines photos du début du XX^e siècle me produisent un effet mortuaire. Les photos sont des “momies¹⁵”. Chacun d'entre nous est aujourd'hui un petit pharaon qui se construit des nécropoles visuelles. Il y a deux âges dans la vie, celui où l'on prend des photos et celui où l'on n'ose plus regarder celles qu'on a prises et où on n'en prend plus. [...] Les photos devenues archives me remplissent d'une insondable mélancolie. Demain, demain plutôt qu'hier. » Ce réquisitoire pour le futur est une bonne chose. D'ailleurs, je répète pour ma part que les démarches d'histoires de vie, fussent-elles branchées sur le passé comme ce que je

présente ici, ne sont pas retournées en arrière, mais tournées vers l'avant, « avant » voulant autant dire ce qui est antérieur que ce qui est devant au sens de « pas encore, allons-y, de l'avant »... Toutefois, si je comprends le point de vue de Philippe Lejeune, c'est sans l'éprouver. Devant la photo d'ancêtres, les miens comme ceux des autres, devant des images des temps anciens et révolus, même ceux que j'ai connus, où j'étais déjà, je ressens surtout de la curiosité. J'ai besoin de découvrir ces avant pour *penser* l'avant, mais pour *vivre*, le présent me convient parfaitement. Et si je prends toujours des photos et par plaisir, je pense que je ne m'en lasserai pas. Les archives ainsi cumulées sont une inépuisable caverne d'Ali Baba dont on n'asséchera jamais les potentialités. Au demeurant rien n'oblige à aller y voir, les archives ne forment qu'une potentialité qui peut rester dormante. « On se pose rarement des questions, constate Anne-Marie Garat¹⁶. Pourtant les gens promènent, chiffrée sur eux, toute leur histoire et cela crève tellement les yeux qu'on n'y voit que du bleu. Bien plus tard, il faut prendre la loupe pour vérifier de plus près, sur les photos, alors seulement on se demande quoi, et comment, mais c'est trop tard. Ils ne sont plus là pour donner la réponse. »

En tout cas, l'expression de ces points de vue opposés ne change pas le paysage, mais confirme que la photographie n'est pas dans ce qui est gravé sur le papier et qui subsiste tant que celui-ci persiste, mais dans le regard de celui qui, un jour, la contemple. Et ce regard est lui-même fluctuant en fonction de l'avancée en âge de la personne qui est au bout. Car la photographie est aussi en amont, dans le regard de celui qui appuie sur le déclencheur.

La vie antérieure de la photo

Il y a, en effet, toujours un grand absent sur une photo : la personne du photographe, si présent et, pourtant, sur l'image indécélable – sauf, comme en peinture, à produire un autoportrait. S'il est absent, pourtant, ses photos n'en finissent pas de parler de lui et on peut « découvrir » une personne à travers les photos qu'elle a prises et les choix qu'elle a faits et dont elles résultent. Sans s'arrêter à ce qu'elles révèlent explicitement, on peut aussi s'attacher à voir au-delà de ce qu'elles montrent. Si l'on regarde les multiples clichés d'un même photographe, que peut-on déceler de lui-même ? Peut-on retrouver une part de l'homme derrière l'œuvre qu'il a

choisie de réaliser ? Les vies émanant d'une photo ne sont-elles que celles qui y ont été ouvertement capturées ?

Léon Ottenheim (1857-1940), dont j'ai révélé ici quelques *épreuves*¹⁷, parlait avec ses images, des images qu'il chipait à la vie et qui, avec plus d'un siècle de recul, permettent encore d'admirer ce que ses yeux choisirent de voir et capturer. Alors, devant elles, nous sommes un peu lui ; nous glissant derrière son regard, nous prenons possession d'un instant de son monde, vu puis retenu par lui. Au-delà de son absence, Léon se retrouve par la façon dont il a réfléchi derrière ses lunettes et *via* son objectif – objectif entendu aussi comme étant son projet, fût-il implicite, inconnu de lui.

Léon, notre modèle, parlait avec ses images plus qu'avec des mots. Se plaçant toujours de l'autre côté du viseur, il a peu laissé la sienne, il a peu écrit. Pourtant, Léon s'est de la sorte abondamment raconté et on peut le lire en regardant la collection, impressionniste autant qu'impressionnante, qu'il a transmise.

— Il s'intéressait aux personnages, mais pas seulement. Il montre aussi des paysages, il réalise même des natures mortes.

— Il s'intéressait à sa famille, mais pas seulement. Parmi les personnes photographiées, des amis, des inconnus, croisés ici ou là.

— Il s'intéressait aux humains, mais pas seulement. Aux animaux aussi, spécialement aux vaches (Normandie oblige).

— Il s'intéressait à son pays, mais pas seulement. Avec lui nous visitons l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, l'Égypte, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, la Grèce...

— Il s'intéressait à ses terroirs d'ancrage en France, mais pas seulement. À toute région de passage. Et il passait par beaucoup d'endroits.

— Il s'intéressait aux grandes villes, mais pas seulement. Des villages aussi, des campagnes.

— Il s'intéressait aux grands monuments, mais pas seulement. Aux simples maisons, aux chaumières comme aux « maisons de maîtres »...

— Il s'intéressait à l'eau, aux rivières, à la mer, à la marine, aux marins, aux bateaux, il s'intéressait à l'estran, aux dunes, mais pas seulement. À la terre, aux fleurs, aux arbres...

— Il était chimiste, mais pas seulement ; il était aussi poète.

— Il était novateur et inventeur, mais pas seulement ; il était aussi attaché à la tradition.

Etc.

À lire cela, à suivre ses représentations en regardant ses photographies et leurs champs multiples, c'est un homme qui prend vie devant nous, non seulement un artisan réalisant lui-même ses procédés et son œuvre, mais un artiste. Et j'entends déjà, le concernant : il n'est pas localisable, il est inclassable, où donc le situer, par quelle dominance l'attraper ? Dans quel tiroir le mettre ? Qui peut s'intéresser à qui s'intéresse à tant de champs à la fois ? En tout cas, cela montre combien la personne est proche de son œuvre et combien on peut la saisir à travers celle-ci.

Mais il y a plus dans cette histoire. Si Léon a peu écrit, son épouse, son fils l'ont fait, qui vivaient à côté de lui. Nous aussi, touchés par ses images, nous pouvons nous mettre à dire et écrire ce dont elles – et il – nous parlent : la mise en concordance des images et des lettres ou cahiers recrée un univers où les unes illustrent ce que les autres disent et ce dont elles nous entretiennent. Se tisse, dans cet interface fécond, une mélodie à plusieurs voies et voix. De ces croisements jaillit une perspective inattendue, écrasant le temps qui s'est écoulé depuis. À un siècle de distance, Léon, par son œuvre mais aussi son talent, s'offre ainsi à nous visiter de plusieurs manières, et nous nous surprenons, sinon en conversation, du moins en *correspondance*, avec lui et ses proches, quand nous feuilletons son album.

Derrière le cliché, on le voit, se croisent déjà au moins deux regards, deux histoires, que cet improbable rendez-vous, au-delà des temps qu'elle incite, éveille. L'« épreuve » originale se métamorphose en rencontre ; sous la lumière ainsi révélée, la vie surgit, tandis que se développe un récit qui déroule ce que l'instant du cliché a figé puis transmis. Servant et nourrissant la mémoire, les images d'un temps arrêté, entre formel et informel, jour et nuit, lumière et ombre, peinture et musique, vision et narration, corpuscule et onde, ces images du monde venues d'un autre temps sont, pour nous comme pour la science, autant de jalons dans une prise de connaissance et d'ouverture. Les chemins des images sont des chemins du temps comme des chemins de vie. La photographie, en les reflétant avec authenticité, a révolutionné notre rapport au monde autant qu'à la connaissance.



L'image au-delà du visible.

Ainsi et par le biais de ce que les textes et les photographies racontent, nous entrons dans le domaine des histoires de vie et des photobiographies¹⁸ en plein développement à l'heure actuelle, avec toutes les réserves dont on peut les entourer, au regard des excès et dérives possibles, mais aussi dans le domaine de ce que j'ai appelé tout à l'heure les « histoires de vie généalogiques¹⁹ », puisque, à partir de ces traces²⁰ qui nous permettent de raconter nos ancêtres au plus proche de ce qu'ils ont laissé, c'est nous-mêmes que nous racontons et nous œuvrons par là, aussi, en direction des générations descendantes – ce sont des « histoires de vie générationnelle ». D'autres formes d'objets laissés y contribuent tout autant, comme nous allons le voir maintenant. Certains se montrent même tout à fait inspirants par leur irrésistible appel remontant...

¹- Dans le Pop Art, ils parlent de « figuration narrative ». Je pense que je vais, par la suite, reprendre cette expression.

²- Roland Barthes, *L'Empire des signes*, Champs Flammarion, n° 83, 1970.

³- Philippe Forest, *Sarinagara*, Gallimard, 2004, page 189.

⁴- *Ibid.*, page 245.

- [5-](#) *Ibid.*, page 236.
- [6-](#) *Ibid.*, page 239.
- [7-](#) Marc Soriano, *La Semaine de la comète. Rapport secret sur l'enfance au XIX^e siècle*, Stock, 1981.
- [8-](#) Qui, montrant sur l'écran nos souvenirs, peuvent nous faire associer sur les « souvenirs-écran » freudiens.
- [9-](#) Makoto Suemoto, « De nous à nous », *Chemins de formation*, n° 6, 2003, pages 153 à 167 ; et Martine Lani-Bayle, *Taire et Transmettre*, *op. cit.*
- [10-](#) Colette Fellous, *Avenue de France*, Folio, n° 4133, 2001, page 119.
- [11-](#) C'est un procédé utilisé par les ateliers d'écriture comme déclencheur et inspirateur.
- [12-](#) Jeanne Champion, *Lambeaux de mémoire*, *op. cit.*
- [13-](#) Que nous retrouverons à la fin du dernier chapitre.
- [14-](#) Courriel Martine Lani-Bayle/Philippe Lejeune, avril 2005.
- [15-](#) Je me suis permis une liberté interprétative que l'usage du mot « momie » m'offrait : oui, les photos agissent comme des « mots mis », ai-je répondu à Philippe Lejeune – renvoyant à l'évocation faite des pyramides dans le [chapitre 5](#).
- [16-](#) Anne-Marie Garat, *Les Mal-Famées*, *op. cit.* pages 67 et 68.
- [17-](#) Martine Lani-Bayle (dir.) *Lumières de vue*, à paraître, Éditions de l'Opéra, relatant le parcours et présentant des clichés de Léon Ottenheim.
- [18-](#) Achutti L. et Eduardo R., *L'Homme sur la photo, manuel de photoethnographie*, Téraèdre, 2004 ; Delory-Momberger C., « Le photo-journal : une pratique de soi », *Chemins de formation au fil du temps*, n° 7, octobre 2004.
- [19-](#) Martine Lani-Bayle, *De femme à femme à travers les générations*, *op. cit.*, et *L'Histoire de vie généalogique*, *op. cit.*
- [20-](#) Martine Lani-Bayle, *Du Tag au graff'art, les messages de l'expression murale graffitée*, Hommes et Perspectives, 1993.

Chapitre 9

Comment mettre en œuvre un relais entre générations ?

« La vie, c'est l'esprit et l'esprit ne se laisse enterrer dans rien. Il aurait fallu pour comprendre la cause de cette douleur remonter la chaîne des ancêtres sans s'arrêter à aucun... »

Christian BOBIN.

Évoquant le fait de remonter la chaîne générationnelle comme une pendule que son poids fait avancer, j'ai tenté une autre expérience dans ma propre lignée, partant d'un objet transmis de femme en femme – et que je porte en ce moment même à mon doigt. L'idée était de voir si et comment je pouvais en reconstituer l'histoire, en l'occurrence celle de la branche de droite de l'arbre généalogique, la seule qui soit génétiquement sûre, sans soupçons encore de possibles mères porteuses. Avec les photos et les écrits, les objets sont des traces *m* par excellence, qui nous parlent et nous racontent, en dépassant le temps.

De mère en fille

L'histoire de cet anneau nous fait remonter à la grand-mère de celle dont il scella l'union en 1841, Marguerite Gabuet, créant ainsi une lignée directe – de ventre à ventre – entre dix femmes (voir [tableau](#)), démarrée au milieu du XVIII^e siècle pour nous mener à l'actuel XXI^e. Mais allez reconstituer, avec juste quelques dates et quelques noms, une filiation qui,

sans le savoir, de proche en proche, a fonctionné jusqu'à nous atteindre aujourd'hui...



L'alliance.

Pourtant, nous allons pouvoir remonter sans forcer, à partir de cette alliance, jusqu'au cœur de la royauté de Louis XV, qui régna de 1715 à 1774. Napoléon, né en 1769, fut de quelques années plus jeune que notre Marguerite, première identifiée de cette lignée.

Celle-ci naquit dans le Nivernais à Clamecy, dans les années 1750. Presque à la lisière de la Nièvre au nord-est de Nevers, Clamecy, qui compte aujourd'hui 5 826 habitants, les Clameyçois, est située à quelques kilomètres de Vézelay. Son église date du XIII^e au XV^e siècle et c'est là sans doute que Marguerite épousa Pierre Guitton, « compagnon de rivière » nous apprennent les archives. Un nom de métier qui ne s'invente pas et qui fait rêver. Je ne sais combien ils eurent d'enfants, outre Charlotte. Celle-ci naquit le 11 juin 1775, une belle année tant du point de vue des moissons que des vendanges, à peine quelques jours après le sacre de Louis XVI à Reims. Mais que surent-ils de ces grands événements ? Atteignirent-ils même leur étroit quotidien, tissant la misère aux saisons ? Quoi qu'il en soit, comment se représenter, à cette époque et en ce lieu, la vie, et sa vie, celle de Marguerite Gabuet épouse Guitton, compagnon de rivière ? D'elle, nous ne savons rien d'autre, même pas ses dates de naissance ou de décès, et ne pouvons, sur de telles bases, qu'imaginer.

Allons-y. Nous sommes aux trois quarts du XVIII^e siècle, en plein cœur de la France, et la Révolution n'est pas encore advenue. L'époux de celle qui porte un prénom de fleur a un petit métier d'eau. L'humidité doit être

sœur de la pauvreté, dans leur quotidien. Sans s'aimer d'amour fou – la saison n'y est sans doute guère propice, qui ne le met pas en avant des liens du mariage –, ils s'épaulent, je suppose. Mais Pierre est compagnon d'eau, non d'elle, et il aime son métier. Marguerite s'accroche, elle tente de ne pas se laisser entraîner par le courant en se liant à la pierre qui ne bouge que si on la déplace ou la heurte. Je la vois fraîche d'abord, puis rapidement ployée, Marguerite, le teint rougi de froidure et de grand air, petite, joyeuse parfois, sereine souvent, fière à la tâche quand elle n'est pas, en fin de journée, trop lasse. Sa petite maison au sol battu est l'objet de tous ses soins pour lutter contre le moisi et l'humidité qui s'insinuent partout et sont, toujours, prêts à gagner du terrain si elle relâche son attention.

À poursuivre cette aventure de mise en mots de lointains autant qu'inconnus ancêtres, voilà que je me laisse entraîner dans des quêtes imprévues et que m'arrive le contraire de ce qui s'était produit avec *De femme à femme à travers les générations*¹, où, voulant écrire la vie de deux hommes, j'avais trouvé, finalement, une femme. Cette fois, cherchant une femme, c'est un homme que je trouve à partir de l'énigme de son métier.

Compagnon de rivière... Je ne croyais pas que cette rapide recherche pourrait aboutir. C'était un soir, plutôt tard. Avant d'éteindre l'ordinateur, machinalement, j'ai tapé « compagnon de rivière » sur le clavier. Plus de soixante mille réponses ont été trouvées en quelques secondes par la mécanique du grand réseau mondial virtuel. Celle-ci a sélectionné pour ma quête une douzaine de pages. J'ai parcouru la première, la deuxième, les plus déterminantes en général. Rien d'approchant, « compagnon » devient vite « Compagnie » et verse dans le théâtre. Ou, près d'une rivière s'est glissé, dans une phrase, un compagnon, ce qui manifestement est une association fréquente, mais rien d'un éventuel métier. Avant d'éteindre, rapidement découragée, je vois que le programme me suggère d'introduire des précisions, autour du mot rivière. Je choisis la première, à tout hasard, « bord de », bord de rivière, avant « rive » que je délaisse. Allez savoir pourquoi. Je ne sais plus si c'est à la première ou à la deuxième page, rapidement consultées, que le déclic s'est opéré : j'ai vu apparaître, non seulement « compagnon de rivière », mais aussi Clamecy, dans une même phrase ! Sur un clic, tout s'est alors éclairé. Même les lieux me sont apparus.

Et j'ai découvert que cette appellation était spécifiquement liée à la ville de Clamecy et sa région : les arbres abattus en amont, le bois était coupé en

bûches, empilé, martelé et jeté à l'eau. Ou simplement abandonné en vrac au courant. Cela pouvait couvrir tout le lit de l'eau, composant de véritables rivières de bois. Arrivé à Clamecy, le bois était tiré au sec. Puis, on formait des sortes de radeaux de soixante-quinze mètres sur quatre et demi pour y poser les bûches. L'ensemble formait un « train » de deux cents stères et il fallait six personnes pour y parvenir. Quand il y avait cinquante à cent trains de prêts, un convoi pour Paris, qu'il fallait approvisionner en bois de chauffage, se mettait en route : c'est celui qui avait dirigé la construction du train qui en était le conducteur principal – le « compagnon de rivière », celui qui travaille le long des cours d'eau, le haleur, le baliseur, le passeur, le pêcheur, le toutier (celui qui répare le chenal et les obstacles).

Dans cette tâche, un second l'assistait. Ils pouvaient s'abriter dans une petite hutte aménagée sur le radeau. À la vitesse quotidienne de vingt kilomètres, il leur fallait onze jours pour parvenir aux portes de la capitale, avant de rentrer. L'année 1804 fut une année record, avec 3 535 trains de bois. Pierre Guitton y a très certainement participé, sans doute alors en fin de carrière (je n'ai pas non plus sa date de naissance, mais note que cette année-là, sa fille avait 29 ans). À partir de 1880, les bateaux ont commencé à remplacer les trains de bois et le flottage s'est arrêté en 1923.

L'époux de Marguerite était donc, derrière ce beau nom de métier, conducteur de trains de bois² – expression qui fait tout autant rêver. Je devine pourtant, derrière cette fonction, qu'elle devait se sentir bien seule, la plupart du temps. Son mari, flottant sur une mer de bois une partie de l'année, était souvent absent. Et harassé certainement, quand il rentrait au moment de la construction des trains. Elle devait être aussi angoissée, car les accidents devaient être fréquents, et non sans conséquences graves. Mais Pierre avait un beau métier, qu'il aimait et dont ils étaient fiers. Quand il descendait la rivière sur ses tas de bois, à la lenteur du flux de l'eau, il humait l'air frais alentour et il était heureux.

C'est curieux, du côté de mon père, je dispose déjà d'un ancêtre s'étant employé à chauffer ses concitoyens et que nous avons croisé plus haut en ces lignes : Charles Lebon³ (1799-1877), qui a consacré la seconde partie de sa vie professionnelle, après avoir été journaliste militant, à l'industrialisation et à la diffusion du gaz de chauffage et d'éclairage (inventé par son homonyme Philippe Lebon). Maintenant, je me découvre dotée, côté maternel, d'un autre ancêtre, une génération plus tôt, ayant aussi consacré sa vie professionnelle au chauffage des autres. En les réunissant,

voilà qui fait de l'eau dans le gaz assurément – outre une nombreuse et lointaine descendance – qui sait maintenant de quel bois elle se chauffe !

En affinant la recherche sur les compagnons de rivière qui, décidément, me plaisent bien – au point d'y revenir *via* le Net après cette constatation –, je tombe sur un site généalogique les regroupant. Pourtant, pas de Guitton ni de Gabuet. Ces compagnons ont donc, malgré l'extinction lointaine du métier, défié le temps ! Un autre site m'en propose quelques entrées, cette fois avec des Gabuet et des Guitton, mais sans les bons prénoms. Des apparentés certainement, car aussi compagnons de rivière à Clamecy. Je tente des rapprochements au regard des dates. Ça pourrait aller, des filiations sont possibles. Ces hypothèses, pour l'instant, ne permettent pas de remonter au-dessus du niveau (– 2) concernant l'anneau, c'est-à-dire de trouver avec certitude la mère de Marguerite. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a bien eu, à Clamecy, des Gabuet et des Guitton compagnons de rivière, que c'était un métier répandu là-bas et transmissible. Si sa mémoire s'est maintenue, la profession s'est perdue, du moins dans la lignée dont je descends, quand Charlotte la fille, cuisinière, a épousé un cordonnier et est montée, suivant le chemin des bûches, sur Paris.

Il y a d'ailleurs quelque chose d'étonnant, dans cette bifurcation-rupture, tant au plan de la transmission professionnelle que de l'implantation géographique. Charlotte aurait eu sa fille à 41 ans – ce qui, pour l'époque, devait être rare. Certes, elle était assurément robuste, puisqu'elle décédera à 75 ans, mais, alors, elle ne s'en doutait pas. Cela, d'ailleurs, devait aussi être rare, en 1850, la longévité féminine d'alors étant bien plus faible. Joints, les deux facteurs ne sont pas sans intriguer : Charlotte avait-elle eu d'autres enfants avant ? Était-ce le bébé surprise préménopause ? Était-elle veuve d'une première union ? Ou bien avons-nous « oublié » une ancêtre, dans cette succession de mères ? L'histoire est à suivre.

Questions et autres découvertes

J'avoue qu'il aurait été tentant de fouiller encore un peu chez les compagnons de rivière, mais ce serait sortir du jeu de l'anneau. Marguerite Gabuet m'entr'apparaît aux côtés de son compagnon, eux deux parmi cent vingt-six autres ancêtres de même étage pour moi, parmi deux cent cinquante-six autres pour ma fille, et cinq cent dix pour ma petite-fille....

eux deux unis par l'eau puis le sang en procrétant, au moins, Charlotte, en 1775. Avant de les quitter pour inventer leur fille, j'ai découvert un lieu et un métier liés, un lieu d'ailleurs caractérisé par ce métier qui allait disparaître, mais laisserait des traces profondes dans les mémoires. C'est sa singularité qui en fut sans conteste le garant, transposée de mémoire en mémoire jusque vers celles, électroniques, de la grande toile mondiale actuelle. Les descendants s'en souviennent et, maintenant, j'en fais ouvertement partie. Je passerai le relais. Et qui sait, peut-être, un jour, aurai-je l'occasion d'aller à Clamecy ? Les lieux ont de la mémoire, j'y respirerais leur saveur, lointaine mais toujours évoquée, là-bas, par les arbres et les rives qui sauront me la rappeler. En tout cas, des Gabuet et autres Guitton, en ce lieu, il y en eut beaucoup, et il y en a toujours. J'en relève dès le tout début 1700, leur ancrage sur ces terres aquatiques étant profond et se transmettant bien de père en fils, en tout cas.

Alors pourquoi Charlotte, pourtant née à Clamecy, baignant dans cette atmosphère, remonte-t-elle avec son conjoint le chemin du bois vers Paris, pour y rester ? Pourquoi, avec eux, le métier, non encore en voie de disparition, se perd-il dans la lignée ? Son époux était-il cordonnier (tiens, voilà le cuir entré par là aussi dans la famille⁴) déjà à Clamecy, ou seulement à Paris ? Et elle, Charlotte, cuisinière et première femme avant moi, dans cette lignée, à avoir occupé un métier, l'a-t-elle fait par passion ou nécessité ?

D'elle, rien d'autre ne me revient ; pourtant, sa vie fut longue. Elle, parmi les soixante-trois autres ascendants de son rang, cuisinant, donc (mais où ? quel genre ? pour qui ?), un peu ronde, sans doute, le teint rougi cette fois par les fourneaux, le tablier blanchi sur une longue robe, noire assurément. Petite, aussi. Gaie en regardant sa petite Marie ; triste quand sa pensée se laisse aller à glisser sur les flots vers Clamecy. Peut-être en est-elle partie pour fuir un veuvage ? J'aime à l'imaginer avoir, du temps de ses jeunes rêves, épousé d'abord un compagnon. Il aura fallu, ensuite, un sérieux motif – la disparition du premier élu – pour bifurquer vers la capitale. Mais Charlotte comble ses chagrins possibles : elle donne à sa fille le prénom de sa mère, rétablissant ainsi une continuité en se glissant entre deux fleurs aussi précieuses, pour elle, l'une que l'autre (c'est d'ailleurs ici la seule « répétition » que l'on puisse repérer). Marguerite la seconde voit le jour à Provins, en Seine-et-Marne. Il était dit qu'aucune fille de la lignée ne naîtrait plus dans la même ville que sa mère, qu'elles resteraient rarement

vivre là où elles étaient nées, qu'aucune n'épouserait un homme du même métier⁵. La diversité était en marche. Et, sur ces bases, l'histoire de l'anneau allait commencer.

La naissance de l'alliance

Cette seconde Marguerite de la lignée est née en 1816. Cela faisait vingt-trois ans que Louis XVI avait été guillotiné. Une génération, donc. Comment la France s'en était-elle remise ? Cela, on peut en lire d'officiels autant que lointains – et donc déformés – échos, dans les livres ou manuels d'histoire. Mais sait-on comment les Français du terroir s'en sont remis et où sont passés leurs rêves ? En 1816, en tout cas, après Napoléon et ses campagnes, Louis XVIII commence de régner.

On dit couramment que ce sont les enfants de cordonniers qui sont les moins bien chaussés, mais toute règle souffre des exceptions. Gageons que Marguerite fut de celles-ci, aux souliers confortables, ajustés et entretenus par son père, qui allait même jusqu'à les décrotter et cirer le soir avant de moucher la chandelle, car Charlotte était épuisée d'avoir fait à manger tout au long de la journée. Mais évitons aussi de dire que les enfants de cuisiniers seraient les moins bien nourris. D'ailleurs, personne ne le dit et ce ne serait pas vrai de le prétendre. Bien chaussée et bien nourrie, Marguerite Rameau part d'un bon pied, bon appétit, dans la vie. Son enfance se déroule probablement sans grands heurts – qui, d'ailleurs, pourrait affirmer le contraire ? Autant, alors, le penser ainsi. En grandissant, elle se met à préparer sa dot pour attendre le gentil prétendant qui fera d'elle une femme, comme sa mère le lui a mystérieusement annoncé.

C'est fort intimidés qu'ils choisissent leurs [alliances](#) (qui les emporteront bien plus loin – en tout cas dans le temps – qu'ils n'auraient pu l'imaginer), alors qu'ils se connaissent à peine, elle et lui enfin déclaré. Mais la perspective de la noce leur sourit ; alors, le jeune employé de commerce et sa promise choisissent, pour gage de cette union à venir avant que consommée, un anneau tout symbolique. C'est la mode, alors, ces alliances en deux parties s'associant, mais il s'en fait peu car elles sont plus chères. Allez, rien n'est trop beau pour une telle occasion, prévue pour durer au moins toute la vie ! Le fiancé est ravi de faire ce premier plaisir à sa dulcinée : ce mince anneau composé de deux cercles enchevêtrés capables de se dissocier et de se ressouder autour d'un petit pivot. Séparés,

les deux semi-anneaux peuvent être gravés dans leur partie interne plate se repliant sur elle-même. Ainsi l'inscription, portant leur patronyme et la date de leur union, a-t-elle mieux résisté à l'usure du temps que lorsque la face inscrite repose contre le doigt et s'efface à mesure que se prolonge ce contact. Aujourd'hui, je l'ouvre toujours comme une huître perlière. En cet état, l'anneau a la forme d'un huit qui, couché, nous conduit au cœur même de l'infini par lui dessiné. Aujourd'hui je l'ouvre et toujours je lis, non sans émotion : « 21 *8^{bre}* 1841 » sur une face ; leurs deux patronymes, côte à côte et séparés par un trait d'union, sur l'autre.

Cent soixante-cinq ans... Cela fait cent soixante-cinq ans qu'ils se sont mariés, que cette inscription qui en témoigne est là, dormant depuis plus d'un siècle et demi, cent onze ans avant ma naissance. Et cette trace d'eux, qu'ils ont fait graver au cœur de l'or pour marquer l'un des plus beaux jours de leur vie, se cache maintenant, depuis quelques années que je porte leur anneau, autour du majeur de ma main droite. Après eux et avant de m'échoir, cet anneau est passé de mère en fille jusqu'à moi et, plus tard, il ira à ma fille puis ma petite-fille, jusqu'au moment où le fil d'or sera trop ténu pour tenir et tombera de lui-même du doigt le portant, ou bien jusqu'au moment où la lignée de femme à femme s'éteindra, si l'une d'entre elles n'a pas de fille.

Quand ma mère a trouvé cette alliance dans la boîte à bijoux de sa mère, connaissant son histoire, elle l'a demandée, et ses trois sœurs aînées, plus intéressées par d'autres objets, la lui ont laissée lors du partage. La suite s'est esquissée d'elle-même, sans choix. Ma sœur aînée et unique n'ayant eu que des fils, ma mère me l'a transmise, car j'avais une fille qui, déjà mère à son tour d'une fille – la huitième après Marguerite Rameau –, pouvait la recevoir sans briser la chaîne. Toutes deux en hériteraient donc, avec cette histoire.

Alors, dans la foule multiple autant que variée, et plus ou moins inaccessible, des ancêtres, cet anneau a excité ma curiosité et je n'ai eu de cesse que ma mère me restitue, avec lui, la lignée des femmes l'ayant, l'une après l'autre, conservé, puis transmis volontairement, ou laissé à la suivante. Quand j'ai eu cette bague, si mince déjà et d'aspect fragile et que pour la première fois, je l'ai glissée à mon doigt, étonnée que pour une alliance, elle n'aille qu'à mon majeur de la main droite, à l'articulation assez forte, alors qu'elle est faite pour un annulaire de main gauche, bien plus fin en général, c'est une succession de femmes, plus ou moins

anciennes, qui a échoué au creux de ma main. De la plupart, je ne sais rien, ou si peu. Chacune pourtant, si je remonte, a passé neuf mois environ au sein de la précédente, puis un moment dans ses bras. Il s'en est passé, entre elles : les relations mère-fille⁶, tout un poème !

Malgré cela, qu'en reste-t-il après coup, de tous ces instants qui tissent notre quotidien et nous font ? Comment en prend-on connaissance ? Qu'est-ce qui s'efface, qu'est-ce qui se cache, qui reste et surnage ? Pourquoi et comment ? Avec quelles distorsions ? Mes propres souvenirs directs les concernant ne remontent qu'à ma grand-mère, décédée quelques jours avant ma communion solennelle (c'était la première fois que je voyais une personne défunte. La deuxième sera mon autre grand-mère, quelques années plus tard), alors que j'avais 11 ans : j'étais en blanc sur les photos, à mes côtés ma mère qui, venant de perdre la sienne, contrastait en noir, le regard ailleurs et le sourire machinal. Mon arrière-grand-mère, sa mère, je ne l'ai pas connue, elle est morte vingt ans avant ma naissance. Elle avait 42 ans et sa fille, ma grand-mère, lui survivra trente-deux ans. Mais me voilà, comme souvent, à reprendre l'histoire à l'envers : je l'avais débutée en descendant, et je me prends à la remonter. C'est l'évocation de l'anneau qui m'a renvoyée au présent, car il est bien là, lui, dans mon quotidien, et c'est de là qu'il me touche et que je le touche, m'embrouillant dans le passage du temps.

Reprenons. Ce 21 octobre 1841, Marguerite la seconde, émue, se marie en grande pompe. Sa mère la cuisinière, pour l'occasion, a mis les petits plats dans les grands. L'automne roux bat son plein alentour, la nature avant l'hiver a revêtu ses habits de lumière et le soleil cligne de l'œil avec facétie à travers les feuillages de feu. La vie qui suivit, pourtant, ne fut guère rose pour Marguerite, pas tout à fait à la hauteur de ses rêves, comme pour beaucoup de femmes après leur mariage. Son mari était très affairé et peu disponible, plutôt rude. Pourtant, sa petite Marie naquit à peine deux ans après la noce, ce qui la réjouit tout en la fatiguant beaucoup. Sa propre mère était déjà âgée et usée ; elle décéda lorsque la jeune Marie atteignit l'âge de raison. Celle-ci ne conserva guère de souvenirs précis de sa grand-mère, mais des odeurs sucrées qui la laissèrent gourmande, et de la douceur de ses embrassades qui la tinrent, longtemps, nostalgique d'elle ne savait quoi. Marguerite s'envola jeune, à 57 ans, peu après la guerre de 1870 dont elle eut le temps de subir les frayeurs, avant de s'en aller.

Derrière ses yeux, il me semble apercevoir ma grand-mère, sa propre petite-fille Lucie², qui déjà dans l'attitude s'esquisse. Regarder leurs portraits côte à côte confirme cette impression. S'agirait-il d'une marque de ce qu'on appelle le « saut des générations » ? Et voici les suivantes, que je peux aussi voir et qui me touchent de plus près, au point que la transmission ne m'atteint pas de la même manière et que, ressentant une familiarité croissante, j'ai moins besoin de les faire naître par l'écriture pour me donner l'impression de les connaître. En tout cas, elles me sont trop proches pour que je les dévoile ici.

Marie Lacourt (1843-1926)



Marie est la première pour laquelle je dispose d'une photo. Je peux donc lui donner son propre visage, dans mes représentations. Elle est brune aux cheveux courts et plaqués, elle a l'air, sur le cliché, d'avoir une trentaine d'années, son visage ovale est classique et serein, elle regarde en biais et dessine un presque sourire. On la sent bien là.

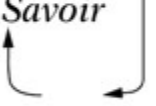
En guise de transmission de génération en génération...

À les récapituler ainsi, je remarque une variété dans les métiers possibles et les lieux de vie à l'œuvre aussi loin que l'on peut remonter cette ascendance alors que, souvent, chacun est plus ou moins assujéti, traditionnellement dans une lignée, à reprendre ce que les précédents ont fait ou acquis⁸. Mais dans une lignée où règne la diversité, chacun peut sans souci se faire et s'inventer à sa manière, il n'y a délégation que de quelques objets, papiers ou souvenirs aisément transportables et, je le comprends aujourd'hui, cela est d'une grande liberté pour créer sa vie à sa façon et où l'on veut : on peut se sentir des familiarités partout, on a des racines et des ancêtres enterrés dans tous les coins où l'on peut aller. Cela se fait sans renier ceux dont on procède et que l'on a, toujours, la possibilité de retrouver.

Ainsi, dans la ville où j'habite aujourd'hui, que je croyais « vierge » de tout passé familial, j'ai découvert, au bout de quelques années, non seulement un petit cousin contemporain à proximité immédiate, mais, enterrée, de surcroît dans ma rue, la propre sœur de mon arrière-grand-père (celui de l'affaire Dreyfus) et porteuse du même patronyme de naissance que moi. Elle a habité la ville toute sa vie après son mariage et son frère, mon ancêtre, allait l'y voir régulièrement. J'ai donc là aussi été précédée. Paradoxalement, la diversité engendre cela, aussi. Comme le dit Boris Cyrulnik : « Le mythe familial possède une valeur prédictive : dans ma famille, on ne fait pas de maths, ni d'armée. Pour devenir quelqu'un, il faut renoncer à tous les autres qu'on aurait pu devenir. La grille familiale facilite et gouverne le développement d'un enfant. Cette grille le guide, lui donne sens, le contraint et l'ampute en le modelant². »

Voilà un témoignage sur ce que je fais aujourd'hui de ce que ces autres avant moi dans mes lignées ont fait. Eux ont vécu chacun leur tour, voilà tout ; pour ma part, je sais seulement qu'ils furent, c'est à peu près tout – ce qui n'empêche pas, on le voit, d'entrer en récit avec eux. Ce tableau qu'ils composent sous ma plume, il m'est venu comme je le raconte. Je suis arrivée en ce monde avec ce panel devant moi, dans un paysage largement plus vaste, et j'en traduis ce qui me parvient comme cela me parvient. Sans doute plus directement à moi qu'à vous, en lien avec cette proximité qui nourrit de plus près mon intérêt et, surtout, me donne la possibilité de l'assouvir en tendant en quelque sorte le bras. Cet intérêt, je tente, par mon récit, de le transmettre à mon tour, cette fois ouvertement, car, étant proche

de ce contexte, je peux me contenter de *prendre*, alors qu'il vous faut, vous, l'*apprendre*, pour développer un savoir à ce propos.

	Génération ancêtres	Génération parents	Génération enfants
<i>Vécu</i> 	X (sans les mots)	–	–
<i>Ressenti</i> 	X	X (par contact, sans le vécu)	–
<i>Savoir</i> 	– <i>Interdit ou refusé</i> sera transmis sans le savoir	– → ? <i>Réclamé (manquant) conquis</i>	X <i>Appris, lu, versus :</i> « Tu ne l'as pas vécu, tu ne peux pas le savoir... » « Je ne peux pas le savoir, c'était avant ma naissance... »

Une forme de délégation des savoirs entre générations

Le tableau précédent est à lire par colonnes. Partons d'un événement qui s'est passé « dans le temps » et a touché directement la génération des ancêtres, colonne de gauche. Ceux-ci pourront l'avoir vécu et ressenti fortement, mais ne disposeront pas nécessairement des mots pour le dire et le transmettre, car ceux-ci sont interdits ou refusés (par eux comme par l'environnement). Ils passeront alors malgré eux un problème, une zone ressentie comme telle par la génération suivante qui, à leur contact, comprendra qu'il s'est passé quelque chose sans pouvoir mettre, seuls, des mots dessus. Elle saura, mais intuitivement, sans prise de conscience possible. Les suivants, la troisième génération, ne disposeront ni du vécu direct ni du ressenti. Ils auront donc besoin d'apprendre ce que les autres

savent : inscrit dans leur corps mais sans le savoir pour les premiers, la génération des ancêtres ; avec leur flair pour les seconds¹⁰ ; avec leur tête pour les troisièmes.

Voilà un exemple de ce que permet la saisie générationnelle par relais et de façon différenciée au sein d'une lignée, par rapport à ce que l'on ne peut plus attraper, pour qui est éloigné tant dans l'espace que dans le temps. Et un exemple que l'on se doit, en tant que citoyen du monde, de restituer aux autres si l'on en détient, attrapées par proximité au début, puis conquises, des parcelles mémorables, comme des objets qui sont déposés dans un musée, consultables par tous, par opposition à ceux que l'on perd, car restés dans des salons ou collections privées. Ce que chacun fait à titre personnel, pour sa propre construction identitaire, de la contiguïté lignagère qu'il a à disposition, est une autre histoire qui, à tous, nous échappe.

Ah, j'allais oublier : pour ceux qui croient aux « répétitions » familiales entre générations, j'en ai repéré une, à l'identique, à effectuer ce voyage en accéléré *de femme en femme* – et plus précisément de ventre à ventre – sur plus de deux siècles – et dix générations : issues du fond des temps nous avons toutes eu, au moins, une fille. Voilà pour ce qui sans conteste nous rapproche. Pour le reste, toutes les femmes de ma lignée font partie de notre patrimoine commun, même si elles me sont simplement plus familières. En l'occurrence, cette familiarité n'est vite, quand on remonte, qu'une impression, à peine plus justifiable pour celles que j'ai connues que pour leurs aînées, plus lointaines et insaisissables. J'ai juste l'opportunité de pouvoir recréer cette série, et elle me parle, il est vrai, par une sorte d'*empathie générationnelle* : alors il m'est possible – et il m'intéresse – de lui redonner vie dans sa succession pour un temps, celui de l'écriture. Les imaginer dans cette suite est une aventure rare autant que touchante, presque. Au-delà, ces femmes ne me sont pas plus proches qu'elles ne le sont de vous, en tout cas dès que la remontée dépasse ce qui d'elles m'est parvenu directement, sans quête particulière, sans avoir eu besoin de le rechercher volontairement.

Prénom et <i>métier</i>	Dates (et âge au décès)	Enfants	Âge — Au décès de la mère — À la naissance de la fille	Nombre d'ancê- tres de ce niveau/ cumul, (pour la dernière)	Conflits extérieurs majeurs ^(A)
10 Margue- rite	vers 1750 – ?	Au moins une fille	— ? — ?	512/1 022	1793 guillo- tine
9 Charlotte (<i>cuisinière</i>)	1775 – 1850 (75)	Au moins une fille	? 41	256/510	Révolution et suites
8 Margue- rite (L'ANNEAU)	1816 – 1873 (57)	Au moins une fille	— 34 — 27	128/254	Guerre de 1870
7 Marie	1843 – 1926 (83)	1 garçon 1 fille	— 30 — 22	64/126	Guerre de 1870 Première Guerre mondiale

(A). « Le trait saillant, constant, de l'expérience des huit générations qui se sont succédé depuis la fin de l'Ancien Régime, c'est que le monde a changé sous leurs yeux. Tout homme éprouve, depuis lors, la poussée du mouvement général, la force irrésistible du devenir. Nous-même mesurons chaque jour l'étendue de ce qui sombre, l'ampleur de ce qui vient. Pourtant, et quelle que soit l'importance objective, c'est-à-dire les conséquences encore mal prévisibles de ce qui se passe aujourd'hui, ce sont les aînés du siècle dernier qui firent l'expérience la plus violente de la modernité. Ils ouvrirent les yeux, pour la plupart, dans la campagne immobile encore, avec, à l'horizon, les cheminées fumantes de la grosse industrie. » (Pierre Bergounioux, *B-17 G*, Argol, 2006 [Le Flohic, 2001], page 32.)

Prénom et <i>métier</i>	Dates (et âge au décès)	Enfants	Âge — Au décès de la mère — À la nais- sance de la fille	Nombre d'ancê- tres de ce niveau/ cumul, (pour la dernière)	Conflits extérieurs majeurs
6 Valen- tine	1865 – 1932 (67)	2 filles 1 garçon	— 61 — 25	32/62	Guerre de 1870 Première Guerre mondiale crise 1929
5 Lucie	1890 – 1964 (74)	4 filles	— 42 — 30	16/30	Première Guerre mondiale Crise de 1929 Seconde Guerre mondiale
4 Fran- çoise	1920	1 garçon 2 filles	— 44 — 32	8/14	Crise de 1929 Seconde Guerre mondiale
3 Martine (<i>psycho- logue, professeur</i>)	1952	1 garçon 1 fille	– — 24	4/6	Indochine Algérie Tournant 1968
2 Ad. (<i>graphiste</i>)	1976	1 fille	– — 23	2	Golfe Terrorisme
1 Am.	1999				11 septem- bre 2001

De ventre à ventre : la poursuite d'un anneau

Réunir dix femmes, c'est peu (une petite salle suffirait) et pourtant, au-delà des liens, quelle variété ! Ici, dix femmes reliées dans le temps, avec un

seul brin tiré parmi les 1 022 personnes cumulées sur ces dix générations, toutes pourtant nécessaires pour la dernière.

Cette démarche, d'apparence aisée quand elle est possible, est toutefois trompeuse : elle écrase en effet rapidement le temps, « rapprochant » des personnes artificiellement malgré une infranchissable distance. Parmi ces dix femmes (une « matrice », en quelque sorte), j'en connais ou j'en ai connu cinq, moi comprise ; les cinq autres, je ne les connais que par impression, elles sont bien lointaines, complètement inatteignables, tout en paraissant très proches. Et elles en effacent tellement, à chaque tranche générationnelle, tout autant nécessaires – et importantes. Notons pour finir que si, ici, j'ai tiré un fil par les femmes^u, aboutissant à cette vision générationnelle à dix étages et 1 022 représentants, il faut constater une parité absolue et parfaite ! Cela est assez rare, dans nos sociétés actuelles, pour le remarquer. Il y a exactement autant d'hommes que de femmes. Et pourtant, dans la vision généalogique, dans nos connaissances et nos recherches, il est rare que quiconque respecte cette parité.

Cette histoire montre comment un récit peut s'emparer de soi, s'inventer à partir de trace matérielle (*m*), ici une ancienne alliance, mais pas seulement (les traces *i* sont vite convoquées), traces qui logent comme des passagers clandestins, plus ou moins discrets, dans quelque coin de notre imaginaire, ne demandant qu'à servir, qu'à s'écrire. Des ombres peuplent notre mémoire, familières ou étrangères, parfois étranges. Certains les subissent ou les ignorent, d'autres les reçoivent, voire les découvrent. Si on ne les choisit pas, chacun les transforme. De toute façon, elles ne sont plus là pour nous contredire. Pour qui veut bien le reconnaître, c'est à ce prix que se conquiert, jour après jour, et au fil des générations, l'autonomie.

Intermède

Point de vue
sur ce passé qui nous regarde

« Dans nos désirs, dans nos regrets, dans nos émotions et passions, et jusque dans l'effort que nous faisons pour nous connaître, nous sommes le jouet de choses absentes – qui n'ont même pas besoin d'exister pour agir. »

Paul VALERY.

Dernièrement, je surveillais des examens dans un grand hall. Imaginez un espace immense, avec de grands rectangles délimités, chacun comportant soixante tables et chaises, avec un surveillant au bout et une lettre pour identifier l'emplacement : là, les étudiants de psychologie ; là, de sociologie ; là, les lettres... À peine les sujets distribués, tous foncent tête baissée, crispés sur leur stylo à s'en blanchir les phalanges. Puis, alternativement, quelques visages se tendent, des yeux se lèvent vers le plafond tout là-haut, les idées planent, les bruits dérangent.

Tout à cette observation – située dans un angle, j'avais sans me déranger un bon point de vue sur l'ensemble –, je me suis d'abord demandé quelle pile formerait, à la fin, l'ensemble des copies, résultat de trois heures de cogitation par personne. Si un seul correcteur avait à les lire toutes, combien de temps cela lui prendrait-il ? C'est alors que j'ai commencé à calculer. Soixante par plot ; je compte : vingt-trois plots ; cela fait un total de mille trois cent quatre-vingts personnes à composer. Non, un peu moins,

il y a des absents. Disons, un bon millier. Au hasard mille vingt-deux, peut-être.

Et c'est sur ce chiffre que la jonction s'est faite avec le sujet qui nous occupe en ce moment. Un peu plus d'un millier... : nous voilà renvoyés au tableau précédent, avec le nombre d'ancêtres d'une petite-fille, simplement remontant sur dix générations. Voilà, imaginons, je les aurais tous sous les yeux. Et je peux vous dire qu'à observer un tel tableau pendant trois heures, cela fait du monde, et des histoires pleines de secrets ! Rien que pour que tous parviennent à entrer dans le hall et s'installent, il a fallu presque une demi-heure. Si une petite-fille devait hériter, pour gérer sa vie et son comportement, de tout ce monde, cela lui ferait un sacré poids sur les épaules. Que lui resterait-il pour son propre compte ? Quelle marge de manœuvre propre ?

C'est alors, poursuivant mes occupations cérébrales en distribuant à la demande des feuilles vierges, que je me suis dit : imaginons qu'au lieu de composer sur un sujet d'examen imposé et en lien avec un programme extérieur, ils soient en train¹² de rédiger le récit de leur vie jusqu'ici. Tous sont adultes. Plusieurs niveaux universitaires étant représentés, des troisième et quatrième années, cela doit faire une moyenne d'âge aux alentours de vingt-deux ans, environ. La vie devant eux, quoi ! Ils ne sont encore ancêtres de personne (sauf dans leurs songes peut-être) et la plupart n'ont pas encore d'enfant, puisque la norme des premières naissances avoisine plutôt les 28-30 ans de nos jours. Faisons, toutefois, comme s'ils avaient déjà une descendance. En tout cas, ils ont, dès maintenant, quelques années à raconter. Mais qu'a-t-on le temps de narrer, en trois heures, d'un quart de siècle de vie ? Et combien de temps faudrait-il, dans l'idéal, pour produire un récit un peu représentatif d'une telle durée de vie ? Combien de pages aussi ? Pour quels choix ? Derrière quels tris considérables et sous quels critères ?

Imaginons – nous sommes dans des conditions d'examen – qu'on les limite inexorablement à ces trois heures pour raconter leurs vingt-cinq premières années. Ils y noteront surtout ces événements principaux pour eux, car leur revenant à l'esprit. D'habitude, en un tel laps de temps, les étudiants rendent environ une copie double et demie, soit six feuillets pleins, disons. Ce qui ferait un total de six mille pages avec un nombre d'un millier d'écrivains.

Voilà un jeune enfant, tout neuf en apparence, et qui se prend de plein fouet un paquet d'héritages de six mille pages. Qui serait à multiplier par trois, environ, pour allonger la durée d'existence des narrateurs à la période de parentalité, puis de grand-parentalité, qu'une bonne majorité parmi eux va atteindre, avant que leurs petits-enfants virtuels ne soient mis au monde. Soyons larges, cela fait un bon vingt mille pages d'événements notables traversés par ses ancêtres directs et proches et qui serait, dans l'absolu, à assumer. Avec de quoi répéter, en effet ! Et de quoi trouver bien des cibles possibles pour dire, au hasard : « Tel parmi mes ancêtres a fait ça avant moi, le même jour de l'année, c'est pour ça que cela m'arrive aujourd'hui... » Ce qui revient à confondre *historicité* et *causalité*. Rendez-vous compte : tout ce monde bruissant, résumant tant et tant d'années de vie, si on se plaît à dénombrer, cette fois, leur nombre d'années cumulées... Et leur nombre de descendants cumulés, à tous, qui pourraient autant que moi partager ma place de surveillante : le stade de la Beaujoire n'y suffirait pas, peut-être pas même la ville de Nantes !

Il m'est déjà arrivé d'une autre manière de toucher du doigt ce que représentent un millier de personnes, ayant parfois à faire des conférences face à un amphi contenant ce nombre d'auditeurs – en général, plus âgés que les étudiants précédents, ce qui rend plus plausible ma petite histoire. Pour peu que l'amphithéâtre soit remontant, et non à plat comme le spectacle des étudiants dans le grand hall, on peut mieux saisir la diversité de leurs visages, réactions et attitudes, ainsi que la distance qui amenuise, comme le temps, cette perception. Sur dix générations seulement, il n'a pas fallu moins qu'autant de personnes – depuis le milieu du XVIII^e siècle environ –, pour que je sois là aujourd'hui, comme nous tous. Autant de personnes dont je procède malgré elles, à qui je dois de m'avoir transmis, mais quoi, en fait, hormis une vie dotée de quelques gènes ? Mais qui donc peut-on véritablement, dans un tel creuset, réellement appréhender ? Qui peut vraiment parvenir jusqu'à notre connaissance ? Un relais de gènes de proche en proche, certes, à tout le moins pour les parentés biologiques, mais au-delà ?

Parmi eux, distinguons-nous, là-haut tout en haut à l'étage, vers les derniers rangs, le compagnon de rivière et son épouse qui, dans le chapitre précédent, nous parvenaient pourtant avec netteté ? Et pouvons-nous comprendre tous ces êtres successifs qui nous ont ouvert la voie, leurs liens comme leurs disparités ? Tous enchaînés, tous plus ou moins tributaires à

mesure que l'on descend ? Que d'histoires avant nous ! Mais que pouvons-nous vraiment en savoir, nous qui avons déjà du mal à retenir quelques aspects de notre vie pour construire notre propre histoire ? Et quoi de personnel pour moi, déjà là avec eux ? À part quelques-uns que nous avons pu connaître (et réciproquement), se comptant sur les doigts d'une seule main, sur les deux tout au plus, tous les autres n'étaient déjà plus là quand nous sommes venus au monde. Qu'est-ce qui, de toutes ces histoires, de toutes leurs histoires, a pu parvenir jusqu'à nous pour marquer notre quotidien, ma propre vie ? Et par quels biais, quels tris, quels poids ?

Dans certains esprits, nos ancêtres sont en quelque sorte incorporés en nous et leurs connaissances, surtout si on les ignore, sont agissantes sur nos vies. Pas besoin de le savoir. Lors d'un de mes voyages au Japon, discutant avec un collègue nippon, il se mit à me parler de Pierre Bayle, ayant remarqué que je portais ce patronyme. J'ai été étonnée que celui-ci soit si bien connu par un étranger au bout du monde, alors que bon nombre de Français l'ignorent malgré la qualité et l'importance de son œuvre. Le collègue me dit alors avoir chez lui un exemplaire original du dictionnaire ! Il y en aurait aussi un dans la famille, lui dis-je, mais de mon côté nous n'en possédons plus rien. – Ah bon, vous descendez donc bien de lui ? me dit-il ravi, en me regardant autrement, tout d'un coup. – Non, pas directement, je répondis, car il n'eut pas de descendants. Mais d'une branche collatérale en tout cas, si l'on écoute la croyance familiale.

Il se mit alors à me poser des tas de questions à son propos, auxquelles j'étais bien incapable de répondre, n'ayant jamais étudié l'œuvre de Pierre Bayle. Et il fut stupéfait : pour lui, lui être apparenté (ou le croire, ce qui à ce niveau revient bien au même) était suffisant pour tout savoir à son propos, point besoin alors de l'« apprendre » comme le commun des mortels, lui être apparenté suffisait¹³ ! Alors, *le savoir coulerait-il (dans l'imaginaire n'en doutons pas) avec les gènes ?...* Je rappelle les dates de ce fameux Pierre Bayle : 1647-1706 (soit encore un bon siècle plus haut que la génération des mille vingt-deux : là, je ne compte plus – si je puis dire). Et n'ose imaginer la taille de l'amphithéâtre qu'il faudrait pour contenir tous les ancêtres jusqu'à cette tranche générationnelle. Pire, comme lui n'a pas procréé – pour ce que l'état civil en tout cas peut en dire –, si l'on devait ajouter les collatéraux improductifs (leur faisant ainsi transmettre par procuration, en quelque sorte), je ne sais quelle surface il faudrait pour tous

les réunir. Et alors, distinguerait-on parmi eux, tout en haut vers les cieux, ce Pierre Bayle ? Et dans combien d'amphithéâtres devrait-il figurer ?

Rappelons ici les propos de la première partie concernant l'*implexe* des ancêtres et le fait indéniable que nous soyons tous apparentés. Ce qui fait que tous les anciens sont nos ancêtres, mais qu'on n'en hérite rien à titre particulier ! De Pierre Bayle je n'ai rien retenu de plus que vous – qui que vous soyez, même étranger. Et pour le connaître j'ai tout autant besoin de l'apprendre, par les mêmes moyens que ceux que vous avez à disposition. Parce qu'il a laissé des traces publiques. Il n'y a que pour les ancêtres proches que je peux servir de médiateur éventuel, pour faire passer ce qui a pu rester dans un cercle restreint sans transpirer ailleurs – comme je l'ai réalisé pour la lignée de femmes présentée plus haut.

Revenons face à notre amphithéâtre ancestral, normalement occupé, encore rempli et bruyant et avant que cette assemblée ne se dissolve dans la nature, que chacun retourne chez soi et s'assoupisse à nouveau. Je me demande si un homme, tout au long de sa vie, peut réunir autant de « relations » intimes, bien connues de lui, sur son carnet d'adresses, que ce millier de personnes. Combien de référents-piliers avons-nous, au cours de notre existence, qu'ils soient familiaux, amicaux et/ou symboliques ? Combien de personnes peuvent-elles tenir dans nos « connaissances » ? Si l'on y conjoint ce panorama originel sinon original, il y a de quoi se sentir cerné, car cela en fait, du monde. Est-il même possible de les identifier tous ? Quels choix alors, et sur quels critères ?

Pierre Bayle



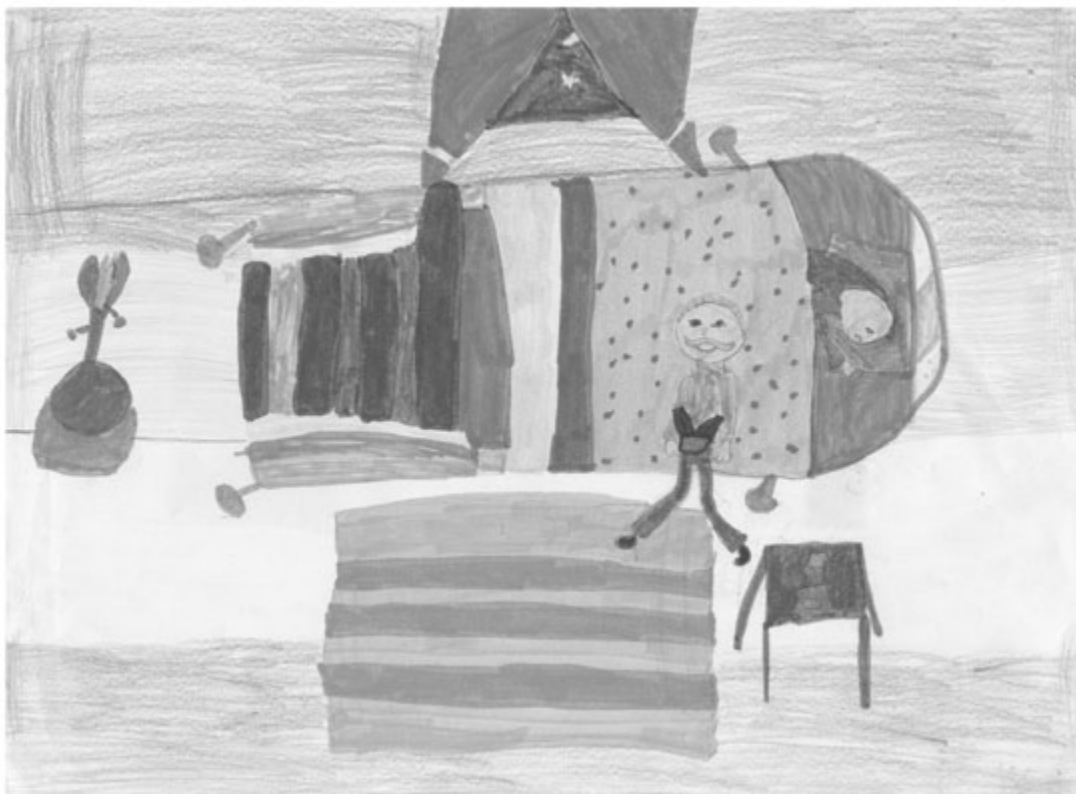
Il n'est pas que dans le dictionnaire, Pierre Bayle, il figure maintenant sur un timbre : on peut donc aussi... l'oblitérer !

Un dernier calcul pour approcher des marques de cette considérable diversité disponible. Nous l'avons vu, nous n'avons l'occasion dans ce panel, et encore pas tout le monde, de connaître que quelques personnes parmi cette ascendance. Les autres, nous ne pouvons que les découvrir et ré-inventer à partir de quelques traces. Imaginons que nous puissions, par un tour de science-fiction ou de littérature, avant qu'ils ne quittent l'amphi, leur serrer la main à tous et discuter avec eux, pour rapidement faire connaissance, pendant, disons, pour ne pas trop rallonger, un quart d'heure, rien qu'un petit quart d'heure chacun. Cela est peu pour un dialogue interactif, pas assez pour créer de quelconques liens, à peine pour échanger identité et coordonnées, pour se donner envie de se contacter ultérieurement. Mais bon, c'est un début. Docilement, chacune des personnes de l'assistance vient donc discuter un petit quart d'heure. Cela fait quatre par heure. Si on compte des journées de six heures d'audience pour ne pas trop encombrer sa mémoire, il faudra, en tout, pour rencontrer les mille vingt-deux personnes venues de leur lointain passé, quarante-deux jours, soit huit semaines de cinq jours plus deux jours, soit deux bons mois. Voilà de quel panorama nous héritons en tant que potentiel narratif généalogique. Alors, si nous nous sentons vocation de *successeur*...

Et de l'autre côté ?

Rapprochons-nous d'aujourd'hui, et prenons le problème par l'autre bout. Celui des jeunes descendants. Nous en avons déjà écouté, dans la première partie de cet ouvrage, nous parler de leurs grands-parents, et avons eu la surprise de les entendre remonter plus haut, voire assez haut pour quelques-uns. La mort qu'ils apprenaient par là même ne bornait pas leur vision, mais enterrait leurs représentations sous un énigmatique couvercle fait de terre et de larmes. Quelle représentation ont-ils donc de la fonction ancestrale ?

Après le recueil réalisé dans la classe de N. j'ai, pour ne plus cibler le discours sur la personne de l'ancêtre, mais sur la relation narrative petit-enfant/grand-parent, demandé à quelques écoliers de la classe d'âge au-dessus, à savoir 9-10 ans, de dessiner un grand-parent en train de raconter une histoire à son petit-enfant. J'ai ainsi récolté quatorze dessins¹⁴, de neuf filles et cinq garçons. Tout comme ceux qui ont été recueillis dans la classe de Nadia (voir [chapitre 6](#)), ils ont été très investis et appliqués. Ils sont également très colorés. Et en soi, ils nous racontent des histoires très parlantes, qui ne demandent qu'à être partagées et écoutées avec les yeux. Regardons deux exemples de cette production, avant de passer à une analyse plus générale des représentations de la classe en question.



Avant le marchand de sable, pour cette fille de 9 ans.



Récit interculturel, par un jeune garçon de 10 ans.

Quand on examine les dessins dans leur ensemble, la première surprise vient de la répartition des sexes des grands-parents, analogue à ce qu'on avait remarqué dans la classe de N. : il n'y a que deux grands-mères conteuses (faites par les filles), contre douze grands-pères. Autre surprise : les dessins ne correspondent pas, à l'évidence, à l'environnement de vie des enfants : neuf sur quatorze font une cheminée (cinq filles et quatre garçons) et quatre une pendule style comtoise (trois filles et un garçon). D'autres éléments matériels sont également représentés : pour neuf des enfants, l'indication d'une ouverture sur l'extérieur (porte ou fenêtre par laquelle on aperçoit chez quatre filles la lune, les étoiles ou le soleil), neuf lampes, cinq

plantes, trois tableaux, quatre tapis. On constate qu'un animal (en vrai ou sur tableau) est présent sur cinq dessins. Majoritairement, le fait de raconter une histoire nécessite la présence de livres (chez tous les garçons et chez cinq filles sur neuf) ; il est associé aussi à une activité orale comme manger, boire ou fumer (chez trois garçons sur cinq et deux filles sur neuf). Enfin, concernant la posture, pour la majorité (neuf sur quatorze), le récit se fait assis (cinq filles et quatre garçons) ; pour les autres, l'enfant est au lit et le grand-parent à son chevet (quatre filles et un garçon).

Ces tendances sont intéressantes, car elles font apparaître des différences significatives avec la consigne précédente qui évoquait simplement les grands-parents, sans mentionner la relation avec les petits-enfants : les grands-parents ne sont pas encore dans la tombe, puisqu'ils racontent ; ils sont imaginaires et le dessin peut s'affranchir de la réalité de l'enfant. La richesse de l'environnement émotionnel, qui transparaît dans le contexte associé à la scène, est également perceptible ici. Pour autant, les points communs ne sont pas négligés, et c'est à l'unanimité, comme précédemment, que le grand-père est érigé en modèle de conteur, ce qui ferait plaisir à Victor Hugo. Bien entendu, il ne s'agit que de quelques enfants, d'un âge voisin, et ces résultats auraient besoin d'être rapportés à un plus grand nombre pour pouvoir en retirer des indications généralisables, ce qui n'était pas notre intention.

¹- *Op. cit.*, cf. chapitre 7.

²- Sans rails cette fois (cf. Prélude, page 11).

³- Cf. chapitre 7 et Martine Lani-Bayle, *op. cit.*, 1997.

⁴- Du côté de ma mère, je descends d'une lignée de tanneurs.

⁵- Par ordre alphabétique, pour les conjoints de cette lignée : chef de cuisine, clerc de notaire, compagnon de rivière, conseiller financier, cordonnier, éducateur, employé de commerce, médecin, tanneur. Beau panel à étudier pour un sociologue.

⁶- Caroline Eliacheff et Nathalie Heinrich, *Mères-filles, une relation à trois*, Albin Michel, 2002.

⁷- Celle qui écrivait des lettres pour ses poupées, et vue en photo dans le chapitre précédent.

⁸- Pour autant dans cette lignée de femmes, je suis la deuxième seulement à avoir exercé une profession, ou plutôt successivement deux (à ce jour...). Marque des temps, sans doute.

⁹- Boris Cyrulnik, *Sous le Signe du lien*, *op. cit.*, page 279.

¹⁰- « [...] Enfant, déjà, avant même de savoir parler et me taire, j'avais senti et donc su de quoi mon père voulait nous protéger et [de] quoi il tentera toute sa vie de nous protéger. » (Gila Lustiger, *Nous sommes*, Stock, 2005, page 76).

¹¹- « Si, pour figurer dans ton esprit la durée d'un millénaire, tu choisis la génération comme unité de mesure du temps, il suffit d'un cortège de quarante couples pour te représenter les quarante générations qui se succèdent pendant mille ans », remarque Pierre Perron (*Le Fil et la Ronde*, célébration à la Chapelle-sur-Erdre, Loire-Atlantique 2006). En ne tirant, comme je l'ai fait ici avec cette succession de dix femmes, qu'un seul couple à chaque étage : on imagine maintenant combien Pierre Perron en exclut, dans cette simple proposition, puisqu'il remonte, pour sa part, quatre fois plus haut que je ne l'ai osé ici !

¹²- Attention aux rails !...

¹³- J'ai fait une remarque analogue et tout aussi surprenante dans mon université. Lors d'un conseil scientifique, un collègue philosophe, spécialiste de Pierre Bayle, annonça son intention d'organiser un colloque à son propos. Je lui signalai alors que c'était bien son patronyme que je portais. Il changea instantanément de couleur : jamais je n'oserais organiser un colloque sur Pierre Bayle en présence d'une descendante, rétorqua-t-il, j'aurais peur de passer pour un ignare face à la famille. Mais il n'a pas de descendant direct, me défendis-je alors, étonnée, je ne suis peut-être qu'apparentée, j'en ignore tout et de toute façon, c'est si loin... Il est depuis longtemps dans le dictionnaire pour tous !

14. Merci à R., professeure des écoles, d'avoir recueilli ces productions auprès de sa classe et me les avoir confiés. Certains dessins illustrent aussi le dossier du n° 9 de *Chemins de formation* (octobre 2006) sur la transmission intergénérationnelle.

OceanofPDF.com

Post-scriptum¹

« Alors que le passé ne semble plus “faire tremplin”, les musées connus ou méconnus, la conservation du patrimoine, le recyclage des produits jetables, les recherches généalogiques, le “goût de l’archive” tentent de contrebalancer l’éphémère. »

Marie-Françoise BONICEL.

Finalement, la transmission n’est-ce pas ce que chacun trouve du passé et surtout, ce qu’il en fait, dans sa famille, dans la culture, partout ? On a les ancêtres que l’on s’invente – les représentations ancestrales, devrais-je plutôt dire, car l’ancêtre est une créature, sinon une création, adoptable. *Ce ne sont pas les ancêtres qui nous produisent (en se « re-produisant »), mais nous qui les produisons.* De même, et pour la même raison, c’est le présent qui crée le passé, celui qui survit en se modifiant jour après jour dans notre représentation, et pas l’inverse. C’est le présent qui décide du passé et de son poids à un moment donné. Certes, il peut arriver que le passé envahisse trop le présent par le rétroviseur, détermine ainsi l’avenir à son image et le fixe dans une tentative de reproduction de ce qui n’existe plus. Projet rassurant pour certains, mais parfaitement handicapant en réalité, qui remplace des fins attendues par des fins programmées d’avance. Alors, « ce n’est plus le présent victorieux qui s’empare de l’avenir ; c’est le présent vaincu, captif, emporté par le passé », constate amèrement Milan Kundera².

Si la connaissance du passé est nécessaire à l’imagination du devenir qui ne peut s’en passer, c’est dans le sens du développement d’une conscience anticipante et ouverte – donc, transformante. Que serait demain, s’il ne s’affranchissait un tant soit peu de tous ces moments « imparfaits » ? La question est alors bien de distinguer le présent parmi la buée, plus ou

moins opaque, de ce qui remonte du passé et des souvenirs. De toute manière, *malgré* tous ces déjà là, ces déjà faits, malgré les déjà sus et ce qui reste encore, parfois à jamais, au secret, demain n'est pas encore écrit. Demain ne pourra jamais être écrit tel qu'en lui-même et à titre de demain. Demain est un autre jour, pour toujours un autre jour. Et aujourd'hui est l'hier de demain.

« Quoi de neuf au musée ? »

Il y a quelques années, me promenant à Angoulême, j'ai découvert une vaste banderole sur la façade du musée, avec cette inscription, provocante sur un tel lieu censé honorer l'ancien : « Quoi de neuf au musée ? » Les seniors utilisent l'expression « de mon temps³ » pour évoquer une période révolue de leur jeunesse ; ils l'utilisent, alors qu'ils ne sont pas encore morts, qu'ils vivent toujours. Pourtant, « leur temps » s'est arrêté pour eux, qui n'habitent plus, selon leurs propres dires, le présent, mais un « avant » qu'ils évoquent avec un brin de nostalgie dans la voix. Quand donc son temps s'arrête-t-il, alors qu'on est toujours en vie ? Au moment où l'on pense à transmettre, où l'on réunit son « héritage » et où l'on examine sa succession, reformulant son testament et prenant ses dispositions pour l'ultime cérémonie ? Au moment où l'on commence à rédiger ses mémoires ? Que s'est-il passé qui fait soudain basculer de l'autre côté du temps alors que la vie, elle, suit son cours ? Que vient faire le *neuf* au musée alors que, paradoxalement, on lui demande de conserver et de maintenir l'*ancien* en l'état, pour que l'on sache, que l'on n'oublie pas, que ses traces nous parviennent toujours et qu'elles aident à reconstituer ce qui a été et qui n'est plus – sauf dans les musées justement et les greniers, les mémoires ou les écrits ? Est-ce quand un afflux de nouveauté se met à gêner que l'on commence à abdiquer le passage d'un temps qui, plus il nous marque, plus il nous paraît s'accélérer, et plus il nous renvoie en arrière, dans ce qui est appelé la *mémoire antéro-rétroactive* ? Alors, le présent au fil des ans aurait de plus en plus de mal à faire trace, et le passé en profiterait pour revenir visiter le contemporain avec une précision oubliée. « J'ai découvert que j'avais de la mémoire en racontant », constate, étonnée, Chantal. Mais est-ce bien le neuf, qui alors gêne, ou le passé ?

Du gène à la gêne

Nous héritons de nos gènes ; c'est avec eux que nous vient le souffle de vie qui anime notre corps et notre esprit. Cette transmission héréditaire se fait sous forme de loterie, tout en maintenant une apparence de continuité conduisant à accorder une importance, parfois prépondérante, aux « liens de sang » qui, *de génération en génération*, induiraient souvent quelque ressemblance complice. Pourtant, ces ressemblances sont trompeuses, elles ne marquent qu'une apparence extérieure, alors que la génétique est un héritage interne et caché. Vue ainsi, la filiation se passe en dedans et nous échappe, c'est elle le seul marqueur de la descendance ; l'extérieur, attesté par une éventuelle ressemblance, ne dit rien des véritables filiations, au sens génétique du terme. C'est bien là ce qui fait le malheur des familles et nourrit les feuilletons à succès, les romans-photos ou les collections Harlequin. Sur cet incontournable qui nous marque en nous échappant, tout en nous obsédant quand elles sont au secret, se greffent des tas d'autres fils – les gènes sont sensibles à l'environnement – qui nous lient dans le temps les uns aux autres, parfois en toute contradiction avec les précédents, parfois parfaitement en phase (interactions des traces et éléments *m* et *i*).

C'est dans la tête que l'essentiel de ces passages se fait, entraînant des sensations et des sentiments qui les colorent diversement. Et c'est là aussi que *le gène* irrémédiablement se double de son homophone féminin, *la gêne*, qui entache ces héritages réels ou fantasmés, induisant leur refus ou leur quête, entre honte et fierté, rejet et recherche, trop plein ou trop peu. Ces représentations ne sont en effet jamais neutres, mais toujours fortement connotées, en général excessives, passionnées, passionnantes ou, au contraire, anéantissantes. Les concernant, on s'oriente, suivant les cas, vers le savoir ou l'ignorance, l'autonomie ou la sujétion, l'arrachement ou l'appartenance, le mutisme ou la logorrhée, le silence ou le ressassement. Entre perpétuer et traduire à sa façon, c'est-à-dire inévitablement trahir, la marge est étroite qu'on craint souvent de franchir de peur de perdre ses bases.

Assujettis, nous le sommes peut-être et parfois, mais tributaires ? Peut-on être coupables de succéder, coupables par délit d'origine⁴ ? Quoi de pire ? On sait vers quelles dérives de tels raisonnements ont mené et peuvent mener encore. Comment imaginer que quelqu'un soit reconnu coupable par simple voie de filiation, simplement parce qu'il est « issu

de » ? D'autant que, si certains ne savent pas à qui ils succèdent et en éprouvent de la gêne, d'autres sont, à l'inverse, entravés par un surcroît de succession. Il est difficile, dit-on, d'être « fils de » avant d'être soi-même ou pour être soi-même, quand le « de... » dont on procède s'est forgé une identité trop publique ou trop forte. On reste alors dans la confusion, comme si *descendre de...* voulait toujours dire être assigné à *ressembler à...*

Mais si l'on provoquait un retournement de situation ? « Les morts dépendent entièrement de notre fidélité », observe Vladimir Jankélévitch. Ils ne vivent plus qu'à travers nous, alors que c'est nous qui nous imaginons dépendre d'eux, par voie linéaire (la « lignée »). C'est donc nous qui les produisons, nos antécédents, oui. Et on constate, à ce sujet, qu'il y a deux sortes de descendants : ceux qui s'accrochent aux branches et ceux qui disent qu'ils s'en moquent et s'en passent, qu'ils n'ont pas besoin du moindre savoir à ce sujet. C'est ainsi que certains restent des apatrides, par choix ou, plus souvent, par non-choix et souffrance, que d'autres se voient assignés à résidence dans une zone ne leur convenant pas toujours dont ils n'osent ou ne peuvent s'échapper, que d'autres encore déménagent ou sont déménagés, changés de secteur génétique, par adoption. N'est-ce pas ce dernier modèle qu'il conviendrait d'adopter, car le plus conforme à la plasticité de la vie ? « Les êtres vivants sélectionnent leurs informations pour composer à partir du réel une mémoire chimérique, en ce sens que tous les éléments y sont vrais, alors que l'animal chimérique est inventé », remarque Boris Cyrulnik². Cette vision que nous nous faisons du monde et de nous-mêmes à partir de ce qui nous en arrive, peut, comme toute chimère, changer dans le temps pour une même personne, en lien avec les étapes de son développement et les événements traversés.

Une démarche en trois temps, trois générations

L'ontogenèse refait la phylogenèse, disent les spécialistes : l'histoire de chaque individu repasse par les principales étapes de celle de l'espèce. C'est peut-être ce qui fait que l'on a tendance à se prendre les pieds dans les mêmes obstacles que nos prédécesseurs, inlassablement. Comment donc savoir ce qui s'est passé avant, ce que les précédents ont fait ? Reprenons le tableau de la délégation de savoirs entre générations dressé dans le chapitre précédent (cf. page 200).

— Il y a ceux, la première génération, acteurs ou témoins passifs de ce qui s'est produit, plus ou moins avertis, plus ou moins aveugles à leur propre présent.

— Il y a ceux qui viennent après et apprennent ce qui a eu lieu, de seconde main mais en direct, à travers le récit des proches, parents ou grands-parents, du moins s'ils parlent. Cette deuxième génération est souvent « invisible » ou intermédiaire ; si elle a ressenti, comme un appel, qu'il s'est passé quelque chose, les mots restent manquants en cas de silence ou rétention (secret) des acteurs.

— Les suivants, à partir de la troisième génération, plus éloignés, n'ont souvent plus de témoins directs à interroger, ils ne peuvent apprendre qu'à l'école ou dans les livres une version officielle et distanciée de ce qui a eu lieu avant. Pour eux, il n'y a plus de savoir proche accessible, mais plus rien, non plus, à venger à titre personnel.

De façon accélérée au sein d'une même personne, le processus du passage du vécu au savoir sur le vécu passe par des étapes analogues :

1. C'est d'abord le corps qui est atteint et qui « imprime » instantanément la trace de ce qui le frappe, comme la pellicule sensible d'une *photographie*.

2. C'est ensuite le cœur qui réagit, qui « impressionne » : la trace se personnalise et le temps commence à faire son œuvre, ce n'est plus le photographe qui entre en action, mais le *peintre*.

3. Après quoi, le thème atteint la tête qui « exprime » son point de vue sur ce qui s'est produit et compose un récit, l'interprétant à sa façon. C'est l'*auteur* qui parle.

4. Une ultime étape correspondrait à ce que Freud nomme la sublimation, c'est-à-dire ce qui s'échappe de l'ensemble du processus en l'intégrant dans une histoire par là *transformée* : l'*œuvre*. S'agissant de la *transmission* de génération en génération, cette dernière phase, quand elle est activée, est la marque du *transgénérationnel* qui parfois vient *transcender* la communication entre personnes de temporalités différentes.

Suivant cette succession, le récit générationnel, qui porte trace de ces passages, peut partir, comme les exemples relatés ici, du premier niveau, celui des faits et, donc, des traces qui en restent (images, objets, textes d'époque...) pour, ensuite, les enrober dans un ressenti à reconstituer à partir des associations et des échos éveillés par ces traces, afin d'en réfléchir l'ensemble et de bâtir, peu à peu, toute une histoire. Les savoirs

que nous construisons sont différents selon le temps qui nous sépare d'eux et la façon dont a pu – ou non – y participer. « Ce que tu n'as pas vécu, tu ne peux pas le comprendre », dit le sens commun, ou bien « tu y étais, tu ne peux pas savoir (ou le contraire...) », ou encore « ce n'est pas mon époque, je l'ignore » : ces affirmations qui, pour certains, sonnent comme des évidences, montrent en tout cas que le lien proximal qui nous sépare des savoirs⁶, dans le temps comme dans l'espace, est un facteur non négligeable, sinon essentiel, de leur constitution. Pour ce faire, nous avons besoin des autres, présents comme passés, comme médiateurs entre nous et le monde.

Une genèse de lien social⁷

Procédant de la sorte, on remarque vite combien l'histoire des uns réveille celle des autres : si je vous raconte ma grand-mère, elle invitera ou produira la vôtre. C'est ce qui suscite l'intérêt sans cesse renouvelé pour les biographies et les *conteries*. Au-delà des zones de secret et des différences de contextes, nous apparaissions rapidement et fondamentalement proches les uns des autres. Ainsi ces démarches se révèlent-elles créatrices de liens sociaux dans le présent, par exemple quand elles sont mises en œuvre par des pratiques d'écritures croisées qui s'enrichissent et se répondent les unes les autres⁸. Parce qu'elle établit des liens sociaux entre les temps, donc, mais aussi dans le présent entre les contemporains du moment, la transmission devient communication et délibération : la verticalité chronologique des rapports se fait horizontalité et réciprocité.

À Marrakech, la place⁹ Jemaa el Fna symbolise, aux yeux du monde, la transmission traditionnelle de ce lien social *via* les contes et les jongleries dont les passants se régalaient, dans une ambiance festive. Mais, aujourd'hui, si l'on traverse, à partir de cette place, le grand carrefour dominé par la Koutoubia, on entre dans une autre zone d'échanges sociaux, cette fois ancrés dans la modernité et reliant à l'ensemble de la planète : un *cyber-jardin*. Dans un parc magnifique et odorant, mais largement contaminé par le tintamarre d'une circulation voisine s'imposant à coups de klaxon désordonnés, sont réparties, sous un petit auvent juste pour la forme, des bornes Internet communiquant avec le monde entier. Elles rassemblent chacune un petit attroupement, tout comme les conteurs ou les charmeurs de serpents de la place voisine, en plein air aussi. Le contraste entre ces deux lieux publics contemporains, séparés d'une courte dizaine de mètres

mais de quelques siècles, est saisissant. Un relais s'est ainsi mis en place, inter-temps sur Jemaa el Fna, inter-espace dans le cyber-jardin voisin, qui autorise la transmission, dans et à travers le changement, de génération en génération...

[1-](#) L'écriture appelle toujours une autre écriture, c'est pourquoi après l'écriture vient encore l'écriture : d'où le titre de ce passage, qui n'est une fin que pour ce document.

[2-](#) Milan Kundera, *L'Ignorance*, Folio, n° 4155, 2005 (2003), page 91.

[3-](#) Martine Lani-Bayle, *Cultures en mouvement*, 2002, n° 45, pages 24 à 28.

[4-](#) Et voilà l'eugénisme, que les « progrès » de la génétique ont d'abord nourri avant que la réflexion ne s'en mêle, ou autres horreurs racistes, de frapper à la porte...

[5-](#) Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, *op. cit.*, page 19.

[6-](#) Cf. la recherche de Martine Lani-Bayle (sld) et Marie-Anne Mallet, *Événements et formation de la personne. Écarts internationaux et intergénérationnels*, tomes 1 et 2, L'Harmattan, 2006.

[7-](#) Cf. la *noosphère*, cet espace d'intercommunication qu'André de Peretti ou Edgar Morin aiment à reprendre à Teilhard de Chardin.

[8-](#) Cf. par exemple *Raconter l'école au cours du siècle...* : *Histoires de formation, récits croisés, écritures singulières* ; Martine Lani-Bayle (dir.), *Les Quinze Derniers Jours du siècle, chronique à onze voix*, L'Harmattan, 2000 et 2001 ; la revue *Chemins de formation*.

[9-](#) Le symbole de la place publique, l'*agora*, et de ses fonctions, reste très prégnant, de l'Arbre à palabres en Afrique à la place du Bouffay à Nantes, où étaient exposés les délinquants saisis (cf. Intermède 2).

OceanofPDF.com

Épilogue

« L'humanité a-t-elle tiré quelque enseignement de tout ce que la création lui fait entendre depuis des milliers d'années ? »

Panaït ISTRATI.

Imaginons que nous trouvions – en vol – l'oiseau rare, comme l'écolier de Prévert.

Imaginons que nous trouvions, quelque part, quelqu'un qui réunirait, dans son ascendance directe et proche, toutes les couleurs, toutes les cultures, toutes les religions, tous les niveaux sociaux, toutes les influences diverses et croyances, coutumes, actions... en un mot, toute la pluralité du monde humain depuis l'aube des temps.

Imaginons que cette personne improbable existe et que nous puissions étudier ce qu'elle ferait de sa vie, de la vie.

Imaginons que cette personne existe et qu'elle soit nous, qu'elle soit chacun d'entre nous,

Nous, descendants de tout ce monde,

Nous, citoyens du monde, de la terre-patrie, de la terre-*matrie*, terre-matrice,

Nous, à tout le moins appartenant tous à l'Espèce humaine et au monde des vivants,

Et que nous soyons le produit de ses œuvres, celles du monde des vivants, comme des nôtres,

Imaginons...

Pouvons-nous être autrement que tous solidaires, (d'où que nous soyons, qui que nous soyons,

... de génération en génération.

OceanofPDF.com

Terminologie

Le processus de transmission s'exerce-t-il en *intra-*, *inter-*, ou *trans-*générationnel ? Il arrive en effet que ces préfixes soient utilisés l'un pour l'autre. Il apparaît donc utile de préciser les différences qu'ils induisent :

— *Intra* signifie au sein d'un même niveau : aussi l'intragénérationnel désigne-t-il les liens, ce qui passe, entre personnes d'une même génération d'âge, au plan horizontal – c'est-à-dire dans le présent.

— *Inter* signifie « entre » et indique ce qui est commun, les zones de jonction entre deux niveaux distincts : l'intergénérationnel est ce qui (se) passe entre deux générations différentes, au plan vertical, à savoir temporel.

— *Trans* signifie non seulement ce qui passe à travers..., mais qui va au-delà..., créant un autre niveau imprévu, parfois ineffable, à partir du contact en *inter*. Le transgénérationnel ainsi ne se décrète pas, il *peut* émerger d'un point de rencontre entre deux générations dont il met alors en œuvre la fécondité. Il marque donc, à la fois la continuité du passage « à travers », mais aussi la borne de l'au-delà ; il marque la continuité de la traversée mais également la rupture en raison de la limite atteinte, même si celle-ci peut se montrer dépassable ultérieurement¹.

Le redoublement du préfixe *trans* n'est alors ni nécessaire, ni surtout pertinent, dans l'expression fréquente de *transmission transgénérationnelle* : le dire est redondant et surtout, inutile voire souvent inexact. Car si une transmission a lieu entre deux ou plusieurs générations, elle est, en soi, simplement de l'ordre de l'intergénérationnel ; seuls ses effets éventuels pourront être qualifiés de transgénérationnels s'ils vont au-delà de la simple articulation, un au-delà imprévisible. De l'ordre de la création.

¹- Georges Lerbet, *L'Insolite développement. Vers une science de l'entre-deux*, Édition Universitaires UNMFREO, 1988, page 46.

OceanofPDF.com

Petite bibliographie indicative

Dans un tel panel, il ne s'agit ici que d'une toute petite sélection à titre d'exemple, principale et complémentaire des notes proposées au fil des pages...

- AIN J., *Transmissions. Liens et filiations, secrets et répétitions*, Erès, 2003.
- ANDRE J., Coulon M.-J., Naud C., *À Grandlieu, un village de pêcheurs : Passay se raconte*, Siloé, 2000.
- APPELFELD A., *Histoire d'une vie*, Éditions de l'Olivier, 2004.
- BACHELARD G., *La Dialectique de la durée*, PUF, 1963.
- BERGOUNIOUX P., *La Maison rose*, Gallimard, 1987.
- BERGOUNIOUX P., *C'était nous*, Gallimard, 1989.
- BERGOUNIOUX P., *L'Orphelin*, Gallimard, 1992.
- BERGOUNIOUX P., *Le Matin des origines*, Verdier, 1992.
- BERGOUNIOUX P., *La Puissance du souvenir dans l'écriture*, Pleins feux, 2000.
- BERGOUNIOUX P., *Le Premier Mot*, Gallimard, 2001.
- BERGOUNIOUX P., *L'Héritage* (avec Bergounioux G.), Le Flohic éditeur, 2002.
- BERTAUX D., *Les Récits de vie*, Nathan, 1997.
- BOUMENDIL S., *Ma Petite Femme adorée. Lettres de mon grand-père, 1914-1919*, Alternatives, 2002.
- BYDLOWSKI M., *La Dette de vie, itinéraire psychique de la maternité*, PUF, 1997.
- CANAULT N., *Comment paye-t-on les fautes de ses ancêtres ?*, Desclée de Brouwer, 1998.
- CANDAU J., *Mémoire et Identité*, PUF, 1998.

- CASTEIGNOS-LEBLOND F., *Traumatisme historique et dialogue intergénérationnel. Un difficile exercice de mémoire*, L'Harmattan, 2001.
- CICONNE A., *La Transmission psychique inconsciente*, Dunod, 1999.
- Cultures en mouvement, « Faire de sa vie une création », n° 18, 1999.
- CYRULNIK B., *Sous le signe du lien*, Hachette, 1989.
- CYRULNIK B., *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999.
- CYRULNIK B., *Les Vilains Petits Canards*, Odile Jacob, 2001.
- CYRULNIK B., *Le Murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2003.
- Dialogue, n° 140, « Secrets de famille : dits, non-dits, émotions », 2^e trimestre 1998.
- GAULEJAC V. de, *La Névrose de classe*, Hommes et groupes éditeur, 1987.
- GAULEJAC V. de, *Les Sources de la honte*, Desclée de Brouwer, 1996.
- GAULEJAC V. de, *L'Histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*, Desclée de Brouwer, 1999.
- HOROWITZ E., *Se libérer du destin familial, devenir soi-même grâce à la psycho-généalogie*, Dervy, 2000.
- HOUDE R., *Les Temps de la vie : le développement psychosocial de l'adulte*, Gaétan Morin éditeur, 3^e édition, 1999.
- JACQUARD A., *À toi qui n'est pas encore né(e). Lettre à mon arrière-petit-enfant*, Calmann-Lévy, 2000.
- LAINE A., *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Desclée de Brouwer, 1998.
- KUNDERA M., *L'Ignorance*, Folio, n° 4155, 2003 (2005).
- LANI-BAYLE M., *À la recherche... de la génération perdue*, Hommes et Perspectives, 1990.
- LANI-BAYLE M., *Généalogies des savoirs enseignants. À l'insu de l'école ?*, L'Harmattan, 1996.
- LANI-BAYLE M., *De femme à femme à travers les générations. Histoire de vie de Caroline Lebon-Bayle, 1824-1904*, L'Harmattan, 1997.
- LANI-BAYLE M., *L'Histoire de vie généalogique, d'Œdipe à Hermès*, L'Harmattan, 1997.
- LANI-BAYLE M., *L'Enfant et son histoire*, Erès, 1999.
- LANI-BAYLE M., *Taire et Transmettre. Les histoires de vie au risque de l'impensable*, Chronique sociale, 2006.

- LANI-BAYLE M. et MALLET M.-A., *Événements et formation de la personne. Écarts internationaux et intergénérationnels*, L'Harmattan, 2006 (2 tomes).
- LANI-BAYLE M. et TEXIER F., *Apprivoiser l'avenir pour et avec les jeunes. Entretiens intergénérationnels avec André de Peretti*, Mare et Martin, 2006.
- LAPIERRE N., *Le Silence de la mémoire*, Poche, « Essais », n° 4287, 2001 (1989).
- LAPIERRE N., *Changer de nom*, Stock, 1995 ; Folio, « Essais », 2006.
- LAPIERRE N., *La Famille providence. Trois générations en Guadeloupe*, La Documentation française, 1997 (en collaboration avec C. Attias-Donfut).
- LAPIERRE N. (en collaboration avec C. Attias-Donfut et M. Segalen), *Le Nouvel Esprit de famille*, Odile Jacob, 2002.
- LEGENDRE P., *L'Inestimable objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident. Leçons IV*, Fayard, 1985.
- LEPOUTRE D., CANNOODT I., *Souvenirs de familles immigrées*, Odile Jacob, 2005.
- LEVI P., *Si c'est un homme*, Robert Laffont, nouvelle édition, 1996.
- MACCIO C., *Techniques de la vie en groupe*, Chronique sociale, 1997.
- MORIN E., *Vidal et les siens*, Seuil, « Points », 1989.
- NEUBURGER R., *Les Familles qui ont la tête à l'envers. Revivre après un traumatisme familial*, Odile Jacob, 2005.
- PEREC G., *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël, 1975.
- PINEAU G. et DEROY F., « Les remémorations comme production d'histoire collective par passage de témoins entre générations », in M.-J. Coulon et J.-L. Le Grand, *Histoires de vie collective et éducation populaire*, L'Harmattan, 2000.
- ROY G., *Le Temps qui m'a manqué*, Éditions Boréal (Montréal), 2000.
- TISSERON S. (dir.), *Le Psychisme à l'épreuve des générations*, Dunod, 1995.
- TISSERON S., *Secrets de famille mode d'emploi*, Ramsay, 1996.
- TODOROV T., *Abus de mémoire*, Arléa, 1998.
- ZADJE N., *Souffle sur tous ces morts et qu'ils vivent ! La transmission du traumatisme chez les enfants des survivants de l'extermination nazie*, La Pensée sauvage, 1993.
- ZELDIN T., *De la conversation*, Fayard, 1998.

OceanofPDF.com

Index des principaux thèmes

Gène [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Gêne [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

Hérédité, héritage [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)

Hermès [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#)

Implexe [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Insu [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Interdits de savoir [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Mémoire (mémorable) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#)
[55](#) [56](#) [57](#)

Oubli [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Palimpseste [1](#) [2](#) [3](#)

Point aveugle [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Savoiable [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Scordatura (discordance) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Secret (taire) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#)
[29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#)

Traces *m*, traces *i* [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

OceanofPDF.com

Tableaux et illustrations

[Quelques regards possibles vers l'arrière](#) [© M. Lani-Bayle].

[Selon l'angle de vue...](#) [© M. Lani-Bayle].

[Cette irrépressible envie de savoir...](#) [© M. Lani-Bayle].

[Les singes nippons](#) [© A. Lani].

[L'arbre de A, fils de Y.](#)

[Tableau comparatif des représentations adultes/enfants.](#)

[L'arbre de Lucien.](#)

[L'arbre G de Jérôme.](#)

[L'arbre de Louise.](#)

[Les indicateurs de la transmission intergénérationnelle.](#)

[Lettre de l'enfant-poupée.](#)

[Que dit l'arbre ?](#)

[La pyramide générationnelle et ses paradoxes.](#)

[Le sablier générationnel.](#)

[Dédicacé, mais non signé.](#)

[Une évocation claire, sans nom...](#)

[Jeunes et en forme, les grands-parents pour ce petit-fils.](#)

[Les grands-parents à l'école \(la Réunion\),](#) [© P. Grandchamp].

[La capture](#) [© F. Ottenheim].

[Daguerréotype de 1857](#) [© F. Ottenheim].

[La mère Quentin, lavandière sur la Risle](#) [plaque sur verre, © L. Ottenheim].

[La Panne](#) [plaque sur verre, © L. Ottenheim].

[L'image au-delà du visible](#) [plaque sur verre, © L. Ottenheim].

[L'alliance](#) [© M. Lani-Bayle].

[Marie Lacourt](#) [© F. Ottenheim].

[Une forme de délégation des savoirs entre générations.](#)

De ventre à ventre : la poursuite d'un anneau.

Pierre Bayle (timbre).

Avant le marchand de sable, pour cette fille de 9 ans.

Récit interculturel, par un jeune garçon de 10 ans.

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci à mon lecteur complice et éclairé.

Merci à tous ceux qui m'ont, directement ou indirectement, inspirée.

Merci aux enfants présents en ces pages, qui m'ont apporté leurs témoignages et leurs dessins.

Merci à leurs enseignantes.

OceanofPDF.com

Du même auteur

www.lani-bayle.com

- Enfants déchirés – enfants déchirants*, Éditions universitaires, 1983.
- À la recherche de la génération perdue*, Hommes et perspectives, 1990.
- Du Tag au graff'art. Les messages de l'expression murale graffitée*, Hommes et perspectives, 1993.
- Généalogie des savoirs enseignants. À l'insu de l'école ?*, L'Harmattan, 1996.
- De femme à femme à travers les générations. Histoire de vie généalogique de Caroline Lebon-Bayle, 1824-1904*, L'Harmattan, 1997.
- L'Histoire de vie généalogique. D'Œdipe à Hermès*, L'Harmattan, 1997.
- Écrire une recherche, mémoire ou thèse*, Chronique sociale, 1999, 3^e éd., 2006.
- L'Enfant et son histoire, vers une clinique narrative*, Erès, 1999.
- Raconter l'école au cours du siècle* (collectif), L'Harmattan, 2000.
- L'Île*, roman, Bucdom, 2000.
- Histoires de formation, récits croisés, écritures singulières* (collectif), L'Harmattan, 2001.
- Les Quinze Derniers Jours du siècle* (collectif), L'Harmattan, 2001.
- Taire et Transmettre. Les histoires de vie au risque de l'impensable*, Chronique sociale, 2006.
- Événements et formation de la personne. Écarts internationaux et intergénérationnels* (avec M.-A. Mallet), tomes I et II, L'Harmattan, 2006.
- Apprivoiser l'avenir pour et avec les jeunes. Entretiens intergénérationnels avec André de Peretti* (avec François Texier), Mare et Martin, 2007.

Revue : *Chemins de formation au fil du temps...*,

Éditions Téraèdre/université de Nantes.

N° 1 : « Écritures en chemin », avril 2001.

N° 2 : « Méandres biographiques », octobre 2001.

N° 3 : « Pratiques d'histoires de vie », mai 2002.

N° 4 : « Récits de formation », octobre 2002.

N° 5 : « Les savoirs de résistance », mai 2003.

N° 6 : « Les écritures de soi », octobre 2003.

N° 7 : « Les carnets de bord », octobre 2004.

N° 8 : « Les bascules de la vie », octobre 2005.

N° 9 : « La transmission intergénérationnelle », octobre 2006.

N° 10 : « La démarche clinique en formation et recherche », octobre 2007.

OceanofPDF.com

LES SECRETS DE FAMILLE

Pourquoi avons-nous parfois le sentiment d'être le jouet d'une histoire qui nous dépasse et nous ramène plusieurs générations en arrière ?

Serions-nous, à notre insu, porteurs de secrets anciens qui auraient été tus dans la famille ?

Mais si nos ancêtres nous marquaient certes bel et bien, mais pas comme nous le pensons ?

Et si cette transmission, dite « de génération en génération », n'était pas ce que l'on croit ? Et si nous la pensions à l'envers, si elle n'était pas dans ce qui nous est dit, ou dans ce qui nous est tu ou refusé, mais dans ce que nous en percevons et faisons ?

Une étude passionnante, fouillée et très illustrée, sur le poids que l'on prête aujourd'hui aux ancêtres et à leurs secrets.

MARTINE
LANI-BAYLE

Psychologue clinicienne, professeur en sciences de l'éducation, Martine Lani-Bayle enseigne à l'université de Nantes.

OceanofPDF.com